





HISTOIRE

POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE

D'ÉDESSE

JUSQU'À LA PREMIÈRE CROISADE,

PAR

RUBENS DUVAL.

MÉMOIRE COURONNÉ PAR L'INSTITUT
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).



PARIS.
IMPRIMERIE NATIONALE.

ERNEST LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE BONAPARTE, 28.

M DCCC XCII.

HISTOIRE
POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE
D'ÉDESSE
JUSQU'À LA PREMIÈRE CROISADE.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.

EN VENTE

CHEZ ERNEST LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE

POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE

D'ÉDESSE

JUSQU'À LA PREMIÈRE CROISADE,

PAR

RUBENS DUVAL.

MÉMOIRE COURONNÉ PAR L'INSTITUT
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).



PARIS.
IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC XCII.



HISTOIRE

POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE

D'ÉDESSE

JUSQU'À LA PREMIÈRE CROISADE.

PRÉFACE.

Ta ville sera bénie et nul ennemi ne prévaudra plus contre elle.

(*Lettre de Jésus à Abgar.*)

Elle fut vraiment bénie cette ville qui, pendant tant de siècles, rayonna sur la Syrie et la Mésopotamie par son génie religieux et littéraire encore plus que par sa puissance militaire. La légende qui la déclarait inexpugnable devint une tradition qui se maintint longtemps et à laquelle furent obligés de croire les plus puissants rois sassanides, Sapor II, Cawad et Chosroes Anoschirwan, qui l'assiégèrent en vain.

Si la conquête romaine amoindrit son importance politique, elle lui ouvrit de nouveaux horizons dans le domaine scientifique en lui apportant les livres grecs. Foyer lumineux de la culture syrienne, elle eut l'insigne honneur de voir l'idiome qu'elle parlait devenir la langue classique de tous les Syriens des bords de la Méditerranée aux rives du Tigre.

Édesse occupa la première place dans les annales de la Syrie. Elle eut ses historiens nationaux : la *Chronique d'Édesse*

et la *Chronique de Josué le Stylite* sont de précieux monuments des temps anciens, qu'une bonne fortune nous a conservés. Plût à Dieu qu'on possédât beaucoup de documents du genre de cette dernière chronique, un modèle d'exactitude et de précision!

Au commencement du siècle dernier, Bayer écrivit une histoire d'Édesse qui met en relief le rôle politique et militaire de cette ville, mais qui est muette sur son activité religieuse et littéraire. Les nombreuses publications syriaques qui ont paru dans le cours de ces dernières années et les savants mémoires qu'elles ont suscités permettent de mieux envisager aujourd'hui dans leur ensemble les grands traits de cette histoire.

C'est dans cette pensée que l'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis au concours pour le prix Bordin, en 1891, l'*Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade*. Le mémoire que nous avons rédigé pour ce concours a eu l'honneur d'être couronné par l'Académie. La Commission de rédaction du *Journal asiatique* l'a jugé digne de figurer parmi ses publications. Nous l'avons laissé imprimer tel qu'il avait été présenté à l'Académie, tout en ayant conscience des développements qu'il était susceptible de recevoir dans quelques-unes de ses parties et que le temps restreint dont nous disposions en l'écrivant ne nous avait pas permis de lui donner. Nous avons seulement ajouté : 1° le texte syriaque de l'hymne relatif à l'exil de l'évêque Barsès, que nous avions fait connaître par une traduction; 2° les conditions de la paix conclue entre les Édesséniens et les Musulmans après la prise d'Édesse par ces derniers. C'est à l'obligeance de M. Barbier de Meynard, l'un des membres de la Commission chargée de décerner le prix Bordin, que nous devons la communication des fragments de l'historien Béladhori relatifs à cet événement.

CHAPITRE Ier.

TOPOGRAPHIE D'ÉDESSE.

Territoire d'Édesse sous les Rois; pendant l'occupation romaine; après la conquête arabe. — Cours d'eau d'Édesse : l'étang d'Abraham, la fontaine Zilka, le Daiçan. — Le Daiçan est détourné de son lit par Justinien. — Situation privilégiée d'Édesse. — Sa citadelle et ses portes. — Principaux monuments d'Édesse. — Églises à l'intérieur. — Églises et monastères hors les murs. — Aqueducs. — Avantages et inconvénients de la situation géographique de la ville.

Édesse dut moins à l'étendue de son territoire, qu'à sa situation privilégiée et à sa culture scientifique et littéraire, le rôle important qu'elle joua dans l'histoire. Il est difficile de fixer d'une manière précise les limites de son domaine à l'époque des rois. Sa frontière naturelle était à l'ouest l'Euphrate, et au nord les montagnes de l'Arménie. Au sud ce domaine s'étendait vraisemblablement jusqu'au désert [1]; à l'est il était borné par Nisibe. Suivant Pline [2], le Tigre aurait formé la limite orientale des *Arabes Orœi*. Cet auteur s'en tient aux grandes lignes et place l'Osrhoène entre la Commagène à l'ouest de l'Euphrate et l'Adiabène à l'est du Tigre. Vraie pour les premiers

[1] La *Chronique d'Édesse*, en mentionnant la construction de Callinice ou Léontopolis (Rakka) par Léon, en 469, dit que cette ville faisait partie de l'Osrhoène. (Voir Assémani, *Bibl. orient.*, I, p. 405.)

[2] *Hist. nat.*, VI, 9, 1.

temps de l'occupation romaine, cette délimitation est inexacte pour l'époque antérieure. Nisibe faisait partie de l'Arménie, dont elle fut détachée par Artaban III, qui la donna à Izate d'Adiabène[1]. L'occupation de Nisibe et d'Édesse par des Parthes de l'Arménie peut avoir aussi prêté à la confusion. La légende arménienne fait d'Abgar V un prince arménien qui aurait eu pour capitale d'abord Nisibe et ensuite Édesse. Pline[2] dit encore que les Arabes Orœi étaient séparés à l'ouest par l'Euphrate dans un espace de 3 schènes, et qu'ils possédaient les villes d'Édesse et de Carrhes. La ville de Carrhes ou Harran était en effet englobée dans le territoire d'Édesse, mais elle était indépendante et jouissait d'une constitution autonome lors de l'expédition de Crassus et du traité de paix de Lucius Verus avec les Parthes[3]. Il en était de même pour Singar à l'est, où commandait un prince Maʿnou, Μάννος, qui s'enfuit devant Trajan, auquel il avait refusé de se soumettre[4].

[1] Josèphe, *Ant. jud.*, XX, 3, 2.

[2] *Hist. nat.*, V, 20, 2 : « Arabiam inde læva Orrhœon dictam regionem, trischœna mensura, dextraque Commagenem disterminat, pontis tamen etiam ubi Taurum expugnat patiens. » (*Ibid.*, V, 21, 1; voir plus loin, p. 6, note 1.) Suivant le lexique syriaque de Bar Bahloul, col. 101, l. 18, les villes principales de l'Osrhoène étaient Édesse, Harran et Baṭnan (ou Batné).

[3] Voir Gutschmid, *Untersuchungen ueber die Geschichte des Kœnigsreichs Osrhoene*, dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1887, p. 24. Cet auteur pensait que les Harraniens ont dû perdre leur hégémonie, lorsqu'ils brûlèrent vivant Andromaque qui leur avait été imposé par les Parthes en 53 avant J.-C.

[4] Dion, LXVIII, 21, 22; Suidas sous δεξιός et ἐπιχειρήσειν.

La configuration du territoire d'Édesse ne varia pas pendant les premiers siècles de l'occupation romaine. En 349, Constance construisit Amid et en fit une place forte de premier ordre. La Mésopotamie est alors divisée en deux provinces : au nord-est la Mésopotamie proprement dite avec Amid pour capitale; et au sud-ouest, l'Osrhoène ayant Édesse pour ville principale. (Voir ci-après, chap. IX.) Édesse se trouvait protégée contre les invasions des Sassanides : au nord par Amid, à l'est par Tella et Nisibe et, après la reddition de Nisibe aux Perses par Iovien, par Dara; au sud par Callinice et Harran. Chacune de ces villes a un gouverneur et un évêque; sauf Amid, elles appartiennent à l'Osrhoène, ainsi que Sibabarcha (ou Suwarek) au nord-ouest et Reschaina à l'est; mais elles demeurent indépendantes d'Édesse. La province de l'Osrhoène est de création romaine. Le nom d'Osrhoène lui-même est rarement usité par les auteurs syriaques et n'apparaît qu'après le IVe siècle de notre ère.

La conquête arabe laissa subsister l'organisation politique qu'avaient créée les Romains en Mésopotamie. Le siège des califes ommeyades à Damas et surtout celui des califes abbassides à Bagdad étaient trop éloignés de cette contrée pour qu'elle

C'est vraisemblablement ce prince et non un roi d'Édesse qui fonda la ville Mannakerta, Μαννάκαρτα, à l'ouest de Nisibe et à l'est de Reschaina. (Étienne de Byzance, sous Μαννάκαρτα; Saint-Martin, *Mémoire sur la Characène*, p. 182 et 241; Gutschmid, *loc. cit.*, p. 25.)

eût à profiter des nouvelles constructions des Arabes. Du reste la Mésopotamie n'avait plus l'importance que lui avaient donnée les rivalités des Romains et des Perses.

La fertile campagne qui se déroulait aux pieds d'Édesse, à l'est et au sud, fut la source de ses richesses autant que le commerce et l'industrie, qui ne semblent pas y avoir plus prospéré que dans les villes voisines. Cette campagne est fertilisée par de nombreux cours d'eau. A l'intérieur de la ville, du côté de la citadelle, se trouve le célèbre étang alimenté par les eaux souterraines du plateau environnant la ville du côté sud-ouest. Cet étang avait valu à Édesse le nom de Callirhoé « la ville aux belles eaux », selon Pline[1]. Il jouit d'une vénération qui remonte certainement aux temps les plus reculés; ses nombreux poissons sont sacrés aux yeux des musulmans actuels. Il est probable qu'il était autrefois consacré à la déesse Athargatis[2]. Plus tard, lorsque le paganisme disparut et que ses traditions se perdirent, il devint, sans doute par la littérature apocryphe judéo-chrétienne, l'Étang d'Abraham, *Birket Ibrahim*, nom sous lequel il est désigné aujourd'hui. Le ruisseau qui, à travers la ville, porte ses eaux au fleuve du Daiçan, est appelé la Source d'Abraham, *ʿAïn al-Khalil.*

[1] *Hist. nat.*, V, 21, 1 : « Arabia supra dicta habet oppida Edessam, quæ quondam Antiochia dicebatur, Callirhœn a fonte nominatam, Carrhas Crassi clade nobiles. »

[2] Voir ci-après, chap. IV, fin.

Sur cet étang se dressait le palais d'été des rois, entouré des propriétés des nobles de la ville. Sur le côté nord se trouvait l'église *Ancienne*, tout près de la mosquée actuelle de Khalil Errahman[1]. Sur le côté sud de la voie qui longe l'étang, on remarque une maison privée avec une tour; c'est là que la tradition place la célèbre École des Perses[2], convertie plus tard en une basilique sous le vocable de *Marie Mère de Dieu*.

Un autre étang, de moindre dimension, est situé au sud du premier. Il porte le nom de ʿAïn Zilka, *la Source de Zelikha*, la femme de Putiphar, et verse son trop-plein dans le Daiçan par un ruisseau parallèle à celui de l'ʿAïn al-Khalil.

Le récipient de tous les cours d'eau d'Édesse qui, au rapport de la chronique d'Édesse[3], étaient au nombre de vingt-cinq, c'était le Daiçan, le Σκιρτός des auteurs grecs, aujourd'hui appelé *Cara Koyoun*. Ce fleuve traversait la ville du nord-ouest au sud-est, puis coulait presque perpendiculairement dans la direction du sud jusqu'à la rencontre du Goulâb, qui passe à Harran et se jette dans le Balikh. Le Daiçan, c'est-à-dire *le sauteur*, ὁ σκιρτός, devait son nom aux brusques changements dont il était coutumier. Descendant à un niveau très bas pendant les

[1] Voir Badger, *The Nestorians*, I, 341; Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 196.

[2] Voir Sachau, *loc. cit.*, p. 198.

[3] *Chronicon Edessenum*, dans la *Bibliotheca Orientalis* d'Assémani, I, p. 392.

chaleurs de l'été, il se chargeait subitement, pendant les saisons pluvieuses de l'automne et de l'hiver, de masses énormes d'eau qui inondaient la plaine et la ville, et renversaient les murs de l'enceinte fortifiée. La chronique d'Édesse compte jusqu'à Justinien quatre inondations principales qui causèrent de terribles ravages en 201, 403, 413 et 525. Pour conjurer le fléau, Justinien changea le cours du fleuve et le fit contourner la ville au nord. C'est la direction qu'il suit encore aujourd'hui et on accède à la ville de ce côté par trois ponts[1].

S'il fallait en croire la pèlerine franque qui visita Édesse soi-disant à la fin du IVe siècle[2], Édesse n'aurait pas eu, à l'intérieur, d'autres eaux que celles des étangs; par conséquent le fleuve n'aurait pas traversé la ville : « Nam ipsa civitas aliam aquam penitus non habet nunc, nisi eam, quæ de palatio exit, quæ est ac si fluvius ingens argenteus. » Le *nunc* de cette phrase fait allusion à une légende que cette voyageuse rapporte et d'après laquelle les Perses qui assiégeaient la ville, ne pouvant forcer les remparts, auraient cherché à la réduire en la privant d'eau. Ils détournèrent donc les eaux extérieures qui alimentaient la ville; mais aussitôt, par la volonté de Dieu, surgirent les fontaines intérieures, tandis que les eaux que les Perses avaient détournées à leur

[1] Voir Badger, *The Nestorians*, I, p. 341.

[2] Voir Gamurrini, *S. Hilarii tractatus de Mysteriis et Hymni et S. Silviæ Aquitanæ peregrinatio ad loca sancta*, dans le 4e volume de l'*Académie historique-juridique de Rome*, 1887, p. 65-66.

profit tarirent entièrement. Ce témoignage est démenti de la façon la plus catégorique non seulement par le récit, que la chronique d'Édesse[1] nous a conservé, de l'inondation de 201, mais par Procope dans son livre *De Ædificiis*[2]. On est donc tenté de croire que le voyage de la pèlerine est postérieur à Justinien et doit être placé au moins deux siècles plus bas que ne le pensait son savant éditeur.

Nous rapportons ici le passage de Procope qui fournit des détails circonstanciés sur le cours du Daiçan et les travaux exécutés par Justinien : « Édesse est traversée par un fleuve peu important, nommé Σκιρτός (sauteur), qui porte au milieu de la ville ses eaux rassemblées de divers endroits. Sortant de la ville[3], il continue sa marche, après avoir pourvu aux besoins de celle-ci. *A son entrée et à sa sortie*, un passage a été ménagé dans la muraille par les anciens habitants. Un jour ce fleuve, gonflé par des pluies tombées en abondance, monta à une grande hauteur et menaça de détruire la ville. Renversant le premier rempart et ensuite le mur d'enceinte, il inonda la ville presque tout entière et causa des pertes irrémédiables. Il jeta à terre d'un seul coup

[1] Voir ce récit ci-après, sous le chap. III.

[2] Procope, *De Ædificiis*, éd. Dindorf (dans la collection byzantine de Bonn), III, p. 228. La *Chronique de Josué le Stylite* mentionne à l'année 493 des fêtes célébrées le long des bords du Daiçan dans la ville. (Voir ci-après, chap. X.)

[3] Bayer, *Historia Osrhoena et Edessena* (Saint-Pétersbourg, 1784, p. 248), a mal expliqué ce passage de Procope et l'a rendu inintelligible; il corrige à tort *ἐξιὼν* en *δεξιός*.

les plus beaux édifices et fit périr le tiers des habitants. L'empereur Justinien, non seulement s'empressa de reconstruire les monuments endommagés, parmi lesquels étaient l'église des Chrétiens et le bâtiment appelé *Antiphore* (Ἀντίφορος), mais il travailla avec une grande sollicitude à ce que ce malheur ne se renouvelât plus. Il sut par un art habile imprimer au fleuve un autre cours devant le rempart. A droite du fleuve, le pays était plat et de niveau; mais à gauche une montagne à pic ne permettait pas au courant de dévier ni de prendre une direction autre que celle qu'il suivait; de toute nécessité, il devait passer par la ville. A droite en effet, il ne rencontrait aucun obstacle, qui l'empêchât de se porter directement sur la ville. Justinien coupa la montagne dans toute son épaisseur et fit à la gauche du fleuve un passage au moyen d'un fossé creusé et taillé dans le roc. Sur la droite il éleva un mur très haut, formé de blocs énormes, de sorte que, si le fleuve coulait d'une manière normale et ordinaire, la ville ne fût pas privée de l'utilité qu'elle en retirait; et que, si accidentellement il s'élevait au-dessus de son niveau et débordait, la ville reçût encore son contingent ordinaire, l'excédent étant déversé dans le canal de Justinien. Ce canal, qui avait triomphé de la nature par un art admirable et une science au-dessus de tout éloge, contournait le mur derrière l'hippodrome. A l'intérieur le fleuve fut contraint de couler dans son lit, sans en pouvoir sortir, au moyen de parapets élevés

de chaque côté. De cette manière la ville conserva les avantages que lui procurait le fleuve, et elle fut débarrassée de la crainte des inondations[1]. » Justinien, continue Procope, fit aussi surélever et consolider le mur de la citadelle, qui, dominé par la montagne sur la pente de laquelle il s'élevait, présentait à l'ennemi un point vulnérable et facile à attaquer.

C'est par sa situation topographique qu'Édesse devint une place forte de premier ordre. Adossée à l'ouest à un massif rocheux, elle commandait les passes du nord donnant accès à l'Arménie, et gardait à l'ouest et à l'est les routes de la Mésopotamie. En dehors des contreforts escarpés qui formaient une défense naturelle, elle était protégée par un double mur d'enceinte crénelé et flanqué de nombreuses tours. Elle passait pour inexpugnable et cette conviction donna naissance à la légende que le Christ aurait, en bénissant Édesse[2], déclaré que nul ennemi ne prévaudrait contre elle.

La citadelle s'élève sur une montagne à l'angle sud-ouest du rempart qui l'entoure. A l'extrémité occidentale se dressent deux colonnes faites de plusieurs morceaux et couronnées de chapiteaux corinthiens. L'une de ces colonnes porte une inscription à demi effacée et difficile à lire, mais qui permet

[1] Cependant la *Chronique de Denys de Téllmahrê* (voir Assémani, *B. O.*, II, p. 107) rapporte encore une inondation du Daiçan à l'année 743.

[2] Voir ci-après, chap. v.

de constater que leur construction remonte à l'époque des rois d'Édesse. On y déchiffre les mots de *colonne*, *statue* et *Schalmat, la reine, fille de Ma'nou*[1]. Ce nom était aussi celui de l'épouse d'Abgar Oukhama qui était fille de Méherdate. Les Musulmans de nos jours désignent ces colonnes sous le nom de *Korsi Nimroud* « le trône de Nemrod », et la montagne sur laquelle se trouve la citadelle, *Nimroud dagh* « la montagne de Nemrod ».

A l'intérieur de la citadelle, sur une grande place appelée *Beith-Tebhârâ*, le roi Abgar VIII se fit construire, après l'inondation de 201, un palais d'hiver à l'abri des crues du Daiçan[2]. Les grands d'Édesse, imitant son exemple, transportèrent leurs résidences auprès de ce palais sur la place du marché supérieur, appelée *Beith-Sakhrâyé*[3]. Avant la construction du palais d'Abgar, la place de Beith-Tebhârâ avec les vastes dépendances de la propriété d'Avida, fils d'Abdnakhad, servait pour les assemblées du

[1] Badger (*The Nestorians*), I, p. 323, a le premier fait connaître cette inscription. Elle a été publiée en second lieu par M. Sachau, dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XXXVI, p. 153 et suiv.

[2] La pèlerine franque mentionnée plus haut visita le palais d'été et le palais d'hiver des Abgar. Elle remarqua deux belles statues de marbre que l'on disait être celles d'Abgar Oukhâmâ et de son fils Ma'nou.

[3] Cette dénomination aurait été donnée à cette place après la construction des nouveaux palais, si l'on dérive avec Bar Bahloul le mot *sakhrâyé* de *sakharta* « palais ». Beith-Sakhrâyé est connu comme nom de lieu. (Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 464, 9; 539, 9; Hoffmann, *Auszüge aus syr. Acten Pers. Märtyrer*, p. 212.)

peuple[1]. Là se trouvait aussi le grand autel, où l'on immolait aux génies et qui subsista quelque temps encore après la destruction des autels particuliers des dieux, comme nous le verrons sous le chapitre IV. *La Doctrine d'Addai*[2] place cet autel simplement *au milieu de la citadelle*, ܒܡܨܥܬ ܒܝܪܬܐ. Les *Actes de Scharbil*, publiés dans les *Ancient Syriac documents* de Cureton[3], disent qu'il était ܠܩܘܒܠ ܒܝܬ ܓܙ̈ܐ, ce que Cureton traduit : *en face le Bureau des archives;* mais le bureau des archives était appelé *Beith-ʿOuhdânâ*, ܒܝܬ ܥܘܗܕܢܐ ou *Archeion*[4], *ἀρχαῖον*. Peut-être faut-il lire ܠܩܘܒܠ ܒܝܬ ܥܘܝܕܐ, *en face de la propriété d'Avida*, dont nous avons parlé plus haut.

La ville même renfermait les *Portiques* ou forum auprès du Daiçan, l'*Antiphoros* ou hôtel de ville[5], restauré par Justinien après une inondation du fleuve, comme nous l'avons vu plus haut. En 497, Alexandre, gouverneur d'Édesse, fit construire une galerie couverte (*περίπατος*) auprès de la porte des Grottes, et des bains publics (*δημόσιον*) auprès du Grenier d'abondance[6]. On distinguait les bains d'été et les bains d'hiver; tous deux étaient entourés d'une double colonnade. Un autre établissement de

[1] *The Doctrine of Addai the Apostle*, éd. Philipps, p. 18, 3.

[2] Voir *The Doctrine of Addai the Apostle*, p. 34, 7.

[3] Voir p. 42, 2.

[4] Comp. *Chronicon Edessenum*, dans Assémani, *B. O.*, I, 393.

[5] Voir *Chronique de Josué le Stylite*, éditée par Wright, chapitre XXVII.

[6] Voir *Chronique de Josué*, chap. XXIX.

bains se trouvait au sud auprès de la Grande porte[1]. Le théâtre[2] était situé près de la porte de ce nom. Un hôpital dans la ville et un hospice en dehors, près de la porte de Beith-Schemesch, étaient consacrés aux malades et aux vieillards[3].

Au nord de la ville, près du mur d'enceinte, était l'hippodrome qui, suivant Procope[4], avait été construit par Abgar (Abgar IX), à son retour de Rome, grâce à la libéralité de l'empereur[5].

On pénétrait dans la ville par six portes, savoir : au nord, la porte de Beith-Schemesch[6] et la porte de Barlaha; à l'ouest, la porte des *kappé* ou des Grottes, conduisant sans doute aux grottes creusées dans le roc pour la sépulture des morts[7]; au sud-ouest, près de la citadelle, la porte de *schâ'é* ou des Heures[8]; au sud, la Grande porte[9]; et à l'est, près de la sortie du Daiçan, la porte du Théâtre[10]. Ces

[1] Voir *Chronique de Josué*, chap. XXX et XLIII.

[2] Voir *Chronique de Josué*, chap. XXX.

[3] Voir *Chronique de Josué*, chap. XLII.

[4] *De bello Persico*, II, 12; comp. le passage *De Ædificiis*, rapporté plus haut.

[5] Comp. Gutschmid, *Untersuchungen*, p. 14.

[6] Voir Assémani, *B. O.*, I, 257 et 405.

[7] Voir *Anc. Syr. documents*, p. 83, 22; *Chronique de Josué*, chap. XXVII.

[8] Barhebræus, *Chron. syr.*, 326, 7. Cet auteur mentionne dans un autre passage, p. 332, 18, une *porte des Eaux*, ܬܪܥܐ ܕܡ̈ܝܐ; mais c'est sans doute une faute du copiste pour ܬܪܥܐ ܕܫ̈ܥܐ, *porte des Heures*.

[9] *Chron. de Josué*, chap. XXXVI et XLIII.

[10] *Chron. de Josué*, chap. XXVII.

portes existent encore aujourd'hui, mais portent des noms différents[1].

Les documents syriaques que nous possédons de l'ère chrétienne ne font pas mention des temples, mais seulement des autels des dieux; nous réunirons sous le chapitre IV les renseignements que nous possédons sur ce sujet. Souvent, au contraire, ils parlent des églises.

Jusqu'en 201, lors de la grande inondation, les chrétiens d'Édesse ne possédaient qu'une seule église, située près du grand étang et connue depuis sous le nom de l'*Église ancienne*. Elle fut détruite par cette inondation et eut sans doute aussi à souffrir de l'inondation de 303, car elle fut reconstruite de fond en comble en 313 par Côna, évêque d'Édesse, et son successeur Saʿd[2]. En 394, elle reçut les reliques de saint Thomas, l'apôtre[3]; elle est quelquefois désignée sous ce nom, quoique plus souvent elle soit appelée simplement l'Église[4], c'est-à-dire la cathédrale. Vers la fin du IVe siècle(?), elle est visitée par la pèlerine franque qui en admire l'architecture et la trouve digne d'être la demeure de Dieu : « Ecclesia autem ibi quæ ingens et valde pulchra et nova dispositione est vere digna est esse domus Dei[5]. » Après

[1] Voir Sachau, *Reise*, p. 193.

[2] Voir *Chron. d'Édesse;* Assémani, *B. O.*, I, 394.

[3] Voir *Chron. d'Édesse; B. O.*, I, 399; Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 66.

[4] Comp. *Chron. de Josué*, chap. XXXI, XLII, XLIII, LXXXIX.

[5] *Silviæ Aquitanæ peregrinatio*, p. 64. Ce passage semble nous reporter après Justinien. Comp. ce qui suit et ci-dessus, p. 9.

l'inondation de 525, qui la renversa, elle fut reconstruite par Justinien avec un si grand luxe qu'elle passait pour une des merveilles du monde[1]. M. Sachau[2] estime que l'église reconstruite par Justinien se trouvait sur l'emplacement occupé actuellement par la Grande mosquée, *Oulou-djami*, à peu près au centre de la ville, à égale distance de la porte Bâb-Esserai, au nord, et de l'étang des Poissons, au sud. Nous croyons, au contraire, qu'il s'agit de l'*Église ancienne*, située tout près de l'étang et de la mosquée *Khalil Errahman*. Barhebræus nous apprend dans sa *Chronique ecclésiastique*[3] que Mohammed ibn Tahir vers 825 construisit une mosquée dans le *Tetrapylum* situé devant l'Église ancienne et qui était appelé autrefois le *Temple du sabbat* ou la synagogue. L'Église ancienne fut encore renversée par un tremblement de terre le 3 avril 679, et une autre fois en 718[4].

Après l'Église ancienne furent construites les églises suivantes : l'église de Saint-Daniel, consacrée ensuite à saint Domitius, par Vologèse, évêque, en 379; l'église de Saint-Barlâhâ, par Diogène, évêque, en 409; l'église de Saint-Étienne, autrefois une synagogue juive, par Rabboula, évêque, en 412;

[1] Voir Maçoudi, *Les Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard, II, 331; Ibn al-Fakih, p. 106 et 134; Istakhri, al-Mokaddasi, Tha'alibi et Yacout, sous الرُّهَا.

[2] *Reise in Syrien*, p. 194.

[3] Édition Abbeloos et Lamy, I, p. 359.

[4] *Chronique de Denys de Tellmahré*, dans Assémani, *B. O.*, II, p. 104 et 105.

l'église des Apôtres, auprès de la Grande porte, par Hibha, évêque, en 435; l'église de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Addée, par Nonnus, successeur d'Hibha, à qui on devait encore la chapelle (martyrium) de Saint-Cosmas et Saint-Damien, élevée dans l'hospice des pauvres malades, hors les murs, près de la porte de Beith-Schemesch; l'église de Mar Cônâ (ancien évêque d'Édesse); l'église de *Marie mère de Dieu*, érigée sur l'emplacement de l'école des Perses, après la destruction de cette école en 489[1]. Cette dernière église doit être distinguée du *martyrium* de la *Bienheureuse Marie*, construit par l'évêque Pierre au commencement du VI[e] siècle[2].

Les églises hors les murs étaient : au nord, la chapelle de Saint-Cosmas et Saint-Damien, dont nous avons déjà parlé; à l'est, l'église de Saint-Serge et de Saint-Siméon[3]; à l'ouest et au sud-ouest sur la montagne, l'église des Confesseurs, construite en 346 par Abraham, évêque, et faisant face à la porte des Heures, près de la citadelle[4], et l'église ancienne des Moines[5].

[1] Comp. pour ces églises, *Chronicon Edessenum*, Assémani, *B. O.*, I, 399-405; *Lettre de Siméon de Beith-Arscham*, ibid., I, p. 353; *Chron. de Josué le Stylite*, chap. XXIX, XLIII, LX.

[2] Voir *Chron. de Josué*, chap. LXXXVII.

[3] *Chron. d'Édesse*; Assémani, *B. O.*, I, 407; *Chronique de Josué*, chap. XXXI, LIX, LX, LXII.

[4] *Chron. d'Édesse*; *B. O.*, I, 395; *Chron. de Josué*, chap. LX et LXII; Barhebræus, *Chron. syr.*, 326, 7.

[5] Wright, *Catal. of the Syr. ms.*, p. 768-769; Sachau, *Zeit. der deut. morg. Gesell.*, XXXVI, 143.

IMPRIMERIE NATIONALE

Les roches à l'ouest avaient été dès les temps anciens creusées pour y ensevelir les morts. Au milieu des tombeaux s'élevaient les mausolées de la famille d'Abgar, notamment celui d'Abschelama, fils d'Abgar [1]. C'est à cet endroit qu'avaient lieu les exécutions des criminels et des martyrs. Les anachorètes s'y étaient taillé de nombreuses cellules et saint Éphrem s'y consacra à la vie ascétique. Cette montagne reçut l'épithète de *sainte* et se couvrit de monastères. On trouve mentionnés les couvents suivants : des Moines orientaux, de Saint-Thomas, de Saint-David, de Saint-Jean, de Sainte-Barbara, de Saint-Cyriaque, de Phesilta, de Maria Deipara, des Tours, de Sévère, de Sanin, de Kouba, de Saint-Jacques [2].

La colline dite *Hauteur du temple du dieu du fumier* (ܪܡܬܐ ܕܒܝܬ ܐܠܗܐ ܟܘܟܠܐ [3]) avait dû être un lieu de culte au temps du paganisme. Cette désignation ironique est sans doute postérieure à l'introduction du

[1] *Chron. d'Édesse; B. O.*, I, p. 329; *Anc. Syr. doc.*, 326, 7. Comp. aussi le mausolée d''Amatschemesch, femme de Saredou, fils de Ma'nou, *Zeit. der deut. morg. Gesell.*, XXXVI, p. 145.

[2] Voir Assémani, *B. O.*, II, p. 45, 67, 110, 111, 112, 339, 412, 437, 561, 562, 607, 611, 612. Comp. aussi 109 *b*; Barhebræus, *Chron. eccles.*, II, 532; III, 360; Sachau, *Zeit. der deut. morg. Gesell.*, XXXVI, 152. Les auteurs arabes mentionnent plus de 300 couvents autour d'Édesse. Le célèbre couvent de *Phesilta* (la pierre de taille) se trouvait près du village de Goumetha sur le mont Izale (Tour 'Abdin), et il n'est pas probable qu'il y eut un autre couvent du même nom à Édesse.

[3] *Anc. Syr. doc.*, 84, 22. Métaphraste dans Migne, *Patr. gr.*, CXVI, p. 141, Βιθελαχικλᾶ; Sirius, *ibid.*, p. 142, *Bethelabicla*.

christianisme à Édesse; elle rappelle l'explication que les Juifs donnaient du nom du dieu Baal-Zeboul, dont ils avaient fait un dieu du fumier. Mais elle peut aussi se rapporter à l'usage de souiller un temple païen en y établissant un dépôt d'ordures; ainsi Josias fit souiller les lieux de cultes étrangers à Jérusalem et en Judée[1].

La plaine d'Édesse était peuplée de villages au nord, à l'est et au sud. La *Chronique de Josué le Stylite* mentionne les bourgs de Bokhein, de Çerrin, de Coubbé et de Kefar-Çelem ou Negbat[2].

Deux aqueducs, partant des villages de Tell-Zema et Maudad, au nord d'Édesse, amenaient dans la ville les eaux de source. Ces aqueducs furent restaurés en l'an 505 par le gouverneur Eulogius[3].

La situation privilégiée qui fit la puissance d'Édesse fut aussi la cause des calamités qu'elle endura. Placée sur la ligne de bataille des armées perse et romaine, elle souffrit les horreurs des sièges et vit souvent ses récoltes détruites par l'ennemi. Elle fut encore en proie aux invasions des sauterelles qui ravageaient les plantes avant qu'elles aient donné leurs fruits. Ce fléau en engendrait deux autres : la famine et la peste qui marchent de pair. Édesse ne jouit pas toujours en paix de la gloire que lui valut sa haute culture intellectuelle.

[1] Voir Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, III, 185.

[2] Voir *Chronique de Josué le Stylite*, chap. LIX, LX, LXII.

[3] *Chronique de Josué*, chap. LXXXVII.

CHAPITRE II.

FONDATION D'ÉDESSE; ORIGINE DU ROYAUME D'ÉDESSE.

Légendes relatives à la fondation d'Édesse. — Étymologies des noms Orrhâi et Edessa. — Édesse fondée par Seleucus Nicator. — Origine nabatéenne du royaume d'Édesse. — Les Nabatéens, mêlés d'abord aux Arabes, s'allient aux Parthes après leurs migrations vers le Nord.

On sait peu de chose des origines d'Édesse. A vrai dire, l'histoire de cette ville ne commence qu'avec le petit royaume de l'Osrhoène fondé en 132 avant l'ère chrétienne; pour les temps antérieurs, on ne possède que des récits fabuleux. Suivant une légende juive adoptée par les chrétiens, mais à laquelle on ne sausait s'arrêter, Édesse est l'Erekh de la Bible fondée par Nemrod[1]. Barhebræus, dans un passage de sa chronique[2], attribue la fondation d'Édesse à Énoch, l'Hermès Trismégiste des Orientaux; mais, dans un autre endroit[3], il identifie cette ville avec Chalné bâtie par Nemrod.

[1] Voir Josèphe, *Ant.*, I, 7; *Targ. Jerus. in Gen.*, X, 10; Neubauer, *Géog. du Talmud* sous ארך; S. Ephrem, *Comm. in Gen.*, X, 10; *Die Schatzhöhle*, éd. Bedzold, p. 154, 12; Salomon de Bassora, *The Bee*, éd. Budge, p. 37, 10; *Opuscula Nestor.*, éd. Hoffmann, 127, 20; Bar Bahloul, 163, 20. C'est à cette légende que la montagne d'Édesse doit son nom actuel de *Nimroud dagh*, et les deux colonnes de la citadelle, celui de *Korsi Nimroud*. (Voir ci-dessus, p. 12.)

[2] *Chron. syr.*, 5, 17.

[3] *Chron. syr.*, 9, 14.

Un procédé familier aux anciens historiens pour suppléer aux documents historiques qui faisaient défaut, c'était de créer des rois éponymes et d'en faire les fondateurs des empires. C'est ainsi qu'Ægyptus est le premier roi d'Égypte; Syrus donne son nom à la Syrie; Parsus, à la Perse; de même, le nom syriaque d'Édesse, *Ourhâi* ou *Orrhâi*, vient de *Ourhâi*, fils de Ḥévya, l'ancêtre d'Abgar et le premier roi d'Édesse, suivant la *Chronique de Denys de Tellmahré*[1]. Mais la *Chronique d'Édesse*, qui puise à des sources officielles, ne connaît pas ce personnage[2]. Procope[3] donne une étymologie du même genre pour le nom de l'Osrhoène, qui viendrait d'Osroes, prince des temps anciens, quand les Perses étaient les maîtres du pays. Bayer[4] rapproche cet Osroes du nom perse Chosroes. M. G. Hoffmann a accepté ce rapprochement et pense que le nom syriaque Orrhâi ou Ourhâi peut également être dérivé de Chosroes[5]. Mais ses raisons sont plus spécieuses que probantes. La forme ancienne est certainement Orrhâi et non Osrhâi[6]. La dénomination de l'Osrhoène, Ὀσροήνη,

[1] Éd. Tullberg, p. 56, 1.

[2] Chez les Arabes, qui prononcent *ar-Roha* le nom d'Ourhâi, c'est *ar-Roha* qui est le roi éponyme. Ses ancêtres portent des noms différents selon les auteurs. Il est indiqué parfois comme un petit-fils de Sem, fils de Noé. (Voir Yacout, sous الرُّهَاء.)

[3] *De bello Persico*, I, 17. Cf. Suidas, sous Ὀσροήνη.

[4] *Historia Osrhoena et Edessena*, p. 33.

[5] Voir *Zeit. der deut. morg. Gesell.*, XXXII, p. 742. Le nom de Chosroes est écrit Ὀσρόης dans Dion Cassius, *Excerpta*, LXVIII, 22.

[6] Gutschmid (*Untersuch.*, p. 10, note 1) donne les formes : Ὄρρα, chez Isidore de Charax (Mueller, *Geogr. Minores*, I, 246);

est purement grecque et ne remonte guère avant le IVe siècle, lorsque l'empereur Constance divisa la Mésopotamie en *Mésopotamie proprement dite* et en *Osrhoène*[1]. C'est à cette époque seulement que ce nom paraît dans les documents syriaques[2].

Une autre étymologie proposée par Assémani, Golius, Rosenmuller et Michaelis ne paraît guère plus acceptable. Suivant ces savants, le nom d'*Ourhâi* (arabe, *ar-Roha*, الرُّهَا), aujourd'hui *Ourfah* ou *Orfah*, viendrait de *ῥόη* par abréviation de Καλλιρόη, épithète qu'Édesse devait à l'abondance des eaux de son territoire[3]. A défaut de meilleure explication, on doit considérer le nom d'Orrhâi comme un ethnique dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Les Grecs ne firent pas usage de ce nom national; ils en déduisirent seulement le terme d'Osrhoène appliqué à une partie de la Mésopotamie. Ils désignaient la ville par le mot Ἔδεσσα, Édesse, dont les Syriens ne se servirent guère[4]. C'était en effet une coutume bien connue des Séleucides de donner aux villes de Palestine et de Syrie des noms grecs qui

Orrheni, dans une inscription, Muratori, II, 665, n° 1; Ὀρροηνή, chez Étienne de Byzance, sous Βάτναι; *Arabes Oroei*, dans Pline. (Voir ci-dessus, p. 4.)

[1] Voir ci-dessus, p. 5.

[2] Voir *Chron. d'Édesse*; *B. O.*, I, p. 399 : ܐܘܣܪܘܢܐ = Ὀσροηνή; mais *Beith-Orrhâyé* dans le *Spicilegium syr.* de Cureton, p. 20.

[3] Voir ci-dessus, p. 6.

[4] En dehors des ouvrages traduits du grec, on le trouve dans S. Ephrem et dans les *Actes de Scharbil* (*Anc. Syr. documents* de Cureton, p. 41).

avaient cours dans les actes de l'administration, mais qui ne furent jamais acceptés par les populations indigènes. Le mot Ἔδεσσα est donc proprement grec, et cette origine réfute par elle-même l'étymologie qu'on a proposée en rapprochant la racine ܚܕܬ « être nouveau », comme si l'on avait voulu désigner une ville *nouvelle*[1]. Il est donc plus rationnel de s'en tenir à l'explication d'Appien et d'Étienne de Byzance[2], d'après laquelle la ville de Mésopotamie aurait reçu le nom de l'ancienne capitale de la Macédoine, Ἔδεσσα, soit à raison de l'analogie que présentait la situation topographique des deux villes, soit par suite du transport d'une colonie macédonienne dans la ville transeuphratésienne au temps des Séleucides.

Suivant une tradition ancienne[3], qui semble historique, Édesse fut construite ou reconstruite et fortifiée par Séleucus Nicator en 304 avant J.-C. C'est peut-être cette tradition qui a porté Pline à croire qu'Édesse s'appelait autrefois *Antiochia*[4]. La confusion de la capitale de l'Osrhoène avec la capitale de la Syrie était d'autant plus facile à faire

[1] Des raisons de grammaire et de phonétique s'opposeraient également à cette étymologie. Le *Targoum Jeruschalmi* écrit ce nom הדס, mot qui signifie « myrte ». On trouve encore la forme Αἴδεσσα qui semble viser un rapprochement avec Ἀΐδης ou Ἅδης.

[2] Appien, p. 203; Étienne de Byzance, sous Ἔδεσσα.

[3] Admise par Eusèbe, *Excerpta*, p. 179; Cedrenus, p. 292; George le Syncelle, p. 520; Denys de Tellmahré, éd. Tullberg, p. 61; Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 40; Yacout, sous الرها.

[4] Voir le passage cité p. 6, note 1.

qu'Antioche de Syrie était dite πρὸς καλλιρόην, comme on lit sur une monnaie d'Antiochus IV; dans le passage auquel nous nous référons, Pline dit justement qu'Édesse était surnommée Callirhoé.

Nous ne connaissons aucun fait historique touchant Édesse depuis sa fondation par Séleucus Nicator jusqu'à l'époque des rois. Cette ville ne semble pas avoir joué pendant cette période un rôle qui l'ait distinguée des autres villes voisines.

Lorsque les Séleucides, épuisés par les luttes intestines, renoncèrent à défendre contre les Parthes leurs possessions situées au delà de l'Euphrate, il se forma en Babylonie et en Mésopotamie des petites souverainetés, parmi lesquelles figurent, observe saint Martin[1], l'Osrhoène, l'Adiabène, l'Anthémusiade, l'Atrène et la Characène.

Les tribus conquérantes qui fondèrent ces principautés étaient composées en majeure partie de Nabatéens. Cette nation, adonnée au commerce par caravanes, faisait le transit en Occident et dans les provinces du Nord des marchandises qui arrivaient de l'Inde et du Yémen. Leur empire en deçà de l'Euphrate formait une longue bande, qui s'étendait du nord du Hedjaz, à partir d'El-Œla, jusqu'à Damas, en passant par le Hauran. Leurs principaux comptoirs étaient, de ce côté-là, Hegra, Teima, Pétra et Boçra. Du côté du golfe Persique, ils avaient créé un grand entrepôt à Charax. Leurs caravanes

[1] *Recherches sur la Mésène et la Characène*, p. 182.

suivaient les routes de Pétra et de Gaza ou remontaient au nord jusque vers Palmyre, qui était le grand centre commercial de l'Asie antérieure. C'est par ces débouchés que les produits si recherchés de l'Inde et du Yémen parvenaient en Égypte et dans tout l'empire romain.

Le royaume nabatéen fut à son apogée au commencement de l'ère chrétienne et dura jusqu'en 115 après J.-C., époque où il fut détruit par Trajan; mais l'inscription de Teima, qui est probablement du VIe siècle avant notre ère, permet d'en poursuivre les traces beaucoup plus haut[1].

Sur le Tigre, le commerce ne devait pas être moins actif, à en juger par les petites principautés de l'Adiabène, de l'Atrène et de la Sittacène. L'inscription de Teima porte d'ailleurs des traces évidentes de la civilisation assyrienne et témoigne d'un échange de relations entre l'Arabie nabatéenne et l'Assyrie. Pour protéger leurs villes et leurs caravanes, les Nabatéens étaient organisés militairement et prenaient souvent une part importante dans les luttes entre les Parthes et les Grecs ou les Romains. Lorsque leur puissance militaire et leur commerce furent anéantis par Trajan, ils se retirèrent dans les contrées fertiles du bas Euphrate, où ils s'adonnèrent à l'agriculture[2]; les auteurs arabes ne les connurent que comme cultivateurs. Le Sawâd aux

[1] Voir *Corpus inscript. semiticarum, pars* II, p. 107, et les ouvrages qui sont cités à cet endroit.

[2] Comp. Nœldeke, *Z. D. M. G.*, XXV, 124.

environs de Coufa, où ils habitaient, est appelé dans la littérature syriaque *contrée des Araméens* (*Beith-Arâmâyé,* ܒܝܬ ܐܪܡܝܐ). C'est sous le nom d'Araméens qu'ils sont connus des Syriens.

Les Grecs et les Romains confondaient les Nabatéens avec les Arabes. On lit dans Diodore de Sicile[1] : *ἐπὶ τὴν χώραν τῶν Ἀράϐων τῶν καλουμένων Ναϐαταίων*; et dans Strabon[2] : *πρὸς τὴν Πέτραν τὴν τῶν Ναϐαταίων καλουμένων Ἀράϐων.* Ils connaissaient surtout les Nabatéens du royaume de Pétra : *Ναϐαταῖοι δ'εἰσὶν οἱ Ἰδουμαῖοι*, dit Strabon[3]. Tacite[4] considère les rois d'Édesse comme des Arabes. Pour Pline les Osrhoéniens sont également des Arabes, *Arabes Orœi*[5]. Cependant la plupart des rois d'Édesse portaient des noms nabatéens caractérisés par la désinence *ou*, tels sont : Maᶜnou, Bakrou, ᶜAbdou, Sahrou, Gebarᶜou. Ces noms, à l'exception du dernier, se trouvent dans les inscriptions nabatéennes du Hauran, du Sinaï, de Pétra et du Hedjaz. L'ancêtre de la famille d'Abgar était Aryou[6], nom éminemment nabatéen qui nous est connu par une inscription nabatéenne[7]. *Aryou* signifie dans l'idiome

[1] Lib. III, 43; comp. XIX, 94.

[2] Strabon, 776, 18.

[3] Strabon, 760, 34; cf. Pline, *Hist. natur.*, V, 11; VI, 28; XII, 17.

[4] *Ann.*, XII, 12, 14. Josèphe place également les Nabateens en Arabie, comp. *Ant. Jud.*, XIII, v, 10.

[5] Voir ci-dessus, p. 4.

[6] Voir *The Doctrine of Addai*, 49; *Anc. Syr. doc.*, 21.

[7] Voir *Z. D. M. G.*, XVII, 628.

de ce peuple « le lion »[1], mais n'est pas usité en ce sens en arabe. D'autres noms, Abgar, Mazʿour, Wael, sont arabes. Ce mélange de noms arabes et nabatéens se rencontre constamment dans les généalogies que fournissent les textes épigraphiques nabatéens. Il remonte au temps où les Nabatéens, établis au nord de l'Arabie, vivaient en contact avec les Arabes et contractaient des unions avec eux.

Les tribus nabatéennes qui remontèrent au nord de la Mésopotamie se mêlèrent aux Parthes et il se produisit des familles mixtes portant des noms nabatéens et parthes. Le deuxième roi d'Édesse est Phradascht, fils de Gebarʿou.

A la fin du Ier siècle de notre ère arrive à Édesse une branche collatérale des Parthes d'Arménie, qui commence avec un Abgar, fils d'Izate, est continuée par Pharnataspat ou Parthamaspat, et finit avec Maʿnou, fils d'Izate. Cette branche sortait d'Izate, fils d'Hélène, la célèbre reine d'Adiabène, qui pratiquait la religion juive[2]. Moyse de Khorène[3], confondant ensemble les familles régnantes de l'Osrhoène et de l'Adiabène, fait de cette reine la femme d'Abgar Oukhâma, et de ce roi un prince arménien, qui

[1] Voir Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*. Gutschmid (*Untersuch.*, p. 19) cherche à ce nom une origine iranienne et rapproche le zend *Airjava*. Mais cette hypothèse, à cause de la terminaison, nous semble invraisemblable.

[2] Josèphe, *Ant.*, XX, II, 2. M. Renan (*Marc-Aurèle*, p. 438, note 2) a très bien vu les liens de parenté qui rattachaient la dynastie des Abgar et des Maʿnou à la famille d'Izate d'Adiabène.

[3] Liv. II, chap. XII.

avait pour père Arscham et non pas Maʿnou. Plusieurs personnages nobles : Abdou, Sennaq, Méherdate, Bar-Zati, cités par la *Doctrine d'Addai*[1] comme des Édesséniens, sont dans Tacite[2] des princes de l'Adiabène. Il est digne de remarque que l'inscription du sarcophage de la reine Çaddan, retrouvé dans le mausolée de la reine Hélène auprès de Jérusalem, porte une inscription syriaque au-dessus de l'inscription palestinienne. Ne doit-on pas conclure de là que la langue parlée à Édesse était familière aux Adiabéniens? Qu'on se rappelle aussi cet Adiabénien d'origine nabatéenne, appelé Khagiras, c'est-à-dire *le boiteux* (ܚܓܝܪܐ), dont parle Josèphe[3] : *Ἀδιαβηνός τις υἱὸς Ναβαταίου, τοὔνομα κληθεὶς ἀπὸ τῆς τύχης Χαγείρας, ὅπερ σημαίνει χωλός.* Izate d'Adiabène[4] lutta avec un roi des Arabes (Nabatéens) qui était de la citadelle d'Arscham près de Séleucie du Tigre. Pendant sa minorité, Izate avait été envoyé par son père Monobaze auprès d'Abennerigus, roi de la citadelle de Spasinou Charax, qui lui donna en mariage sa fille Sumacho. Avant de succéder à son père à Khedayab, il gouverne pendant quelques mois la Characène[5]. Abgar, de son côté, se serait allié avec Arétas, roi de Pétra.

[1] *The Doctrine of Addai*, p. 17.

[2] *Ann.*, VI, 31, 32; XII, 12, 14. Comp. Nestle, *Theol. Literaturz.*, 1876, p. 644.

[3] *De bello Jud.*, V, 11, 5.

[4] Voir Josèphe, *Ant.*, XX, IV, 1.

[5] Josèphe, *Ant.*, XX, II, 2 et 3.

contre Hérode. Quelque doute que puissent soulever ces notices historiques, elles contribuent à éclairer les origines des principautés qui se formèrent dans l'empire parthe, en Babylonie et en Mésopotamie, peu de temps avant l'ère chrétienne.

L'influence parthe pénétra les institutions mêmes d'Édesse. Oubliant leur origine nabatéenne, les Édesséniens aimaient à appeler leur ville la *cité des Parthes* ou la *Fille des Parthes*[1]. Les Parthes, les Édesséniens et les Arméniens étaient parfois confondus entre eux : « Parthes ou Perses, Parthes ou Édesséniens, Parthes ou Arméniens, c'est tout un », dit Barhebræus[2]. C'est par une confusion analogue que les Arméniens considèrent Abgar Oukhâma comme un de leurs nationaux et exagèrent l'ancienneté de leur église, en en faisant remonter les origines à ce roi soi-disant chrétien[3].

Sur les monnaies d'Édesse les figures portent la tiare. Mais cette tiare diffère de celles qu'on remarque sur les anciens monuments de l'Assyrie et de la Perse; au lieu d'être pointue comme celle des souverains, ou tronquée comme celle des personnages secondaires, elle est arrondie au sommet.

[1] *Anc. Syr. doc.,* 41 *ult.;* 97, 7; 106, 12.

[2] Assémani, *B. O.,* III, II, 425.

[3] Cf. Renan, *Marc-Aurèle,* p. 461, note 5.

CHAPITRE III.

LE ROYAUME D'ÉDESSE.

Liste des rois; cette liste provenant d'une source unique renferme des erreurs et des omissions. — Dynastie fabuleuse du Serpent. — Le royaume d'Édesse commence en 312 avant J.-C. — Premiers rois. — Défaite des Édesséniens par le général de Lucullus. — Abgar II et Crassus. — Interrègne. — Abgar V n'est pas le premier roi chrétien. — Abgar VII et Trajan. — Nouvel interrègne. — Premières monnaies d'Édesse. — Abgar IX. — La grande inondation de 201. — Jules Africain et Bardesane à la cour d'Abgar IX. — Fin du royaume d'Édesse en 216. — Renaissance éphémère sous Gordien III. — Liste rectifiée des rois.

La chronologie des princes[1] qui, pendant trois siècles et demi, gouvernèrent l'Osrhoène, ne nous est connue que par la chronique de Denys de Tellmahrê rédigée en 776 de notre ère. Malheureusement elle ne forme pas l'objet d'un chapitre spécial de la chronique; mais, suivant la méthode synchronologique, les dates et les faits concernant chaque roi sont insérés au milieu de notices diverses groupées sous une même année et puisées à des sources différentes. Il en résulte des erreurs regrettables. En outre, cette chronique ne nous étant parvenue que

[1] Les auteurs grecs les nomment *phylarques* (Plutarque, *Crass.*, XXI; Suidas, sous φυλάρχης) ou *toparques* (Eusèbe, Cedrenus, Constantin Porphyrogénète). Épiphane les appelle des *dynastes*; Dion, des *archontes;* Tacite et Procope, des *rois*.

dans un manuscrit unique du Vatican, il est impossible de déterminer la part à la charge des copistes dans ces erreurs.

La liste des rois a été extraite de la chronique de Denys par Assémani, qui la publia dans sa *Bibliotheca orientalis* avec un savant commentaire[1]. Tullberg édita en 1851 la première partie de la chronique renfermant les notices sur les rois. Les différences notables que présentent ces deux éditions rendaient nécessaire une nouvelle collation du manuscrit du Vatican. À la demande de A. von Gutschmid, M. Guidi se chargea de ce travail et M. Nœldeke fit une traduction allemande de la liste, que Gutschmid inséra dans son mémoire intitulé : *Untersuchungen über die Geschichte des Kœnigsreichs Osrhoene.*

Nous reproduisons cette liste d'après l'édition de Tullberg et la traduction de M. Nœldeke. Les chiffres au commencement des paragraphes indiquent les pages et les lignes de l'édition de Tullberg.

LISTE DES ROIS D'ÉDESSE.

65, 16. — L'an 1880 d'Abraham régna à Édesse le premier roi, Orhâi, fils de Hévya, 5 ans. De son nom (Édesse) fut appelée Orhâi. (Les rois) commencèrent à l'Olympiade 161 et finirent à l'Olympiade 249.

66, 8. — En la même année (1884 d'Abraham) régna à Édesse ʿAbdou, fils de Mazʿour, 7 ans.

[1] *B. O.*, I, 417-423.

66, 12. — L'an 1894 mourut le roi d'Édesse et régna Phradascht, fils de Gebarʿou, 5 ans.

66, 17. — L'an 1900 régna à Édesse (Bakrou, fils de Phradascht[1]), 3 ans. Après lui, Bakrou, fils de Bakrou, 20 ans.

67, 8. — L'an 1928[2]... régna à Édesse Maʿnou, 4 mois. Après lui, Abgar Péqa, 25 ans et 9 mois.

67, 14. — L'an 1937[3]... Abgar tua Bakrou et régna seul, 23 ans et 5 mois.

68, 4. — (Régna à Édesse, Abgar, fils d'Abgar, 15 ans[4]). L'an 1960 mourut le roi d'Édesse et les Édesséniens furent sans maître pendant une année à cause des rivalités engendrées par l'ambition du pouvoir. Ensuite régna sur eux Maʿnou, qui fut appelé Alâha, 18 ans et 5 mois.

[1] Ces mots sont à la marge dans le manuscrit. Il résulte de la collation de M. Guidi que le manuscrit renferme plusieurs omissions qui ont été comblées par une main récente au moyen d'additions marginales. D'après Gutschmid, ces additions proviennent d'une liste plus complète d'un autre manuscrit et il y a lieu d'en tenir compte au même titre que des notices du texte même.

[2] Assémani lit 1918 et Tullberg 1928. Celui-ci remarque que cette date est celle donnée par Eusèbe pour Ptolémée VIII, mentionné à cette place dans la *Chronique*. La collation de M. Guidi a confirmé la lecture de Tullberg. (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 5, note 1.)

[3] Assémani lit 1934. M. Guidi confirme la lecture de Tullberg qui concorde avec Eusèbe pour l'année de l'avènement de Ptolémée X, mentionné à cette place dans la *Chronique* de Denys. (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 5, note 2.)

[4] Ces mots sont à la marge. Assémani les rapporte à l'an 1944. Noter que cette addition est contradictoire avec le calcul de Denys, puisque, en ajoutant à l'année 1937 les 23 ans et 5 mois du paragraphe précédent, on atteint l'année 1960, date de l'interrègne mentionné ensuite.

68, 12. — L'an 1980 mourut le roi d'Édesse et régna Paqouri, 5 ans. En cette année, Paqouri et Bar Zaphron, le général, marchèrent contre la Syrie et emmenèrent en captivité Hyrcan et Phasael, le frère d'Hérode. Alors la royauté des Juifs prit fin; ils furent gouvernés d'abord par Hérode le Palestinien [1].

69, 2. — L'an 1985 mourut Paqouri et régna Abgar, 3 ans. Après lui régna Abgar Soumâkha, 3 ans.

71, 8. — L'an 1990 régna sur Édesse Maʿnou, qui fut appelé Saphloul, 18 ans et 7 mois [2].

114, 11. — (Maʿnou, fils de Maʿnou, 6 ans [3]). (Maʿnou, fils [d'Abgar], 7 ans [4]).

117, 7. — L'an 2024, régna à Édesse Abgar Oukhâma, qui avait été banni [5], 37 ans et 1 mois.

[1] Voir Josèphe, *Ant.*, XIV, 13, 3 et suiv.; *De Bello jud.*, I, chapitre XIII.

[2] Assémani a 28 ans et 7 mois. La lecture de Tullberg est confirmée par M. Guidi. (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 5, note 4.)

[3] Ces mots, comme l'a constaté M. Guidi, sont à la marge du manuscrit avec renvoi marqué après le passage relatif aux *Sages de l'Orient*. Assémani avait complété ainsi le passage : « En l'an 2018 régna à Édesse Maʿnou, fils de Maʿnou, 6 ans. » Tullberg s'étonnait de ne pas avoir rencontré ces mots dans le manuscrit. Gutschmid (*loc. cit.*, p. 5, note 5) remarque que cette addition marginale est placée avant l'année 2019, mais qu'elle se rapporte à l'année 2015 mentionnée précédemment.

[4] Ces mots également à la marge. Gutschmid (*loc. cit.*, p. 5, note 6) remarque qu'il manque dans le manuscrit à cet endroit au moins un feuillet qui relatait les événements des années 2050-2065 d'Abraham. Assémani a restitué : « L'an 2061 mourut Abgar, roi d'Édesse et régna son fils, Maʿnou, 7 ans. » Ce passage, que Tullberg n'a pas retrouvé, avait été rétabli par Assémani, d'après la note marginale : « Maʿnou, fils de... 7 ans », qui doit être placée entre Archelaus et Jehouda le Galiléen.

[5] [illegible] contracté de [illegible] « il fut banni ». Assémani, qui n'avait

IMPRIMERIE NATIONALE.

120, 4. — L'an 2046, Abgar, roi d'Édesse, adressa une lettre à Jésus-Christ, dans le pays de Jérusalem.

122, 11. — L'an 2067 mourut Maᶜnou, fils d'Abgar, roi d'Édesse, et régna Maᶜnou, son frère, 14 ans.

129, 13. — L'an 2081 mourut Maᶜnou, roi d'Édesse. Abgar, fils de Maᶜnou, occupa le trône, 20 ans.

148, 5. — L'an 2106, mourut Abgar, roi d'Édesse. A cause des rivalités pour le pouvoir, on ne tomba pas d'accord sur (le choix d')un chef. Ils restèrent ainsi en discorde, 2 ans. Ensuite Ilour[1] Pharnataspaṭ occupa le trône, 3 ans et 10 mois.

151, 16. — L'an 2113, régna à Édesse Pharnataspaṭ, 10 mois, et après lui Maᶜnou, fils d'Izate, 16 ans et 8 mois.

153, 9. — L'an 2130, régna à Édesse Maᶜnou, fils de Maᶜnou, 24 ans; et il se rendit chez les Romains.

156, 9. — L'an 2154, régna à Édesse Wâël, fils de Sahrou, 2 ans. Après lui régna Maᶜnou, fils d'Izate[2], à son retour de chez les Romains, 12 ans. La durée totale de son règne entier est de 36 ans, sans compter les années qu'il passa chez les Romains.

pas compris ce mot, lui avait substitué ܐܬܐܣܝ « il fut guéri ». (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 6, note 1.)

[1] La dernière lettre de ce nom est incertaine, remarque Tullberg. Assémani lisait ܕܐܘܪܗܝ « d'Édesse ». M. Guidi note que l'état du manuscrit ne permet pas de confirmer l'une ou l'autre leçon, quoiqu'il ait vu des traces des lettres ܗܝ. (Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 9, note 3.)

[2] Comme le remarque Gutschmid, il faut lire : « Maᶜnou, fils de Maᶜnou, fils d'Izate. »

156, 17. — L'an 2169, régna à Édesse Abgar, fils de Maʿnou, 35 ans.

159, 11. — L'an 2203... régna à Édesse Abgar Sévère, avec son fils, 1 an et 7 mois. Après lui régna Maʿnou, son fils, 26 ans.

162, 11. — En 2232 eut lieu à Édesse une inondation du fleuve.

163 *ult.* — Ici aussi (en 2233) finit le royaume d'Édesse, dont la durée fut de 352 ans. Édesse fut soumise aux Romains à partir de cette époque-là.

Un coup d'œil jeté sur cette liste rend manifeste le peu de concordance qui existe entre la durée assignée à quelques règnes et les dates de l'ère d'Abraham indiquées pour chaque roi. Il est évident que Denys avait sous les yeux une liste des rois, classés par ordre de succession avec la mention de la durée de leur règne, mais sans référence à une ère quelconque. Denys, en insérant cette liste dans ses synchronismes, s'est trompé à plusieurs reprises dans ses calculs, basés sur l'ère d'Abraham. Sa chronologie est souvent en désaccord avec les dates fournies par l'histoire et les monnaies de l'Osrhoène. Elle doit donc être redressée d'après les documents authentiques ou dignes de foi que l'on possède.

Assemani, dans sa *Bibliotheca orientalis* [1], a eu le tort de modifier le nombre des années des règnes pour les faire concorder avec les dates de l'ère d'Abraham. Bayer, dans son *Historia Osrhoena et*

[1] *B. O.*, I, p. 417-423.

Edessena, n'est pas arrivé à un résultat plus satisfaisant. Son livre n'a guère d'autre mérite que de renfermer, d'une manière assez complète, les passages des auteurs grecs et latins concernant l'histoire d'Édesse. Langlois, dans sa *Numismatique de l'Arménie*, a attaché trop d'importance à l'histoire de Moyse de Khorène et a tourné la plupart des difficultés en supposant que les Grecs et les Latins avaient confondu entre eux les noms d'Abgar et de Maʿnou qui reviennent le plus souvent dans les dynasties édesséniennes. Bayer était déjà tombé dans la même erreur. Il appartenait à Gutschmid de fixer, en suivant une méthode vraiment critique, les dates les plus importantes dans son mémoire intitulé : *Untersuchungen ueber die Geschichte des Kœnigreichs Osrhoene*, que nous avons déjà cité plus haut. Dans un précédent travail, paru dans le *Rheinisches Museum für Philologie*, 1864, p. 171, il avait déjà fait la lumière sur le règne d'Abgar Oukhâma, et le commencement et la fin du royaume d'Édesse; mais ses recherches n'avaient pas le caractère général qu'il leur a donné dans son second mémoire.

Si l'on fait le total des années et des mois indiqués par Denys pour chaque règne, on trouve 336 ans et 74 mois, autrement dit 342 ans et 2 mois. Il manque donc 10 ans pour atteindre le total de 352 années, durée du royaume d'Édesse suivant Denys. M. Gutschmid remarque que, par suite d'une omission, la première partie du règne d'Abgar Oukhâma, antérieure à son exil, n'est pas mentionnée.

Si l'on évalue à 10 ans cette période, la lacune est comblée et le nombre 352 est atteint.

Le point de départ de Denys est l'an 1880 d'Abraham et la CLXI[e] olympiade. D'après Eusèbe, qui calcule 2017 ans depuis Abraham jusqu'à l'ère chrétienne, l'année 1880 tombe en l'an 137 avant J.-C. La première année de la CLXI[e] olympiade répond à l'année 136. La concordance est exacte : les Syriens commençant l'année à l'automne, 1880 d'Abraham répond à 137-136 avant notre ère. Cependant la chronique d'Édesse, rédigée sur des documents officiels pour la partie relative à l'histoire de la ville, nous apprend que c'est en 132-131 avant J.-C. que commença le royaume d'Édesse : « En l'année 180 (des Séleucides) les rois commencèrent à s'établir à Édesse », dit-elle[1]. Denys fait donc remonter cinq ans trop haut l'origine de ce royaume. Il en résulte, observe Gutschmid, qu'il faut tenir compte de cette erreur et descendre de cinq ans les rois d'Édesse[2].

Le premier roi de la liste, Orhâi, fils de Ḥévya, c'est-à-dire « fils du serpent », est fictif, comme nous l'avons dit plus haut; l'ancêtre des Abgar était Aryou[3]. Le nom de Hévya est également mythique et rappelle la dynastie fabuleuse d'*Arwê* ou « du Ser-

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, 388.

[2] Voir *Rhein. Museum*, 1864, XIX, 171; *Untersuch.*, p. 19. Dans son premier travail, Gutschmid prenait 2016, au lieu de 2017, pour le nombre des années écoulées depuis Abraham jusqu'à l'ère chrétienne. Il considérait donc l'erreur de Denys comme portant sur quatre ans et non pas sur cinq.

[3] Voir ci-dessus, p. 21 et 26.

pent », que les chroniques font régner en Éthiopie de 400 à 200 avant J.-C. [1]. Selon Gutschmid, Orhâi a été facilement confondu avec Aryou et a fait oublier ce dernier. Aryou est donc le premier roi d'Édesse; il règne de 132 à 127 avant J.-C.

Au premier abord, il semble plus simple de rayer les cinq années attribuées à Orhâi, prince fabuleux, et de conserver la date de 132 avant J.-C. pour l'avènement d'ʿAbdou, fils de Mazʿour. Denys, dans cette hypothèse, aurait pensé que le royaume d'Édesse avait dû commencer avec la conquête de la Mésopotamie par les Parthes, auquel la tradition rattache les Édesséniens [2]. C'est pourquoi il en aurait fixé le commencement cinq ans plus haut que la date réelle, à l'année 137 avant J.-C., époque à laquelle la Mésopotamie fut détachée de l'empire des Séleucides et tomba en la puissance des Arsacides [3]. Mais ce raisonnement ne tient pas devant un examen plus approfondi. Si Denys a placé en 37 avant J.-C. (1980 d'Abraham) l'avènement de Paqouri, c'est qu'il a confondu le roi d'Édesse de ce nom avec son homonyme, le prince parthe qui, d'après Josèphe, fit une expédition en Syrie, accompagné de Bar Zaphron et emmena prison-

[1] Comp. *Z. D. M. G.*, VII, 34; *Journal asiatique*, 1881, XVII, 411 et 414; Wellhausen, *Skizzen*, III, 199, note 2.

[2] Voir ci-dessus, p. 29.

[3] Gutschmid, *Unters.*, p. 19, observe qu'en 139 la Mésopotamie n'était pas encore complètement affranchie de la domination des Séleucides, mais qu'elle était le théâtre des troubles suscités par des chefs insoumis. (Comp. Diodore de Sicile, *Exc. Esc.*, 25.)

niers Hyrcan et Phasael, le frère d'Hérode[1]. Il savait par Josèphe que ce Paqouri mourut vers 32 avant J.-C. Il fit donc remonter le commencement de son règne à l'année 37 avant J.-C.; il en résulte un recul de cinq années qui changea d'autant les dates des règnes antérieurs et postérieurs. En descendant ces règnes de cinq ans, on les remet à leur véritable place et il y a concordance parfaite avec les notices que les Grecs et les Latins nous ont transmises relativement au royaume d'Édesse[2].

CHRONOLOGIE ET HISTOIRE DES ROIS.

Aryou, 5 ans, 132-127 avant J.-C.

Le premier roi d'Édesse est Aryou, qui a régné 5 ans, de 132 à 127 avant J.-C. Son nom est nabatéen et signifie « le lion »[3].

ʿAbdou, fils de Mazʿour, 7 ans, 127-120 avant J.-C.

Le second roi est ʿAbdou, fils de Mazʿour, qui règne 7 ans, de 127 à 120 avant J.-C. La première dynastie est sémitique à en juger par ces noms, car *ʿAbdou* est nabatéen et *Mazʿour* est une forme arabe, مزعور. Elle n'a pas un cachet parthe[4].

[1] Voir ci-dessus, p. 33.

[2] Voir Gutschmid, *Untersuch.*, p. 22.

[3] Voir ci-dessus, p. 26-27.

[4] Suivant Gutschmid, *Untersuch.*, p. 22, l'avènement d'ʿAbdou coïnciderait avec l'invasion des Scythes en Mésopotamie et l'ébranlement du royaume parthe. Il serait le point de départ d'une nou-

Phradascht, fils de Gebarʿou, 5 ans, 120-115 avant J.-C.

Le troisième roi, Phradascht, fils de Gebarʿou, règne 5 ans, de 120 à 115 avant J.-C. Il porte un nom parthe, mais son père était d'origine nabatéenne; la désinence *ou* ne peut laisser de doute à cet égard. Gebarʿou, ܓܒܪܥܘ, était vraisemblablement composé de ܓܒܪ «homme» et ܪܥܘ, sans doute le nom d'un dieu. (Comp. le nom biblique רְעוּאֵל *Reʿouël* « Reʿou est dieu ».) Dans ce cas, Gebarʿou signifierait « l'homme de Reʿou » et serait formé de la même manière que l'hébreu גַּבְרִיאֵל, *Gabriel* « l'homme de dieu ». Le nom de Phradascht prouve d'autant moins en faveur d'une nouvelle dynastie que le fils et successeur de ce roi a un nom nabatéen. Avec lui commençait peut-être une branche collatérale.

Bakrou, fils de Phradascht, 3 ans, 115-112 avant J.-C.

Bakrou Iᵉʳ, fils de Phradascht, règne 3 ans, de 115-112 avant J.-C. Bakrou est un nom nabatéen bien déterminé[1]. Dans la soi-disant apologie de Méliton publiée dans le *Spicilegium syriacum* de Cureton, on lit[2] : « Les habitants de la Mésopotamie

velle dynastie. Cette hypothèse est la conséquence de l'origine parthe que Gutschmid attribuait au nom *Aryou*, tandis que ce nom est certainement nabatéen.

[1] Voir *Z. D. M. G.*, XIV, p. 450, n° 70, et comparez בִּכְרוּ 1 *Chron.*, VIII, 38.

[2] Page 25, l. 12; comp. Renan, dans le *Spicilegium Solesm.* du card. Pitra, II, p. xxxviii et suiv.

adoraient la juive Koutbi, parce qu'elle avait sauvé Bakrou, *abbâyâ* (prince) d'Édesse, de ses ennemis. » Nous ne savons à quel événement fait allusion ce passage, ni s'il s'agit de Bakrou Ier, ou de son fils et successeur, Bakrou II.

Ce roi fut tué par Abgar Ier, dit *Péqa* ou *le Bègue*, qui régna 25 ans et 9 mois, dont 2 ans et 4 mois conjointement avec Bakrou, et 23 ans et 5 mois seul. Avant l'association au trône d'Abgar, Bakrou II avait régné avec Maʿnou Ier pendant 4 mois. Il en résulte que sur les 20 années de son règne, il régna seul 17 ans et 4 mois. La chronologie pour ces rois est donc la suivante :

Bakrou II seul, 17 ans et 4 mois, de 112-94 avant J.-C.

Bakrou II règne seul 17 ans et 4 mois, de 112 à 94 avant J.-C.

Bakrou II avec Maʿnou, 4 mois, 94 avant J.-C.

Bakrou II règne ensuite avec Maʿnou Ier pendant 4 mois. La parenté de Maʿnou avec Bakrou n'est pas indiquée; mais Maʿnou, comme Bakrou, est un nom nabatéen bien connu par l'épigraphie.

Bakrou II avec Abgar le Bègue, 2 ans et 4 mois,
94-92 avant J.-C.

Après ces quelques mois, Bakrou II règne avec Abgar Péqa ou le Bègue pendant 2 ans et 4 mois, de 94 à 92 avant J.-C.

Abgar I, dit *le Bègue*, seul, 23 ans et 5 mois, 92-68 avant J.-C.

Abgar le Bègue ou Abgar Ier tue alors Bakrou et règne seul 23 ans et 5 mois, de 92 à 68 avant J.-C. Abgar, associé au trône par Bakrou, appartenait à la même dynastie que les princes précédents. Cette dynastie était celle des Aryou, comme nous l'avons rappelé plus haut. L'origine sémitique du nom Abgar est confirmée de ce côté. L'étymologie n'y contredit point : أَبْجَر se dit en arabe d'un homme qui souffre d'une hernie ombilicale ou qui a un abdomen trop développé. Les Syriens prenaient ce mot dans le sens de « boiteux ». Au xe siècle, un patriarche nestorien était appelé Jean, *fils des Abgars* ou *fils des Boiteux*. Le nom d'Abgar était porté par des Arabes à l'époque des Sassanides et à l'époque musulmane[1].

A cette époque se rapporte la défaite des Osrhoéniens par Sextilius, le légat de Lucullus, pendant son expédition contre Tigrane, roi d'Arménie, au secours duquel les phylarques d'Édesse s'étaient portés en 69[2].

[1] Wüstenfeld, *Register*, p. 37; Hoffmann, *Z. D. M. G.*, XXXII, 746; Payne Smith, *Thesaurus syr.*, sous ܐܒܓܪ. Le rapprochement fait par M. de Lagarde (*Gesammelte Abhandlungen*, p. 6) avec le persan *afgâr* « boiteux » est fort douteux. On ne doit tenir aucun compte de l'étymologie arménienne de Moyse de Khorène, *avag air* « homme brave ».

[2] Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 33.

Abgar II, fils d'Abgar Ier, 15 ans, 68-53 avant J.-C.

Abgar II, fils d'Abgar Ier, règne 15 ans, de 68 à 53 avant J.-C. Pendant l'hiver 65-64, l'armée d'Afranius, le lieutenant de Pompée, souffrit en Mésopotamie du froid et de la faim, et dut son salut aux habitants de Carrhes[1]. C'est à cet Abgar que Gutschmid rapporte les marques de bienveillance témoignées par Pompée au roi d'Édesse qui devint l'allié des Romains[2]. C'est le même qui, au printemps 53, accompagna Crassus en Mésopotamie. Selon les auteurs grecs, il lui fit prendre une fausse route et fut, par cette ruse, l'auteur de la défaite des Romains près de Carrhes. Plutarque dit[3] qu'il se retira peu de temps avant la bataille sous un prétexte quelconque. D'après une autre version, recueillie par Dion Cassius[4], il serait tombé sur le dos des Romains pendant l'action et aurait pris part à leur écrasement. Gutschmid remarque que

[1] Dion Cassius, XXXVII, 5.

[2] Plutarque, *Crass.*, 21; Dion, XL, 20. Dans deux manuscrits de Plutarque, il est appelé *Αὔγαρος* et *Αγβαρος ὁ Ὀσροηνός*; mais dans les autres manuscrits : *φύλαρχος Ἀράβων Ἀριάμνης ὄνομα.* Dans d'autres sources, chez Florus, III, 11, 7, et Rufus Festus, *Brev.*, 17, il est nommé Mazzares, Mazares, Mazzarius et Mazorus. Gutschmid (*loc. cit.*, p. 21) concilie ces diverses orthographes en supposant que cet Abgar s'appelait aussi Ariamnes et qu'il appartenait à la famille de Maz'our; mais il attache peut-être trop d'importance à ces noms altérés.

[3] *Crassus*, 21-22.

[4] Dion, XL, 20-23.

la chronique de Denys place après Abgar II un interrègne d'un an. Il en déduit avec beaucoup de sagacité qu'Abgar a dû perdre son trône après la victoire des Parthes, qui lui firent payer cher son alliance avec les Romains. Ceux-ci n'auraient donc pas été trahis par le roi d'Édesse, qui leur conseilla, à la vérité, d'abandonner la voie de l'Euphrate pour suivre la route de la Mésopotamie, mais son conseil n'avait rien de perfide. Du reste l'armée battue près de Carrhes n'était pas dans une plaine aride et déserte, comme on le prétendit à Rome. La défaite fit naître l'idée de trahison dans l'esprit du vaincu, et Abgar fut à ses yeux le traître de Carrhes.

Interrègne de 1 an, 53-52 avant J.-C.

Un interrègne de 1 an, de 53 à 52 avant J.-C., suit la mort d'Abgar. Suivant Denys, cet interrègne fut occasionné par les luttes intestines des partis qui se disputaient le pouvoir. Gutschmid suppose qu'Édesse fut au pouvoir des Parthes pendant cette année. Le nom parthe de Paqouri, qui, en l'an 34, inaugure une nouvelle dynastie, semble favoriser cette hypothèse. On observera cependant que, avant Paqouri, Maʿnou Alâhâ régna pendant 18 ans et 5 mois, et que ce roi continue la dynastie nabatéenne. Les dissensions dont parle Denys peuvent avoir été engendrées par le discrédit dans lequel les partisans des Romains à Édesse tombèrent après la défaite de Crassus. Après une année d'anarchie, l'ancienne dynastie aura ressaisi le pouvoir.

Maʿnou II, dit *Alâhâ*, 18 ans et 5 mois, 52-34 avant J.-C.

Maʿnou II, surnommé *Alâhâ* « le dieu », règne 18 ans et 5 mois, de 52-34 avant J.-C. Peut-être avait-il pris le titre de dieu à l'exemple de Phrahate III, roi des Parthes, et de Tigrane II, roi d'Arménie, décédés peu de temps avant lui[1]. Il est également possible que ce Maʿnou ait été divinisé après sa mort suivant un usage répandu à cette époque, même chez les Nabatéens[2].

Paqouri, 5 ans, 34-29 avant J.-C.

Après Maʿnou II, Paqouri règne 5 ans, de 34 à 29 avant J.-C. Ce nom parthe semble indiquer que, pendant le règne de ce prince, Édesse aurait été au pouvoir des Parthes. Denys place l'avènement de ce roi à l'année 1890 (37 ans avant J.-C.). Il a été conduit à prendre cette date par la confusion qu'il a faite du monarque d'Édesse avec son homonyme dont parle Josèphe, ainsi que nous l'avons vu plus haut (p. 38).

[1] Voir Gutschmid (*loc. cit.*, p. 25), qui suppose que ce titre correspond à une extension du royaume de l'Osrhoène sous ce prince. Cf. aussi Saint-Martin, *Mémoire sur la Mésène et la Characène*, p. 159, 161 et 172.

[2] Voir Euting, *Nabatæische Inschr.*, p. 33; Clermont-Ganneau, *Revue d'archéol. orientale*, fasc. I. Sur une monnaie, le roi Wâêl porte peut-être aussi le nom d'Alâhâ. Voir Scott, *Numismatic Chronicle*, XVIII, n° 1; cf. Land, *Anecdota syr.*, I, p. 64, n° 7; Lévy, *Z. D. M. G.*, XII, p. 209. Il ne faut donc pas voir, avec Wellhausen, *Skizzen*, III, 3, note 4, dans Maʿnou Alâhâ, un nom composé répondant au nom arabe *Maʿnallah*.

Abgar III, 3 ans, 29-26 avant J.-C.

Abgar III régna 3 ans, de 29 à 26 avant J.-C. Son avènement marque un retour du pouvoir à l'ancienne dynastie nabatéenne.

Abgar IV le Rouge, 3 ans, 26-23 avant J.-C.

Il a pour successeur Abgar IV, dit *Soumâqa*, ou « le Rouge », qui règne 3 ans, de 26 à 23 avant J.-C.

Maʿnou III l'Aristoloche, 18 ans et 7 mois, 23-4 avant J.-C.

Maʿnou III, surnommé *Saphloul*, c'est-à-dire l'« Aristoloche », règne 18 ans et 7 mois, de 23 à 4 avant J.-C. Gutschmid pensait qu'il s'agissait de ce prince dans un passage d'Isidore de Charax[1], qui mentionne, à droite de *κοραία ἡ ἐν Βατάνῃ*[2] et en amont du fleuve Balikh, une place forte et une source désignées par les mots : Μανουοορρα Αὐυρή (var. : Μαννούορρα Αὐυρήρ). Gutschmid restituait : Μάννου Ὀρροαίου Αὐυρ. D'après cette restitution, la place en question aurait appartenu à Maʿnou III; mais ce n'est qu'une hypothèse[3].

[1] Dans Mueller, *Geogr. minores*, I, 246. (Cf. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 23.)

[2] Suivant Nœldeke, dans Gutschmid, *loc. cit.*, p. 23, note 1, peut-être en syriaque *qrîthâ de Baṭnân.*

[3] Voir une autre explication proposée par M. Halévy dans le *Journal asiatique*, 1888, XII, 515.

Abgar V le Noir, pour la première fois, 10 ans, 4 avant J.-C. à 7 après J.-C.

Après Maᶜnou III, la liste de Denys fait régner Maᶜnou IV, son fils. Mais on doit placer ici avec Gutschmid la première période du règne d'Abgar V, surnommé *Oukhâma* « le Noir », également fils de Maᶜnou III. Ce n'est qu'après le bannissement d'Abgar V que son frère Maᶜnou occupe le trône. Cette première période du règne d'Abgar Oukhâma, calculée par Gutschmid d'après la durée totale du royaume d'Édesse, est de 10 ans[1]. Elle commence à l'an 4 avant J.-C. et finit à l'an 7 après J.-C. La première date est confirmée par un synchronisme fourni par la version arménienne de la légende de la conversion de ce prince au christianisme. Cette version place en effet l'envoi de la lettre d'Abgar à Jésus en l'an 340 des Séleucides, sous l'empereur Tibère et le roi Abgar, fils de Maᶜnou, la trente-deuxième année du règne de celui-ci, le 12 de Tischri I[2]. Par conséquent Abgar serait monté sur le trône en l'année 308 des Séleucides, c'est-à-dire en l'an 4-3 avant l'ère chrétienne. Moyse de Khorène[3] place également l'avènement d'Abgar trois ans avant la naissance de Jésus.

[1] Voir plus haut, p. 36-37.

[2] Langlois, *Histor. armén.*, I, 317. (Cf. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 12.)

[3] Livre II, 2.

Ma'nou IV, 6 ans, 7-13 après J.-C.

Abgar V, pour la seconde fois, 37 ans et 1 mois, 13-50 après J.-C.

Ma'nou IV, second fils de Ma'nou III, règne 6 ans, de l'an 7 à l'an 13 après J.-C. De retour à Édesse, Abgar V reprend ensuite le pouvoir et le détient pendant 37 ans et 1 mois, de l'an 13 à l'an 50 après J.-C.

En l'année 49, il faisait partie de la députation parthe qui alla recevoir à Zeugma Méherdate, le favori des Romains. Celui-ci venait revendiquer la royauté détenue par Gozarte. Abgar le retint à Édesse pendant plusieurs mois et lui fit perdre un temps précieux. Il l'accompagna ensuite pendant son expédition en Adiabène; mais, gagné à la cause de Gozarte, il l'abandonna traîtreusement et sa retraite entraîna la défaite de l'armée de Méherdate[1].

La légende dont nous parlerons sous le chapitre v fait d'Abgar le premier roi chrétien; sa conversion aurait eu lieu aussitôt après la mort de Jésus. Mais, en fait, les rois d'Édesse n'abjurèrent le paganisme que près de deux siècles plus tard; Abgar IX, le Grand, fut le premier d'entre eux. Abgar V eut-il aussi le titre de *Grand*? C'est fort douteux. Gutschmid incline à le croire, en se fondant sur un passage de la *Chronique d'Édesse*[2] qui,

[1] Tacite, *Ann.*, XII, 12 et 14, où il est appelé : « Abgarus Arabum rex ».

[2] Dans Assémani, *B. O.*, I, 390.

à propos de l'inondation de 201, mentionne : « La source qui sortait du magnifique palais d'Abgar, le grand roi ». Quoique cet événement eût lieu sous le règne d'Abgar IX, qui porte effectivement sur les médailles le titre de Μεγαλός, le savant critique estime que ces mots « Abgar, le grand roi » désignent Abgar V, Abgar IX n'ayant pas ce titre dans les autres passages de la chronique. L'argument est faible; on remarquera du reste que, dans la *Doctrine d'Addai*, Abgar V n'a pas d'autre épithète que celle d'*Oukhâma* « le Noir » et que ce héros de la légende aurait certainement été qualifié de *Grand*, si la tradition s'y était prêtée.

Le mythe qui met ce prince en relation avec Jésus le rendit célèbre dans tout l'Orient chrétien. Les Arméniens, dans le désir de faire remonter leur Église au temps des Apôtres[1], s'emparèrent de ce mythe et retravaillèrent l'histoire d'Abgar suivant leurs vues personnelles. Pour Moyse de Khorène[2], l'histoire de l'Osrhoène ne commence qu'avec Abgar Oukhâma. « Un descendant de Tigrane le Grand, rapporte cet historien, Arscham, fils d'Artachès, qui était monté sur le trône en 33 avant J.-C., eut de longs démêlés avec Hérode, roi des Juifs, et mourut après avoir régné 30 ans. Son fils Apkar (Abgar) lui succède et transporte sa capitale de Medzpin (Nisibe) à Édesse. A sa mort, son royaume

[1] Comp. ci-dessus, p. 29.
[2] Livre II, 26.

IMPRIMERIE NATIONALE.

fut partagé en deux moitiés : Anané ou Ananoun (Maʿnou), son fils, reçut Édesse; Sanatrouk, fils de sa sœur, eut en partage l'Arménie et l'Adiabène. Bientôt Sanatrouk s'empare du royaume entier et fait périr ou chasse les descendants d'Apkar; après quoi il reconstruit et embellit Medzpin. »

Moyse de Khorène[1] et Assoghiz[2] racontent que la deuxième année du règne d'Abgar, fils d'Arscham, toutes les provinces d'Arménie devinrent tributaires des Romains. Abgar avait reçu une partie de la Phénicie et de la Syrie, à la condition de payer un tribut aux Romains. Nous avons déjà dit (p. 27) que Moyse de Khorène avait fait de la reine Hélène la femme d'Abgar Oukhâma, tandis que la *Doctrine d'Addai* donne à ce prince pour épouse Schalmat, fille de Méherdate[3].

Maʿnou V, 7 ans, 50-57 après J.-C.

A Abgar V succéda son fils, Maʿnou V, qui régna 7 ans, de 50 à 57 après J.-C.

Maʿnou VI, 14 ans, 57-71 après J.-C.

A la mort de celui-ci, Maʿnou VI, son frère, monte sur le trône et règne 14 ans, de 57 à 71 après J.-C.

[1] Livre II, 36.

[2] *Hist. universelle*, I, 54.

[3] *The Doctrine of Addai*, p. 9. (Cf. sur ce nom *Z. D. M. G.*, XXXV, 737; *Journal asiatique*, 7ᵉ série, XVII, 182.)

Abgar VI, 20 ans, 71-91 après J.-C.

Maʿnou VI eut pour successeur son fils, Abgar VI, qui conserva la royauté pendant 20 ans, de 71 à 91 après J.-C. Ce prince fit construire le célèbre mausolée dont la *Chronique d'Édesse* parle en ces termes : « En l'année 400 (88-89 de J.-C.), le roi Abgar construisit un tombeau en l'honneur de sa mort[1]. »

Interrègne de 18 ans, 91-109.

Immédiatement après Abgar VI, Denys place Abgar VII, fils d'Izate, qui règne 6 ans et 9 mois. Mais nous savons par d'autres sources qu'un intervalle de 18 années sépara les règnes de ces deux princes. Au commencement des *Actes de Scharbil*[2], observe Gutschmid, la quinzième année de Trajan et la troisième année d'Abgar VII sont mises en parallèle avec l'année 416 des Séleucides. Dans les *Actes de Barsamya* qui font suite aux *Actes de Scharbil*, ces mêmes dates sont reproduites, avec la mention du consulat de Commode et de Cerialis en plus, mais l'année d'Abgar n'est pas indiquée. Ce synchronisme n'est pas rigoureusement exact : l'année 416

[1] Il est possible que ce mausolée fut le même que celui dont parle la *Doctrine*, p. 49 (et *Anc. Syr. doc.*, p. 21), où la légende fait déposer le corps d'Addai : « Ce grand mausolée orné de sculptures, où étaient ensevelis la famille Aryou et les ancêtres du roi Abgar. » Dans cette hypothèse, il faudrait lire dans la *Chronique* : ܠܐܝܩܪܐ ܕܫܪܒܬܗ « en l'honneur de sa famille », au lieu de : ܠܐܝܩܪܐ ܕܡܘܬܗ « en l'honneur de sa mort », expression assez étrange.

[2] Cureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 41.

des Séleucides répond à l'année 105 de notre ère (octobre 104-octobre 105); le consulat de Commode et Cerialis eut lieu en 106; et la quinzième année de Trajan tombe en 112. Nous verrons plus loin qu'Abgar VII régna effectivement à l'époque de Trajan, et que son règne dut prendre fin au mois d'août 116, après l'expédition de Lusius Quietus, le lieutenant de Trajan. En se reportant donc de 6 ans et 9 mois, durée de son règne, en arrière, on arrive à l'automne de l'année 109, où ce règne a dû commencer. La troisième année d'Abgar VII répond ainsi à l'an 112 et à la quinzième année de Trajan. C'est par suite d'un calcul erroné que l'année 416 des Séleucides a été comprise dans ce synchronisme[1]. Gutschmid semble avoir rencontré juste quand il cherche la cause de cet interrègne dans le récit de Moyse de Khorène relatif à Sanatrouk. Comme nous l'avons rappelé précédemment d'après Moyse, Sanatrouk, qui avait reçu en partage l'Arménie et l'Adiabène, s'empara d'Édesse et supplanta les princes légitimes de l'Osrhoène. Bien que cet historien soit peu digne de foi, son récit peut avoir un fondement historique. Il semble recevoir une confirmation du nom d'Izate, le père d'Abgar VII; on sait en effet que la famille d'Izate régnait sur l'Adiabène au commencement de notre ère. Suivant Suidas[2], Abgar VII avait acheté son royaume de Pacore moyennant une forte somme d'argent.

[1] Comp. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 17.

[2] Sous ὠνητή, cf. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 25.

Abgar VII, 6 ans et 9 mois, 109-116.

Abgar VII, fils d'Izate, règne 6 ans et 9 mois, de 109 à 116. Sous ce prince eut lieu l'expédition de Trajan, qui mit fin au royaume nabatéen de Pétra et à toutes les petites principautés établies près de l'Euphrate et du Tigre. Abgar se concilia la faveur de Trajan, auquel il envoya une députation lui offrant son royaume. Il s'excusait en même temps de ne pas se rendre en personne auprès de l'empereur par crainte des Parthes[1]. Quelque temps après, lorsque les princes d'Arménie et de Mésopotamie firent leur soumission, Abgar se dispensa d'aller au camp de Trajan, mais il se fit représenter par son fils Arbandes, qui était dans la fleur de l'âge et qui devint le favori de l'empereur. A la fin de l'automne, Abgar lui-même se porta à la rencontre de Trajan, qui revenait hiverner en Syrie, et lui offrit des présents de valeur : deux cent cinquante chevaux avec un nombre égal d'armures pour chevaux et cavaliers, et six mille flèches. Trajan accepta seulement trois cuirasses et fut l'hôte d'Abgar à Édesse[2].

En 115, Abgar accompagna l'armée romaine pendant l'expédition dirigée contre Sporakès, le phy-

[1] Dion Cassius, LXVIII, 18, et Suidas, cités par Gutschmid, *loc. cit.*, p. 25. Gutschmid fait commencer à la fin de l'automne 113 l'expédition de Trajan, qui se continua pendant les années 114, 115 et 116. Mommsen, au contraire, dans le 5e volume de sa *Rœmische Geschichte*, p. 398, fixe à l'automne 114 le début de cette campagne, qu'il partage entre les années 115 et 116.

[2] Dion Cassius, LXVIII, 21; Suidas, sous Ἔδεσσα.

larque d'Anthemusia, qui avait refusé de se soumettre[1]. La même année toute la Mésopotamie fut soumise à l'empire romain. Mais, en 116, pendant que Trajan était retenu près du golfe Persique, les princes subjugués relevèrent la tête et cherchèrent à reprendre possession de leurs royaumes. Lusius Quietus et Maximus furent expédiés de Babylone contre eux. Maximus échoua; mais Lusius mit en déroute les rebelles, reprit Nisibe, assiégea Édesse, qu'il mit à feu et à sang après s'en être emparé[2]. Ainsi finit au mois d'août 116 le règne d'Abgar, dont il n'est plus question. Ce prince périt sans doute lors de la révolte de la Mésopotamie contre les Romains, dont il était l'allié[3].

Interrègne de 2 ans, 116-118.

Après Abgar VII suit un interrègne de 2 ans, pendant lequel les troupes romaines occupèrent sans doute l'Osrhoène[4].

[1] Dion, *loc. cit.;* comp. Gutschmid, *loc. cit.*, p. 26, qui rapporte les divers passages de Suidas relatifs à ces événements.

[2] Dion, LXVIII, 30.

[3] Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 27.

[4] Les *Actes de Scharbil et de Barsamia* (*Anc. Syr. doc.*, de Cureton) font en effet commencer sous Trajan l'occupation d'Édesse par les Romains. C'est ainsi qu'il faut aussi entendre le passage de Barhebræus (*Chron. syr.*, p. 57; *Histoire des Dyn.*, p. 121) qui place à la 4e année d'Hadrien la fin du royaume d'Édesse. Seulement, comme le remarque Gutschmid, Barhebræus a descendu cette date d'une olympiade.

Ilour ou Ialoud et Pharnataspaṭ ou Parthamaspaṭ,
3 ans et 10 mois, 118-122.
Parthamaspaṭ seul, 10 mois, 122-123.

La liste de Denys mentionne ensuite Ilour ou Ialoud Pharnataspaṭ, qui régna 3 ans et 10 mois et auquel succéda Pharnataspaṭ. Selon Gutschmid celui-ci n'est pas différent du prince Parthamaspaṭ, *Παρθαμασπάτης* ou *Παρθεμασπάτης*, que Trajan mit à la tête des Parthes[1]. Hadrien, en renonçant aux conquêtes de son prédécesseur au delà de l'Euphrate, laissa les Parthes rappeler leur ancien roi et Pharnataspaṭ ou Parthamaspaṭ reçut en compensation le gouvernement des peuples voisins. Il semble donc que le successeur d'Abgar VII, dont le nom incertain peut être prononcé Ilour ou Ialoud, aurait régné sous l'autorité de Parthamaspaṭ pendant 3 ans et 10 mois, et que ce dernier lui aurait succédé, comme roi d'Édesse, pendant 10 mois[2].

Maʿnou VII, 16 ans et 18 mois, 123-139.

Après Parthamaspaṭ, l'ancienne dynastie reparaît à Édesse avec Maʿnou VII, fils d'Izate et sans doute

[1] Dion, *loc. cit.;* Jean Malala, I, 352; 357; Gutschmid, *loc. cit.,* p. 28.

[2] Gutschmid remarque que les monnaies des rois d'Édesse, que l'on croyait de cette époque, sont d'une date beaucoup plus basse. Ni les monnaies elles-mêmes ni l'état politique d'Édesse ne comportent une telle attribution.

frère d'Abgar VII. Ce prince règne 16 ans et 8 mois, de 123 à 139.

Ma'nou VIII, 24 ans, 139-163.
Wâël, 2 ans, 163-165.

Il a pour successeur son fils Ma'nou VIII, qui régna 24 ans, de 139 à 163, puis se retira chez les Romains. Il est remplacé à Édesse par Wâël, fils de Sahrou, qui occupe le trône pendant 2 ans, de 163 à 165. Celui-ci avait été imposé par les Parthes, devant lesquels Ma'nou s'était enfui. Quoiqu'il ait embrassé le parti parthe, Wâël appartenait à la dynastie nabatéenne, comme l'indique son nom arabe وَائِل, Οὐάελος, assez fréquent dans les inscriptions du Sinaï et du nord de l'Arabie[1]. Le nom du père, Sahrou, est également nabatéen[2].

On possède de ce roi des monnaies de cuivre qui ont été publiées par Scott[3]. Elles portent sur la face une tête d'homme tournée à gauche et découverte. Une légende syriaque, ܡܠܟܐ ܘܐܠ « le roi Wâël », se trouve à droite et à gauche de la tête. Sur le revers de l'une d'elles est figuré un temple vu de côté avec deux colonnes. A l'intérieur du temple,

[1] Voir Euting, *Nabat. Inschr., Register; Z. D. M. G.*, III, 188 et 110; XIV, 410, 460-462; Caussin de Perceval, *Hist. antéislamique des Arabes*, I, 69, 190; II, 232; III; 5, 130, 212; Renan, *Journal asiatique*, 1882, p. 18; Waddington, *Inscript. grecques de la Syrie*, n° 2496.

[2] Cf. *Z. D. M. G.*, III, 139; XIV, 424; XVII, 581.

[3] Dans le *Numismatic Chronicle*, 1856, t. XVIII.

un objet oblong sur une table. De chaque côté, une légende syriaque douteuse[1]. Sur le revers d'une autre médaille, on voit le buste d'un roi parthe, à gauche, avec la tiare. « Ce roi, dit Gutschmid[2], est, à n'en pas douter, Volagase III (nov. 148-191), comme on peut s'en convaincre en comparant un tétradrachme de ce prince publié par Percy Gardner[3]. » Cette monnaie a été frappée avant 164, année où eut lieu la conquête de la Mésopotamie par Lucius Verus.

Lucius Verus marcha contre les Parthes et pénétra en Mésopotamie en 163. Mais ce ne fut qu'en 164 que la conquête de cette province fut achevée. Édesse fut assiégée; les habitants massacrèrent la garnison parthe et livrèrent la ville aux troupes romaines[4]. L'année suivante, la paix fut signée entre les Parthes et les Romains; aux termes du traité de paix, l'Osrhoène passait dans la clientèle romaine[5].

La monnaie de Wâël, à l'effigie de ce prince et de Volagase III, confirme la chronologie rectifiée par Gutschmid, qui place les deux années du règne de Wâël entre 163 et 165. Wâël fut mis sur le trône d'Édesse par Volagase, qui chassa Maʿnou,

[1] Peut-être le mot [Syriac] « dieu ». (Voir ci-dessus, p. 45, note 2.)

[2] *Loc. cit.*, p. 30.

[3] *The Parthian coinage*, pl. VII, 8.

[4] Lucien, *De conscrib. Hist.*, 22; Procope, *De bello Pers.*, II, 12.

[5] *Chron. d'Édesse*, dans Assémani, *B. O.*, I, 390; Capitolin, *Verus*, 7. (Gutschmid, *loc. cit.*, p. 29.)

l'ami des Romains, et imposa une garnison à la ville. La défaite des Parthes et la conclusion de la paix mirent fin au règne de Wâël.

Les monnaies de Wâël sont les plus anciennes que l'on possède de l'Osrhoène, si l'on excepte quelques types au nom de Maᶜnou. Scott a publié une médaille de ce genre dans le *Numismatic Chronicle*[1] : figure à droite avec le bonnet conique orné d'un grènetis de perles et d'un diadème; au revers la légende : ܡܥܢܘ ܡܠܟܐ « Maᶜnou le roi ». Scott tenait cette médaille pour postérieure à celles de Wâël et la plaçait au temps de Pescennius Niger. Mais Gutschmid fait observer que le prince qui régnait à Édesse à l'époque des Pescennius était un Abgar et non un Maᶜnou. Il est donc vraisemblable que cette monnaie fut frappée pendant la première partie du règne de Maᶜnou VIII, avant l'année 163.

Après la conclusion de la paix de 165 qui plaçait l'Osrhoène sous la suprématie de Rome, on s'attend à voir Maᶜnou VIII, l'ami des Romains, *φιλορώμαϊς* (sur les monnaies), revenir à Édesse, d'où l'avait chassé son rival Wâël. La liste de Denys ne mentionne en effet aucune interruption entre Wâël et Maᶜnou, de retour à Édesse. Cependant une monnaie du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale porte sûrement, d'après les investigations auxquelles Gutschmid s'est livré, sur la face, la tête de Lucius Verus avec la légende OYPOC ; et sur le re-

[1] Tome XVIII, p. 20, pl. I, 5-6.

vers, une figure barbue couverte de la tiare, avec la légende ΑΒΓΑ[ΡΟC]. Cette médaille confirme l'attribution qui avait été faite à l'époque de Lucius Verus d'autres médailles du même type.

Abgar VIII, 2 ans, 165-167.

Il est donc certain qu'il y a eu à Édesse un Abgar à ce moment-là. Gutschmid suppose que, à raison de la rareté de ses monnaies, ce prince a dû régner peu de temps; il lui assigne 2 ans, de 165 à 167[1].

Maʿnou VIII, pour la seconde fois, 12 ans, 167-179.

Revenu à Édesse, Maʿnou régna 12 ans, de 167 à 179. A cette seconde période de son règne appartiennent des monnaies d'argent avec légendes grecques. Maʿnou y est désigné souvent avec le titre d'*ami des Romains*, *φιλορώμαῖς*. Sur la face est représentée la tête de Marc-Aurèle, ou de Faustina, de Lucius Verus, ou de Lucilla; sur le revers, le nom de Maʿnou avec divers emblèmes, mais sans figure.

[1] Gutschmid rappelle encore (*loc. cit.*, p. 32) que Capitolin (*Anton.*, p. 9) mentionne un roi Abgar du temps d'Antonin, vers 155. La Chronologie de Denys place, en effet, Abgar, fils de Maʿnou, entre 153 et 188; ce qui répond bien à l'indication d'un Abgar sous Antonin et d'un Abgar sous Lucius Verus. Cependant cette chronologie est battue en brèche, d'un autre côté, par les événements que nous avons relatés précédemment. Gutschmid suppose que l'Abgar d'Antonin aura été un prétendant, rival de Maʿnou, lequel n'aura pu arriver au trône. On voit combien, malgré les consciencieuses recherches du savant critique, la succession de ces petits monarques présente encore des points douteux.

On a nié que ces monnaies fussent originaires de l'Osrhoène, mais Gutschmid les a revendiquées, avec raison selon nous, pour Maʿnou VIII.

Abgar IX, 35 ans, 179-214.

A Maʿnou VIII succéda son fils, Abgar IX, qui régna 35 ans, de 179 à 214. Il prit part au soulèvement de la Mésopotamie contre Pescennius Niger en 194. A la mort de Niger, les peuples révoltés envoyèrent des députés à Septime Sévère, en prétendant qu'ils avaient pris les armes dans son intérêt, mais ils se gardèrent bien de restituer les places dont ils s'étaient emparés, ainsi que le remarque Dion[1]. En 295, Sévère pénétra en Mésopotamie et soumit les rebelles. Il ne fait pas de doute, selon Gutschmid, que ceux-ci n'aient agi d'accord avec les Parthes et qu'ils n'aient été secourus par eux; telle est la cause de l'erreur de certains auteurs, qui disent « que Sévère vainquit Abgar, le roi des Perses[2] ». Suivant Mommsen[3], les Osrhoéniens et les Parthes avaient envoyé des secours à Pescennius Niger et avaient pris parti pour lui contre Sévère. Tel aurait été le motif de l'expédition de Sévère en Mésopotamie, et c'est dans ce sens qu'on doit entendre la défection de l'Osrhoène et de l'Adiabène dont parle Dion. Lorsque ensuite les Parthes envahirent la Mésopotamie, en profitant des luttes

[1] Dans les *Excer. Ursin.*, p. 413.
[2] Dion, LXXV, 2, d'après Xiphilin.
[3] *Ræm. Geschichte*, V, 409.

entre Sévère et Albinus, Édesse conserva son autonomie, mais le reste de la Mésopotamie fut occupé par des garnisons de soldats romains et réduit en province romaine avec Nisibe pour capitale[1]. En 198, la guerre des Parthes ayant appelé de nouveau Sévère en Mésopotamie, après la défaite d'Albinus, Abgar se réfugia auprès de cet empereur, lui livra en otage deux de ses fils et mit à sa disposition ses nombreux et habiles archers. Il sut gagner la confiance de Sévère et se rendit à Rome, où il fut reçu avec une pompe qui rappelait la réception faite autrefois à Tiridate par Néron, dit Dion[2]. Procope[3] fait le même récit, mais en le rapportant à Abgar V, contemporain d'Auguste, sous l'influence de la légende dont nous parlerons sous le chapitre v. Cet auteur ajoute que l'empereur trouvait un tel charme dans le commerce d'Abgar qu'il ne voulait pas le laisser retourner à Édesse. Lorsqu'il partit, il lui fit présent d'un hippodrome pour sa ville.

L'arrivée d'Abgar à Rome ne doit pas être antérieure à l'an 202, pense Gutschmid; peut-être eut-elle lieu cette année-là même, quand on célébra avec tant de solennité les Décennies de Sévère et les noces de son fils Antonin (Caracalla) avec Plautilla.

A l'automne de l'année 201 eut lieu la grande inondation du Daiçân, qui laissa une si vive impres-

[1] Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 34; Mommsen, *Rœm. Geschichte*, V, p. 410.

[2] Dion Cassius, LXXIX, 16.

[3] *De bello Pers.*, II, 12.

sion dans les esprits des Édesséniens et dont les chroniques parlent en détail : « En l'année 513 (des Séleucides), dit la *Chronique d'Édesse*[1], sous le règne de Sévère et sous le règne du roi Abgar, fils du roi Maʿnou, au mois de Teschrin II (novembre), la source qui sort du grand palais d'Abgar le Grand grossit et monta comme elle l'avait fait précédemment. Elle s'emplit et déborda de tous côtés. Les cours, les portiques et les édifices royaux commencèrent à être envahis par les eaux. A cette vue, notre seigneur le roi Abgar monta sur le terre-plein de la montagne qui domine son palais, là où se trouvent les demeures des gens de service du gouvernement. Pendant que les ingénieurs songeaient aux mesures à prendre en vue de la crue des eaux, il tomba pendant la nuit une pluie forte et abondante et le Daiçan prit des proportions inattendues. Il arriva des eaux étrangères, qui rencontrèrent les barrages assujettis par de grandes poutres recouvertes de fer et des traverses de fer qui les consolidaient. Alors les eaux commencèrent à descendre dans la ville par les interstices des créneaux du mur. Le roi Abgar, qui se tenait dans la grande tour, appelée Tour des Perses, vit les eaux à la clarté des lanternes. Il donna l'ordre de lever les huit portes et barrages du mur est[2] de la ville, par où sort le fleuve. Au même moment les eaux renversèrent le mur ouest et péné-

[1] Assémani, *B. O.*, I, p. 390.

[2] Le texte porte par erreur : « le mur ouest » (ܫܘܪܐ ܡܥܪܒܝܐ).

trèrent dans l'intérieur de la ville. Elles détruisirent le grand et beau palais de notre seigneur le roi et entraînèrent tout ce qu'elles rencontraient sur leur passage : les admirables et splendides constructions de la ville; tout ce qui était proche du fleuve, du sud au nord. Elles endommagèrent la nef de l'église des chrétiens. Il mourut dans cette catastrophe plus de deux mille personnes. Beaucoup furent noyés par les eaux qui entrèrent subitement chez eux la nuit pendant qu'ils dormaient. »

Abgar prit des mesures pour éviter à l'avenir de pareils malheurs. Il défendit de construire des boutiques à proximité du Daiçân; fit élargir le lit du fleuve; installa des gardes de nuit pour surveiller les crues. Il se fit construire un palais d'hiver sur la place de Tebhârâ dans la citadelle. Les nobles de la ville imitèrent son exemple et acquirent des résidences d'hiver auprès du palais royal.

Pour aider Édesse à se relever de ses ruines, le roi fit remise des contributions arriérées aux habitants de la ville et des bourgs environnants, et il ordonna de ne pas percevoir les impôts pendant cinq ans.

Le document officiel utilisé par la *Chronique d'Édesse* pour la description de cet événement se termine par la clausule suivante : « Maryabh, fils de Schemesch, et Qayouma, fils de Magarṭaṭ, les scribes d'Édesse, consignèrent par écrit ce récit et le décret d'Abgar; Bardin et Boulid, préposés aux archives d'Édesse, les reçurent et les déposèrent dans ces ar-

chives, en leur qualité de *schariré* (fonctionnaires assermentés) de la ville. »

La Chronique de Denys[1] décrit cette calamité d'après un document différent, qui ne mérite pas le même crédit. Selon cette chronique, l'inondation n'avait pas été causée par la rupture du mur ouest, à l'endroit où le Daiçân entrait en ville, mais par l'obstruction du courant à la sortie du fleuve du côté est. Les matériaux charriés par les eaux et accumulés le long du mur est auraient forcé les eaux à rétrograder et à se répandre dans la ville. C'est ainsi qu'elles auraient pénétré dans les habitations et noyé les habitants pendant leur sommeil; puis elles auraient renversé le mur est[2] et se seraient écoulées dans la plaine, en y entraînant tout ce qu'elles avaient enlevé.

Denys place cette inondation à l'année 216 (2232 d'Abraham), au lieu de 201. Sa chronologie se trouve encore en défaut sur ce point, puisque la construction du palais d'hiver qu'Abgar fit élever dans la citadelle après cet événement fut achevée en l'an 206 d'après la *Chronique d'Édesse*[3].

Il résulte de l'expression « l'église des chrétiens », dont se sert le document de la *Chronique d'Édesse*

[1] Éd. Tullberg, p. 162.

[2] Il semble que ce récit différent du premier a été inspiré à son auteur par l'ancienne erreur, qui se trouvait peut-être déjà dans le document officiel, suivant laquelle c'était le mur ouest, et non le mur est, qui avait cédé à la pression des eaux. (Voir ci-dessus, p. 62, note 2.)

[3] *B. O.*, I, 393.

dans la description de cette inondation, que le christianisme n'était pas encore la religion de l'État en 201. Abgar, qui fut le premier roi chrétien, dut donc se convertir après son retour de Rome.

Jules Africain séjourna quelque temps à la cour d'Abgar; il fut témoin de l'adresse à tirer de l'arc de Maʿnou, le fils du roi[1].

Ce roi fut un esprit supérieur et mérita le titre de *Grand* que lui décerna l'histoire. Il aimait les lettres et les sciences et fut un partisan éclairé de la civilisation romaine. De son temps date l'essor de la littérature édessénienne, et on peut dire syriaque, comme nous le verrons sous le chapitre VII ci-après. Il attira auprès de lui le célèbre gnostique Bardesane (Bar-Daiçân), qu'il encouragea dans ses études. Suivant le *Livre des lois du pays*, qui émane de l'école de Bardesane[2], Abgar, devenu chrétien, défendit, sous peine d'avoir la main tranchée, la castration pratiquée en l'honneur de la déesse Tarʿatha; à partir de cette époque, ajoute ce livre, cet ancien usage disparut de la province d'Édesse.

On possède de nombreuses monnaies de la fin du royaume de l'Osrhoène. Quelques-unes sont du

[1] J. Afric., *Cestes*, XXIX, éd. Thévenot, p. 300. L'étrangeté de ce passage dans lequel Africain apparaît comme le maître de Maʿnou dans l'art de lancer des flèches, a fait douter de l'attribution des *κεσ7οί* à Jules Africain; mais Gutschmid (*loc. cit.*, p. 36) corrige ce passage de façon que c'est le Scythe Syrmos et non pas Africain qui joue le rôle du Centaure dans l'éducation du jeune prince.

[2] Voir le *Spicilegium* de Cureton, p. 20; traduction, p. 31.

temps de Commode et portent seulement le nom de cet empereur, excepté une monnaie de cuivre sur laquelle on lit aussi Ἄβγαρος βασιλεύς. En plus grand nombre se trouvent des monnaies de l'époque de Septime Sévère, sur lesquelles Abgar est désigné, quelquefois par son nom seul, plus souvent avec les prénoms qu'il avait pris en l'honneur de l'empereur : L. Ælius Septimius Abgar. Gutschmid, qui a examiné en détail ces diverses monnaies, se range à l'avis général des numismates et rejette l'opinion de Langlois[1], qui distinguait, d'après les figures, plusieurs Abgar sous Septime Sévère. Sur quelques types, Abgar a l'épithète de *Grand*, Μεγαλός, titre que Gutschmid attribue à la libéralité de l'empereur. L'hypothèse de ce critique, suivant laquelle Abgar aurait mérité ce surnom après la conquête de la Sophène, nous semble douteuse[2]. On ne voit pas en effet que la Sophène ait jamais été rattachée à l'Osrhoène.

Une monnaie porte : sur la face, une tête d'homme barbu couverte de la tiare conique avec la légende Ἄβγαρος βασιλεύς; sur le revers, une autre figure, légèrement barbue, couverte d'une tiare semblable, avec la légende ΜΑΝΝΟϹ ΠΑΙϹ. Sur un autre exemplaire, la tête de Maᶜnou est imberbe[3]. D'après ces

[1] *Numismatique de l'Arménie*, p. 73.

[2] Gutschmid supposait que la Sophène avait été conquise par Abgar IX, sur la foi d'une légende qui fait périr Addai à Aghel, où il aurait été mis à mort par Severos, fils d'Abgar. Mais cette notice est purement fictive. (Voir chap. v ci-après.)

[3] Sur cet exemplaire le nom est écrit ΑΛΑΝΝΟϹ au lieu de

deux monnaies, Maʿnou, le fils d'Abgar IX, avait été associé au trône par son père; mais on n'a aucune monnaie de ce Maʿnou seul et avec le titre de roi. Gutschmid a montré que les pièces qui lui avaient été attribuées sont à l'effigie soit d'Abgar IX, soit de Sévère Abgar, dont nous allons parler.

Abgar IX et Sévère Abgar X, conjointement, 1 an et 7 mois, 214-216.

On a des monnaies de l'époque de Caracalla à l'effigie de cet empereur et de Sévère Abgar représenté comme un tout jeune homme sans barbe. C'est ce prince que Denys place à l'an 2203 d'Abraham et qu'il fait régner avec son père à Édesse pendant 1 an et 7 mois. Suivant Dion[1], il se montra d'une insigne cruauté envers les habitants d'Édesse sous prétexte d'introduire les mœurs romaines. Caracalla, pendant son expédition en Mésopotamie, attira traîtreusement Abgar qu'il fit charger de chaînes et jeter en prison. Il s'empara ensuite de l'Osrhoène privée de son chef. Cet événement se passa au commencement de l'année 216, car il est mentionné par Dion[2] avant la captivité de la famille royale d'Arménie, et on sait que l'épouse du roi

MANNOC, erreur qui s'explique par le rare usage que les Édesséniens faisaient de l'écriture grecque. Bayer (*Historia Osrhoena et Edessena*, p. 130) cherchait un nom Alanus.

[1] Dion, *Exc. Vales.*, p. 746.

[2] Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 36-37, suivant Dion, LXXVII, 12; LXXVIII, 27.

d'Arménie était prisonnière depuis onze mois à la mort d'Antonin Caracalla (8 avril 217).

A Abgar Sévère, Gutschmid rapporte une inscription grecque, trouvée auprès de la basilique de Saint-Paul, à Rome, et relatant en vers élégiaques la mort d'Abgar, âgé de vingt-six ans. Le tombeau où il reposait lui avait été élevé par son frère Antonin. Tous deux étaient fils du feu roi Abgar[1]. Nous sommes plutôt porté à voir dans ces deux princes les deux fils d'Abgar IX, que celui-ci avait laissés en otage à Rome; telle est aussi l'opinion de Bayer et de Langlois[2]. L'Abgar auquel fut érigé un tombeau à Rome n'a pas le titre de roi, tandis que Sévère Abgar paraît avoir régné effectivement. Nous avons déjà rapporté, d'après Dion, qu'il était cruel. La légende d'Abgar, dont nous parlerons sous le chapitre v, parle aussi du fils d'Abgar, nommé Severos, comme d'un renégat qui, après la mort de son père, persécuta les chrétiens. Dans cette hypothèse, Sévère Abgar devrait être distingué de ses deux frères Abgar et Antonin, restés à Rome.

Mais une autre difficulté surgit. Denys, après Abgar IX, mentionne Abgar Sévère avec son fils, qui règnent ensemble 1 an et 7 mois; et ensuite Maʿnou, son fils, qui occupe le trône pendant 26 ans. Sévère Abgar, qui, sur les monnaies, a l'apparence d'un jeune homme imberbe, ne pouvait

[1] *Corpus inscript. græc.*, n° 6196.

[2] Bayer, *Hist. Osrh.*, p. 178; Langlois, *Numismat. de l'Arménie*, p. 69.

avoir un fils associé à son pouvoir, surtout quand celui-ci apparaît comme un homme barbu. Gutschmid suppose qu'il faut lire dans la Chronique de Denys à l'année 2203 : « Régna à Édesse Abgar avec son fils Sévère, un an et sept mois », au lieu de : « Régna à Édesse Abgar Sévère avec son fils, un an et sept mois ». Cette correction est assurément ingénieuse, mais le rôle de Sévère Abgar demeure bien effacé et ne répond pas à celui que lui prête l'histoire, comme nous l'avons dit ci-dessus. Sur les monnaies, du reste, il n'est pas associé à son père; supposer avec Gutschmid que celui-ci aura abdiqué à son profit, mais en conservant le titre de roi qu'il aurait refusé de laisser prendre à son fils, c'est un expédient qu'il paraît difficile d'admettre.

Maᶜnou IX, 26 ans, 216-242.

L'année 216 marque la fin du royaume d'Édesse, réduit par Caracalla en une province romaine. Il avait duré trois cent quarante-sept ans. Cependant Denys ajoute encore Maᶜnou, fils d'Abgar, et lui assigne un règne de 26 ans. « Il est à supposer, dit Gutschmid, que la liste que Denys avait sous les yeux ne s'arrêtait pas là, mais allait jusqu'à la mort du dernier membre de la famille royale d'Édesse. » Maᶜnou, le dernier survivant des fils d'Abgar IX, aurait donc vécu vingt-six ans après la captivité de Sévère Abgar. C'est pour faire entrer ces vingt-six ans dans les trois cent cinquante-deux ans, qu'il indique pour la durée du royaume d'Édesse, que

Denys a reculé les règnes des rois précédents. Maʿnou IX n'a donc eu de la royauté que le titre sans la puissance.

Abgar XI, 2 ans, 242-244.

Cependant le royaume d'Édesse devait renaître pour un court laps de temps sous Gordien III. En 241, Ardaschir, accompagné de son fils Sapor, avait envahi la Mésopotamie et menaçait Antioche, après s'être emparé sous Maximin (entre 236 et 238) de Nisibe et de Carrhes[1]. Gordien marcha contre les Perses en 242 et reprit les villes dont ceux-ci s'étaient emparés. Cet empereur dut mettre à la tête d'Édesse un descendant de la famille d'Abgar. On trouve en effet des monnaies à l'effigie de Gordien et d'un roi avec la légende : ΑΥΤΟΚ·ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ·ΑΒΓΑΡΟϹ ΒΑϹΙΛЄΥϹ. Deux d'entre elles sont particulièrement intéressantes, parce qu'elles se rapportent, à en juger par les emblèmes qui y sont figurés, à l'investiture du nouveau roi par l'empereur. Sur l'une d'elles, Abgar, tourné vers Gordien, tient une couronne de la main droite. Sur l'autre, l'empereur, assis sur la chaise curule, tend la main droite vers Abgar, qui lui présente une petite victoire[2]. Cette royauté de circonstance n'a pas dû survivre à Gordien et aura fini avec lui en 244. On n'a pas de monnaie du temps de Philippe; dans toutes les mon-

[1] Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 44; Mommsen, *Rœmische Geschichte*, V, 421; Nœldeke, *Aufsätze zur persischen Geschichte*, 92.
[2] Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 45.

naies postérieures, Édesse reprend le titre de *colonie* (*romaine*).

Ce dernier Abgar paraît avoir fini ses jours à Rome. Une inscription tumulaire trouvée dans cette ville [1] nous fait connaître le nom entier de ce prince, appelé Abgar Phrahate, et celui de sa femme, nommée Hodda, à laquelle il avait élevé un mausolée. Voici la teneur de cette inscription : « DM. Abgar Phrahates filius rex principis Orrhenorū Hodda conjugi bene merenti fec. » Langlois voyait à tort dans cet Abgar Phrahate le jeune Abgar mort à Rome à l'âge de vingt-six ans, d'après l'inscription mentionnée plus haut (p. 68).

Telle est l'histoire de ces rois d'après les notices extraites des historiens grecs et latins et les indications fournies par les médailles. Il est très regrettable que les auteurs syriaques nous aient transmis si peu de chose sur l'époque pendant laquelle Édesse fut indépendante. Quelque fautive que soit la liste de Denys, elle n'en constitue pas moins un document de première valeur, car sans elle nous n'aurions que des notions confuses sur les rois d'Édesse. Nous avons admis les rectifications proposées par Gutschmid aux notices chronologiques de Denys. Les critiques si judicieuses de ce regretté savant permettent de considérer son travail comme définitif, tant que de nouveaux textes, malheureusement peu probables, ne viendront pas apporter de nouvelles lumières.

[1] Voir Muratori, II, p. 665, n° 1.

Nous donnons ici la liste rectifiée par Gutschmid :

	Durée des règnes.	Époque av. J.-C.
1. Aryou	5 ans	132-127
2. ʿAbdou, fils de Mazʿour	7 ans	127-120
3. Phradascht, fils de Gebarʿou	5 ans	120-115
4. Bakrou Ier, fils de Phradascht	3 ans	115-112
5. Bakrou II, fils de Bakrou, seul	17 ans, 4 mois	112-94
6. Bakrou II et Maʿnou Ier	4 mois	94
7. Bakrou II et Abgar Ier, le Bègue	2 ans, 4 mois	94-92
8. Abgar Ier, seul	23 ans, 5 mois	92-68
9. Abgar II, fils d'Abgar	15 ans	68-53
10. Maʿnou II, le Dieu	18 ans, 5 mois	52-34
11. Paqouri	5 ans	34-29
12. Abgar III	3 ans	29-26
13. Abgar IV, le Rouge	3 ans	26-23
14. Maʿnou III, l'Aristoloche	18 ans, 7 mois	23-4
		Époque ap. J.-C.
15. Abgar V, le Noir, fils de Maʿnou	10 ans	4 av.-7 ap.
16. Maʿnou IV, fils de Maʿnou	6 ans	7-13
17. Abgar V, de nouveau	37 ans, 1 mois	13-50
18. Maʿnou V, fils d'Abgar	7 ans	50-57
19. Maʿnou VI, fils d'Abgar	14 ans	57-71
20. Abgar VI, fils de Maʿnou	20 ans	71-91
21. Interrègne de 18 ans	18 ans	91-109
22. Abgar VII, fils d'Izate	6 ans, 9 mois	109-116
23. Interrègne de 2 ans (occupation romaine)	2 ans	116-118
24. Ialoud (?) et Parthamaspaṭ	3 ans, 10 mois	118-122
25. Parthamaspaṭ seul	10 mois	122-123
26. Maʿnou VII, fils d'Izate	16 ans, 8 mois	123-139
27. Maʿnou VIII, fils de Maʿnou	24 ans	139-163
28. Wâël, fils de Sahrou	2 ans	163-165
29. Abgar VIII	2 ans	165-167
30. Maʿnou VIII, de nouveau	12 ans	167-179
31. Abgar IX, le Grand, fils de Maʿnou	35 ans	179-214

	Durée des règnes.	Époque av. J.-C.
	—	—
32. Abgar IX et Sévère Abgar, son fils.	1 an, 7 mois	214-216
Durée du royaume, sous vingt-huit rois, 347 ans.		
33. Ma'nou IX, fils d'Abgar, roi titulaire.	26 ans	216-242
34. Abgar XI, Phrahate, fils de Ma'nou.	2 ans	242-244

CHAPITRE IV.

LE PAGANISME À ÉDESSE.

Édesse n'avait pas de dieu national; elle était adonnée au culte des astres. — Temple du Soleil. — Les Édesséniens chrétiens n'avaient conservé qu'un souvenir confus des dieux anciens. — Bêl et Nébo. — Génies sidéraux. — Athargatis. — Noms théophores.

Édesse, à l'époque du paganisme, n'avait pas un dieu national, comme le Iahvé des Israélites ou le Camosch des Moabites. Elle était adonnée au culte des astres, répandu dans la Babylonie et la Syrie. Le dieu du Soleil, *Schemesch*, y avait un temple, qui était probablement au nord de la ville, à en juger par la porte désignée de son nom, *porte de Beith-Schemesch*. Suivant Julien[1], Édesse était un lieu consacré au soleil depuis les temps les plus anciens. Les Édesséniens lui donnaient, comme dieux parèdres, Monime et Aziz. « Iamblique, ajoute-t-il, suppose que Monime est Mercure, et que Aziz répond à Mars : *Οἱ τὴν Ἔδεσσαν οἰκοῦντες, ἱερὸν ἐξ αἰῶνος Ἡλίου χωρίον, Μόνιμον αὐτῷ καὶ Ἄζιζον συγκαθιδρύουσιν. Αἰνίττεσθαί φησιν Ἰάμβλιχος, ὡς ὁ Μόνιμος μὲν Ἑρμῆς εἴη, Ἄζιζος δὲ Ἄρης, Ἡλίου πάρεδροι.* M. Frantz Cumont a rejeté récemment[2] cette identification de Iamblique. Il semble avoir prouvé qu'Aziz et Monime

[1] *Orat.*, IV, p. 195, éd. Hertlein, 1875.
[2] *Revue archéologique*, 1888, p. 95-98.

sont le *Phosphoros* et l'*Hesperos* des Grecs, c'est-à-dire l'étoile du matin qui précède le lever du soleil, et l'étoile du soir qui suit le coucher de cet astre. Ce culte répondait, suivant lui, au culte de Mithra, qui aurait pénétré de bonne heure à Édesse. Quoi qu'il en soit, la triade divine est représentée sur quelques monnaies d'Édesse par les trois étoiles qui ornent la tiare des rois. Le croissant figuré également sur la tiare royale est un indice que la divinité lunaire était adorée à Édesse. Nous voyons en effet, par un passage de la *Doctrine d'Addai* rapporté ci-après (p. 76), que le soleil et la lune étaient au nombre des dieux édesséniens. Le temple du soleil se voit encore sur une monnaie d'Édesse[1].

Les Édesséniens chrétiens n'ont conservé qu'un souvenir assez confus des temps du paganisme. Les auteurs syriaques ne connaissaient guère à Édesse que Bêl et Nébo, également deux divinités sidérales, qu'ils identifiaient, le premier avec la planète de Jupiter, et le second avec la planète de Mercure[2]. On lit dans l'homélie de Jacques de Saroug sur la chute des idoles[3] : « Il (le diable) installa à Édesse Nébo et Bêl avec beaucoup d'autres idoles[4]. » Dans la *Doctrine d'Addai*[5], l'apôtre, prêchant le peuple, s'écrie :

[1] Voir ci-dessus, p. 56.

[2] Payne Smith, *Thesaurus syr.*, sous ܒܠ et ܢܒܘ.

[3] Publiée par M. l'abbé Martin dans la *Z. D. M. G.*, XXIX, p. 111. Cf. Assémani, *B. O.*, I, 327.

[4] Selon la soi-disant apologie de Méliton (*Spicilegium syr.* de Cureton, 25, 14, Nébo était adoré à Mabboug

[5] *The Doctrine of Addai*, p. 24

« Quel est ce Nébo, idole fabriquée, que vous adorez? Et Bêl, que vous honorez? Il y en a aussi parmi vous qui adorent Bath-Nical, comme les habitants de Harran, vos voisins; et Tar'atha, comme les habitants de Mabboug; et l'Aigle, comme les Arabes; et le soleil et la lune, comme d'autres tels que vous[1]. »

Un peu plus loin[2], la *Doctrine* raconte ce qui suit : « Schavida et 'Abdnébo, les chefs des prêtres de cette ville, voyant les miracles qu'il (Addai) avait faits, s'empressèrent de renverser les autels sur lesquels ils sacrifiaient devant Nébo et Bêl, leurs dieux, excepté le grand autel situé au milieu de la ville. »

Ajoutons encore ce passage[3] : « Les prêtres mêmes du temple de Nébo et de Bêl rendaient des honneurs (aux prêtres chrétiens) en toute circonstance. »

Dans ces passages, Nébo et Bêl semblent associés, partageant le même temple. On remarquera que le grand autel situé au milieu de la ville échappa à la destruction des autres autels. Il paraît en effet avoir subsisté encore assez longtemps après l'introduction du christianisme à Édesse. On y sacrifiait aux génies : « Quel est donc ce grand autel, dit l'apôtre Addai[4], que vous avez construit au milieu de cette ville, sur lequel sans cesse vous faites des offrandes aux démons et vous sacrifiez aux génies? »

[1] M. Philipps, confondant *ḥrinê* « autres » avec *ḥarrânâyê* « Harraniens », traduit à tort, p. 24 : « As the rest of the inhabitants of Harran, who are as yourselves. »

[2] *The Doct.*, p. 34.

[3] *Loc. cit.*, p. 50, 15.

[4] *The Doct.*, p. 26.

Les génies, dans le culte astrolâtrique, étaient considérés comme des intermédiaires, au moyen desquels les astres exerçaient sur la terre leur influence heureuse ou néfaste. C'était ordinairement sur les toits plats des maisons, où ils résidaient, qu'on les implorait ou qu'on les conjurait. Isaac d'Antioche [1] se plaint, au ve siècle de notre ère, des femmes qui faisaient encore des offrandes à Vénus sur les toits de leurs maisons. Dans la version syriaque, dite Peschîṭo, du Nouveau Testament, le démon de l'épilepsie, que l'on croyait agir par l'influence de la lune, est appelé *fils du toit*, ܒܪ ܐܓܪܐ, traduisant le grec σεληνιαζόμενος [2]. C'étaient probablement aussi des génies sidéraux, ces génies auxquels on faisait des offrandes sur le grand autel d'Édesse; et, comme à Antioche, leur culte se sera maintenu encore pendant quelque temps après l'introduction du christianisme.

On ne doit pas nier que la déesse Tarʿatha (Athargatis) ait eu des adorateurs à Édesse, si elle n'y jouissait pas d'un culte officiel et public. Nous avons vu plus haut (p. 65) qu'Abgar IX abolit l'usage de la castration qui se pratiquait *dans la province d'Édesse* en l'honneur de la déesse Tarʿatha. Suivant Moyse de Khorène [3], Abgar Oukhâma transporta ses dieux Naboc (Nébo), Bêl, Patnicagh (Bath-Nical) et

[1] Éd. Bickell, I, p. 244.

[2] Voir *Revue des études juives*, 1887, XIV, 52.

[3] Trad. de Langlois, II, 27.

Tarata à Édesse, quand il quitta Medzpin (Nisibe). Les auteurs anciens sont d'accord pour faire de Mabboug (Hiérapolis) le principal lieu du culte de cette déesse en Syrie. Lucien[1] donne d'intéressants détails sur son temple dans cette ville. Le *Talmud de Babylone*[2] place Tarʿatha à Mabboug. Jacques de Saroug, dans son homélie sur la chute des idoles citée ci-dessus, et la *Doctrine d'Addai* associent également les noms de Tarʿatha et de Mabboug, mais la *Doctrine* laisse entendre que les divinités adorées dans les villes voisines avaient aussi des clients à Édesse. Lucien rapporte que, près du temple de la déesse à Hiérapolis, se trouvait un étang dans lequel on entretenait de grands poissons qui avaient leurs noms propres. Xénophon[3] parle d'un fleuve où vivaient des poissons sacrés. Il semble donc légitime de faire honneur à cette déesse de la vénération des Édesséniens pour les poissons de leur grand étang, quoique les Musulmans rapportent aujourd'hui cette vénération à Abraham[4]. C'est sans doute la réputation des étangs sacrés de Mabboug et d'Édesse qui a été la cause de la confusion de ces deux villes dans Strabon[5] : *ὑπέρκειται δὲ τοῦ ποταμοῦ, σχοίνους τέτταρας διέχουσα, ἡ Βαμβύκη, ἣν καὶ Ἔδεσσαν καὶ Ἱερὰν πόλιν καλοῦσιν, ἐν ᾗ τιμῶσι τὴν*

[1] *De Dea syria*, XI-XII.

[2] *Aboda Zara*, 11 *b*.

[3] *Cyropédie*, I, IV, 9.

[4] Voir ci-dessus, p. 6.

[5] Éd. Didot, XVI, 1, 48, p. 636.

Συρίαν θεὸν τὴν Ἀταργάτιν. M. von Baudissin [1] ne devait donc pas rejeter comme non fondée l'opinion de Meier [2], qui avait reconnu le culte de cette déesse à Édesse.

Nous avons dit (p. 40-41) que, suivant un passage du *Spicilegium syriacum* de Cureton, on adorait en Mésopotamie une juive nommée Koutbi, parce qu'elle avait sauvé le roi d'Édesse Bakrou. Nous ignorons à quel culte ce passage fait allusion. On peut cependant en tirer un indice en faveur de l'influence juive en Osrhoène au temps du paganisme.

D'autres dieux avaient aussi leurs temples ou leurs autels dans cette contrée, mais nous n'avons pas d'informations positives sur eux. Les noms théophores des anciens documents syriaques apportent une faible contribution à ces recherches. ʿAbsamya, *le serviteur de Samya*, et Barsamya, *le fils de Samya*, feraient supposer un dieu *Samya* (l'aveugle?) [3]. ʿAbdnakhad [4], *le serviteur de Nakhad*, et ʿAbschadar, *le serviteur de Schadar* [5], rentrent peut-être dans cette catégorie. On pourrait comparer avec ces noms les suivants : *Abdnébo* « le serviteur de Nébo [6] »; *Scharbil*

[1] *Studien*, II, p. 159, note 2, et p. 166, note 3.

[2] *Z. D. M. G.*, XVII, p. 582-583.

[3] Cf. Nestle, dans le *Literar. Centralblatt*, 1880.

[4] *The Doctrine of Addai*, 18, 3.

[5] *The Doctrine of Addai*, *p. ult.* Dans ʿAbschelâma et ʿAbschadar, ʿ*Ab* est sans doute contracté de ʿ*Abd*. Cependant *Schadar* ne devrait-il pas être rapproché de *Scharedou* (ܫܪܕܘ), *Z. D. M. G.*, XXXVI, 145, par confusion ܕ et ܪ?

[6] *Leboubna*, comme l'a remarqué M. Nœldeke, est formé aussi avec le nom du dieu Nébo; il est altéré de *Nebobna* « Nebo a édifié ».

« l'enfant de Bèl »; *Schamschagram* « Schemesch a décidé », qui se rencontre également dans les inscriptions nabatéennes du Sinaï et de Pétra; *Amatschemesch* « la servante de Schmesch », ܐܡܬܫܡܫ, AMACCAMCHC [1], et *Barschemesch* « le fils de Schemesch », ܒܪ ܫܡܫ [2], qui appartiennent au même groupe des noms édesséniens.

[1] Dans une inscription du IIe siècle de notre ère, publiée par M. Sachau (*Z. D. M. G.*, XXXVI, p. 145).

[2] Dans une autre inscription publiée par Sachau (*ibid.*, p. 163).

CHAPITRE V.

LA LÉGENDE D'ABGAR ET LES LÉGENDES QUI Y ONT ÉTÉ RATTACHÉES.

Lettre d'Abgar Oukhâma à Jésus. — Réponse de Jésus. — Évangélisation d'Édesse par Addai. — Aggai et Palout, successeurs d'Addai. — Bénédiction d'Édesse par Jésus. — L'Invention de la vraie croix. — Lettre d'Abgar à Tibère. — Reliques de l'apôtre Thomas à Édesse.

Édesse fut la première ville chrétienne de la Mésopotamie et, par l'influence qu'elle exerça autour d'elle, contribua puissamment à la diffusion du christianisme en Orient. Elle devint bientôt un centre de propagande où affluaient les esprits éclairés, que le courant du jour poussait vers les questions religieuses. Tant de fortune ne pouvait échoir à une humble communauté qui, composée d'abord d'un petit nombre d'adeptes, se serait accrue par de lents progrès dans un milieu païen et juif, indifférent ou hostile. Non! Édesse, dès le principe, avait été marquée du sceau des privilégiés et désignée par Jésus lui-même pour recevoir la bonne nouvelle directement des apôtres du divin Maître. Tel est le sens de la légende, désignée sous le nom de *Légende d'Abgar*, qui se forma à Édesse vers le milieu du IIIe siècle de notre ère et eut un retentissement prodigieux en Occident et en Orient. On en trouve des échos non seulement dans tout le monde chrétien, mais aussi chez les Musulmans.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les deux principaux textes pour l'étude de cette légende sont la rédaction syriaque et la version grecque d'Eusèbe, car tous les autres procèdent plus ou moins directement de ces deux sources. Telles sont notamment la version arménienne[1] et deux rédactions grecques encore inédites. La version d'Eusèbe, faite directement sur le syriaque, présente le texte le plus ancien; elle est contenue dans son *Histoire ecclésiastique*, I, 13. La rédaction syriaque amplifiée que nous possédons sous le titre de *Doctrine d'Addai*[2] est sans doute du commencement du ve siècle[3].

Suivant cette légende, le bruit des miracles de Jésus étant parvenu à Édesse[4], le roi Abgar Ou-

[1] Intitulée : *Laboubnia, Lettre d'Abgar ou Histoire de la conversion des Édesséniens par Laboubnia, contemporain des Apôtres*, et publiée par le P. Alishan, à Venise, en 1868. Une édition moins complète avait été donnée dans la *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, de Langlois.

[2] Publiée d'abord par Cureton, dans *Ancient Syr. docum.*, d'après deux manuscrits incomplets, et en 1876, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, par M. Philipps, sous le titre de *The Doctrine of Addai the Apostle*.

[3] Entre 390 et 430, estime M. Tixeront, *Les origines de l'église d'Édesse et la légende d'Abgar* (Paris, 1888); entre 360 et 390, opine M. Lipsius, *Die Edessenische Abgarsage*, 1880, et *Jahrb. für protest. Theol.*, 1881 et 1882. M. Zahn (*Tatian's Diatessaron*, Anhang II, et *Gœtting. Gelehrte Anzeigen*, 1877) croyait retrouver dans la *Doctrine* la rédaction primitive de la légende, qu'il plaçait entre 270 et 290; il considérait comme des interpolations postérieures les passages contradictoires avec ces dates.

[4] Dans la *Doctrine*, Abgar est mis au courant des miracles de Jésus par une députation qu'il avait envoyée pour affaires d'État à Sabinus, le gouverneur romain de la Palestine, de la Syrie et de

khâma, qui était atteint d'une maladie incurable, envoie à Jérusalem son courrier[1] Hannan avec une lettre adressée à Jésus, en priant celui-ci de venir le guérir. Jésus répond qu'il ne peut se rendre à Édesse, mais qu'il enverra au roi un de ses apôtres, quand il aura achevé sa mission et sera remonté au ciel.

La lettre d'Abgar était conçue en ces termes : « Abgar Oukhâma[2] à Jésus, le bon médecin, qui a paru dans le pays de Jérusalem, mon seigneur, salut! J'ai entendu dire de toi et de tes cures, que tu opères sans médicaments et sans plantes médicinales; mais que, par ta parole[3], tu fais voir les aveugles et marcher les paralytiques. Tu purifies les lépreux[4]; tu chasses les esprits impurs et les démons; tu guéris les possédés et ressuscites les morts.

la Mésopotamie, lequel se trouvait à Éleuthéropolis ou Beith-Goubrin. (Sur ce Sabinus, comp. Josèphe, *Ant.*, XVII, 10, 1; *De bello Jud.*, II, 3, 1.) Après avoir accompli sa mission, la députation suit la foule qui se rendait à Jérusalem pour voir Jésus. Elle séjourne treize jours dans cette ville et, à son retour auprès d'Abgar, elle raconte au roi les faits dont elle a été témoin.

[1] Dans Eusèbe, ταχύδρομος; dans la traduction syriaque d'Eusèbe, *Anc. Syr. doc.*, p. 2, ܛܒܠܪܐ, *tabellarius* « courrier »; mais dans la *Doctrine* ܛܒܘܠܪܐ ܫܪܝܪܐ, *tabularius* « secrétaire assermenté ».

[2] La plupart des manuscrits portent *Abgar le toparque*, mais le surnom *Oukhâma* « le Noir » se trouvait primitivement chez Eusèbe, comme le montrent la traduction latine de Rufin et la traduction syriaque dans les *Anc. Syr. doc.* La suppression du mot *Oukhâma* vient de ce qu'il n'était plus compris; certains manuscrits écrivent en effet : *οὐχ ἅμα*. (Voir Lipsius, *Die Edess. Abgarsage*, p. 15, note.)

[3] Eusèbe, moins bien : *à ce que l'on dit.*

[4] La *Doctrine* ajoute : *et tu fais entendre les sourds.*

Lorsque j'ai appris sur toi tout cela [1], je me suis mis dans l'esprit, ou que tu étais Dieu descendu du ciel pour faire ces actes, ou que tu étais le fils de Dieu, toi qui fais toutes ces choses. C'est pourquoi je t'ai écrit pour te prier de venir chez moi [2], afin que tu guérisses une maladie dont je souffre. Car j'ai appris que les Juifs murmurent contre toi et veulent te faire du mal [3]. Je possède une ville petite, mais belle, qui est suffisante pour nous deux [4]. »

La réponse de Jésus à Abgar est ainsi rapportée [5] : « Heureux es-tu, toi qui as cru en moi sans m'avoir vu. Car il est écrit de moi que ceux qui me verront ne croiront pas en moi, et que ceux qui ne me verront point croiront en moi. Quant à ce que tu m'écris de venir chez toi, l'œuvre pour laquelle j'ai été envoyé ici est désormais achevée et je vais remonter vers mon père, qui m'a envoyé [6]. Lorsque je serai remonté vers lui, je t'enverrai un de mes

[1] La *Doctrine : ces grands miracles.*

[2] La *Doctrine* ajoute : *afin que je t'adore.*

[3] La *Doctrine : J'ai encore appris que les Juifs murmurent contre toi et te persécutent; qu'ils cherchent à te crucifier et songent à te faire du mal.*

[4] La *Doctrine : qui suffit à deux personnes pour y demeurer en paix.*

[5] Dans Eusèbe, cette réponse est donnée par écrit. Dans la *Doctrine*, elle est orale, sans doute pour éviter l'objection qu'une lettre de Jésus, si elle avait été reconnue authentique, aurait figure au premier rang parmi les livres canoniques du Nouveau Testament.

[6] Dans Eusebe : *il est nécessaire que j'accomplisse ici tout ce pourquoi j'ai été envoyé et, après l'avoir accompli, je remonterai vers Celui qui m'a envoyé.*

disciples qui guérira la maladie dont tu souffres et procurera la vie à toi et aux tiens[1]. »

Après l'Ascension de Notre-Seigneur, l'apôtre Judas Thomas envoie Addai[2], un des disciples, à Abgar. Addai descend à Édesse chez un juif originaire de la Palestine, Tobie, fils de Tobie. Quand il se présente devant le roi entouré de ses conseillers[3], il apparaît à Abgar illuminé d'une auréole, qui est invisible pour les autres personnes. Abgar se prosterne et affirme sa foi en Jésus. Addai le guérit de sa maladie, ainsi qu'ʿAbdou, fils d'ʿAbdou, qui souffrait de la goutte aux pieds. Il prêche ensuite la religion du Christ devant tous les habitants de la ville, païens et juifs, convoqués en assemblée par ordre du roi. Sa parole est écoutée avec recueillement par les assistants, qui se convertissent en grand nombre.

Ici se termine le récit d'Eusèbe, qui déclare l'avoir traduit du syriaque, et qui en fixe la date à l'année 340 des Séleucides (29 de J.-C.), ancienne

[1] Dans la *Doctrine : et convertira à la vie éternelle tous ceux qui sont auprès de toi. Ta ville sera bénie et aucun ennemi ne prévaudra plus contre elle.*

[2] Dans Eusèbe : *Thaddée.* Suivant quelques rédactions, Addai arrive à Édesse et guérit Abgar du vivant même de Jésus. (Voir *Anc. Syr. doc.*, 111 ; Lagarde, *Prætermissorum libri duo*, p. 95, 57 ; Salomon de Bassora, *The book of the bee*, éd. Budge, 107 ; comp. la légende des 30 deniers, rapportée sous le chapitre suivant.)

[3] Dans la *Doctrine :* ܒܢܝ̈ ܡܘܬܒܗ, litt. : « assistants de sa séance » (comp. l'arabe قَعَدَ), et non pas *Those who sat with bended knies*, comme traduit M. Philipps, p. 6.

date de la Passion [1]. La *Doctrine*, au contraire, place cet événement à l'année 343 des Séleucides ou 32 de Jésus-Christ, suivant la chronologie qui a prévalu depuis Eusèbe.

La *Doctrine* poursuit plus loin la légende. Addai construit une église avec l'argent que le roi met à sa disposition. Schavida et ʿAbdnébo, les grands prêtres de la ville, accompagnés de leurs collègues, Piroz et Danqou, renversent les autels sur lesquels ils sacrifiaient devant Nébo et Bêl, leurs dieux, à l'exception du grand autel situé au milieu de la ville, et proclament la vérité de la religion du Christ. Les Juifs eux-mêmes acceptent cette religion de leur plein gré et sans contrainte. La province entière de la Mésopotamie et les régions adjacentes sont converties à la parole de cet apôtre.

Aggai, le fabricant de chaînettes et de diadèmes royaux, Palouṭ, ʿAbschelâma et Barsamya deviennent les disciples d'Addai et étudient sous sa direction l'Ancien et le Nouveau Testament, les Prophètes et les Actes des Apôtres. Ils administrent l'église construite par Addai. Le peuple assiste en masse à la prière de l'office et à la lecture de l'Ancien Testament et du *Diatessaron*, il observe les fêtes religieuses et les vigiles. De nouvelles églises sont construites dans les environs. Addai confère la prêtrise à beaucoup de personnes. Des Orientaux se traves-

[1] Le *Cod. Medicæus* ajoute 3 à la marge pour indiquer la date de 32 de J.-C. (Voir sur ces dates, Gutschmid, *Untersuch.*, p. 11.)

tissent en marchands pour pénétrer en pays romain et être témoins des miracles opérés par l'apôtre. Ceux qui s'attachent à ce maître en qualité de disciples reçoivent l'ordre de la prêtrise et retournent catéchiser leurs concitoyens de l'Assyrie. Ils fondent en secret des églises et se cachent des adorateurs du feu. Narsai, le roi des Assyriens, informé des actes d'Addai, prie Abgar de lui envoyer cet apôtre, ou de lui mander tout ce dont il a été témoin à Édesse. Abgar lui envoie par écrit l'historique détaillé de sa conversion.

Quelques années s'étant écoulées, Addai tombe malade et sent venir sa fin [1]. Il appelle Aggai et, en

[1] La version arménienne, dans le désir de rattacher aussi aux Apôtres l'Église d'Arménie, laisse entendre qu'Addai avait conçu le projet de visiter les contrées de l'est et de l'Assyrie. Suivant un passage d'un manuscrit syriaque dans les *Anc. Syr. doc.* de Cureton, p. 110, Addai aurait été tué en Sophène, à Aghel, par ordre de Severos, fils d'Abgar, qui était retourné au paganisme. Il y a là une tradition arménienne qui, en confondant Addai avec Aggai et en changeant le lieu de la scène, faisait bénéficier l'Arménie du *martyrium* de l'apôtre. (Cf. Gutschmid, *Untersuch*, p. 16.) Suivant un *Acte des martyrs orientaux*, publié par Hoffmann dans ses *Auszüge aus syr. Acten pers. Märtyrer*, p. 46, la conversion de Karkha de Seloukh dans le Beith-Garmai aurait été faite par Addai et Mari. C'est une nouvelle extension de la légende. Les *Actes de Mari*, publiés par M. Abbeloos, ne mentionnent que Mari seulement. Salomon de Bassora (*The book of the bee*, éd. Budge, p. 123; cf. *Anc. Syr. doc.*, 163) fait mourir Addai à Aghel; il est mis à mort par Hérode, fils d'Abgar. Suivant Barhebræus (*Chron. eccl.*, III, I, p. 11), Addai quitte Édesse pour l'Orient avec ses deux disciples Aggai et Mari. C'est à leur retour qu'Addai est mis à mort par le fils d'Abgar. (Comp. aussi Mari ibn Soleimân et Amr ibn Mattâ, dans Assémani, *B. O.*, III, II, p. XI et XIII.) Selon Moyse de

présence de son clergé, il le fait directeur de l'église à sa place. Il ordonne prêtre Palout, qui était diacre, et élève au diaconat ʿAbschelâma, qui était un scribe. Ensuite il leur adresse ses dernières instructions et leur recommande notamment de lire dans les églises la Loi, les Prophètes, l'Évangile (le *Diatessaron*), les épîtres de saint Paul, que Simon Pierre leur a envoyées de Rome, et les *Actes des douze Apôtres*, que Jean, fils de Zébédé, leur avait adressés d'Éphèse; ils devront s'en tenir à ces livres à l'exclusion de tous autres. Trois jours après, le 14 mai, Addai rend le dernier soupir. Il est inhumé dans le splendide mausolée de la famille d'Aryou, l'ancêtre du roi Abgar.

Plusieurs années après la mort d'Abgar, un de ses fils, qui ne s'était pas converti à la vraie religion, donna à Aggai l'ordre de lui faire des diadèmes d'or. Sur le refus de celui-ci, il ordonne de lui briser les jambes et cet ordre est exécuté pendant qu'Aggai expliquait les Écritures dans l'église. Aggai, sur le point de mourir, conjure Palout et ʿAbschelâma de l'enterrer dans l'église. Son vœu est exaucé, mais il était mort trop rapidement pour avoir pu imposer les mains à Palout, qu'il avait désigné pour son suc-

Khorène (II, 34), Thaddée (Addai) se rend auprès de Sanatrouk qui régnait en Arménie et le convertit; mais ce roi étant retombé dans le paganisme, il fait périr Thaddée et ses compagnons dans le pays de Schawarschan (Artaz). Enfin, dans la *Doctrine des Apôtres* (*Anc. Syr. doc.*, p. 34), Édesse, avec toutes les villes de la Mésopotamie ou avoisinant la Mésopotamie, est convertie par Addai, tandis que Aggai évangélise les contrées de l'Orient et du Nord.

cesseur. Celui-ci se rend donc à Antioche et est consacré par Sérapion, évêque de cette ville. Sérapion avait reçu l'imposition des mains de Zéphirin, évêque de Rome et successeur de saint Pierre, qui tenait son autorité directement de Notre-Seigneur.

Le livre se termine par la déclaration que les *Actes d'Addai l'apôtre* ont été rédigés par Laboubna, fils de Sennac, fils d'ᶜAbschadar, le scribe royal, et scellés par Hannan, le *tabularius* assermenté du roi, lequel les a déposés dans les archives. C'est à une clausule analogue que fait allusion Eusèbe quand il dit qu'on a dans les archives d'Édesse le témoignage écrit des événements qu'il raconte, et que de ces archives ont été tirées les lettres d'Abgar et de Jésus qu'il a traduites littéralement.

Le caractère légendaire des *Actes d'Addai* est généralement reconnu aujourd'hui. Il ressort évidemment du passage de la *Doctrine* relatif à la consécration de Palout par Sérapion d'Antioche. Suivant la *Doctrine*, Sérapion, qui fut évêque de 190 à 220, aurait été consacré par Zéphirin de Rome, 198 ou 199 à 217; l'anachronisme saute aux yeux. Un second anachronisme aussi frappant, c'est de faire vivre Palout du temps d'Addai, qui lui confère l'ordre de la prêtrise. Palout ne pouvait être à la fois contemporain de l'apôtre au commencement du Ier siècle, et de l'évêque d'Antioche à la fin du IIe siècle. Ces anachronismes sont voulus et ne sont pas le résultat d'interpolations postérieures, comme on l'avait cru d'abord. Ils appartiennent, comme

partie intégrante, à la légende d'Abgar, dont l'objet était de faire remonter aux apôtres l'origine de l'église d'Édesse, et de rattacher en même temps cette église à l'église de Rome[1]. Palout est un personnage historique qui vivait au temps de Sérapion d'Antioche et du roi Abgar. Mais ce roi est non pas Abgar V, dit *Oukhâma*, mais Abgar IX, le Grand, qui fut en réalité le premier roi chrétien. Gutschmid a très bien vu que c'est à ce dernier que se rapporte le voyage à Rome, que Procope, sous l'influence de la légende, place au temps d'Abgar Oukhâma[2]. C'est au retour de ce voyage, postérieurement à l'année 202, qu'Abgar IX embrassa le christianisme. Le nom d'Augoustin (Augusta) que porte la mère d'Abgar dans la *Doctrine* convient à l'époque d'Abgar le Grand, qui, comme le remarque Gutschmid[3], avait donné à ses fils les noms d'Antonin et de Sévère en l'honneur de l'empereur Septime Sévère. Le fils du premier roi chrétien, qui fit périr Aggai, est Severos, qui régna quelque temps après Abgar IX et fut connu pour sa cruauté[4].

La légende d'Abgar a dû se former à Édesse vers

[1] Voir Nœldeke, *Literar. Centralblatt*, 1876, n° 29; Nestle, *Theol. Literaturzeit.*, 1876, n° 25; Lipsius, *Die Edessenische Abgarsage*, 1880; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar*. L'abbé Martin, dans un opuscule intitulé : *Les origines de l'Église d'Édesse*, a voulu soutenir encore la véracité de cette légende.

[2] Comp. ci-dessus, p. 61.

[3] *Untersuch.*, p. 14.

[4] Comp. ci-dessus, p. 67 et p. 87, note 1.

le milieu du IIIe siècle, assez longtemps après le règne d'Abgar IX, qui prit fin en 216. Elle ne peut être postérieure à ce siècle, car Eusèbe nous la transmet comme une tradition officiellement reconnue et attestée [1].

A la légende d'Abgar ont été rattachées par la *Doctrine* quatre autres légendes dont nous devons dire quelques mots, savoir : la Bénédiction d'Édesse, le Portrait de Jésus, l'Invention de la vraie croix et la lettre d'Abgar à Tibère.

La bénédiction d'Édesse se déduisait facilement par la réflexion des premiers mots de la lettre de Jésus à Abgar : *Bienheureux es-tu*... Ces paroles renfermaient une sorte de bénédiction dont il était juste de faire profiter la ville d'Abgar [2]. Cette légende que les auteurs syriaques aiment à rappeler et qui devint également célèbre dans l'Occident est postérieure à Eusèbe qui l'ignore. La *Doctrine d'Addai* la formule en ces termes à la fin de la lettre de Jésus : « Ta ville sera bénie et aucun ennemi ne prévaudra plus contre elle. » Il y est fait allusion dans le soi-disant Testament de saint Éphrem [3]. La pèlerine franque qui visita Édesse à la fin du IVe siècle, croit-

[1] M. Tixeront prend le dernier tiers du IIIe siècle, époque à laquelle M. Zahn fixe la rédaction de la *Doctrine*. M. Lipsius s'en tient à la première moitié du siècle, avant 232, date de la translation des reliques de l'apôtre Thomas à Édesse. M. Matthes (*Die Abgarsage auf ihre Fortsetzung*) tend à remonter encore plus haut, au moins pour les lettres de Jésus et d'Abgar.

[2] Voir Lipsius, *Die Abgarsage*, p. 7.

[3] Voir S. Ephræmi, *Opera*, II, 399; et ci-après, chap. IX.

on, reçut des mains de l'évêque de la ville une copie de la lettre d'Abgar à Jésus et de la lettre de Jésus à Abgar. Cette dernière renfermait la bénédiction. La sainte femme remarque que cette copie était plus complète que celles qu'on possédait en Occident : « Nam vere amplius est quod hic accepi[1]. » L'évêque lui raconte un miracle opéré par la vertu de la lettre de Jésus. Quelque temps après que cette lettre eut été remise à Abgar par Hannan, le courrier, dit-il, les Perses vinrent assiéger la ville. Abgar se rendit à la porte de la ville avec la lettre ouverte et invoqua le secours de Jésus. Aussitôt d'épaisses ténèbres s'interposèrent entre les Perses et la ville dont elles leur masquèrent la vue[2].

Le 17 septembre 503, Cawâd campe sous Édesse qu'il entoure avec une nombreuse armée. Les portes de la ville restent ouvertes; néanmoins il ne peut entrer à cause de la bénédiction qui est un obstacle insurmontable[3].

« La fin de la lettre qui contenait la bénédiction, dit Procope[4], est ignorée des auteurs qui écrivirent

[1] *S. Silviæ peregrinatio*, p. 68.

[2] Ce récit fait une allusion évidente au siège d'Édesse, par Cawad, en 503. Le voyage de la pèlerine est donc postérieur à cette date. (Comp. plus haut, p. 9 et p. 15, note 5.)

[3] Voir Josué le Stylite, éd. Wright, chap. LX. (Comp. chap. V.) Parmi les auteurs syriaques qui parlent encore de cette légende, voir Jacques de Saroug, dans les *Anc. Syr. doc.* de Cureton, p. 154; Barhebræus, *Chron. eccl.*, III, 126. Les *Actes de Mares*, éd. Abbeloos, p. 16, suivent la *Doctrine*.

[4] *De bello Pers.*, II, 12, éd. Dindorf, p. 208-209.

l'histoire de ces temps, mais les Édesséniens prétendaient que cette bénédiction se trouvait dans la lettre. Dans cette conviction, ils plaçaient cette lettre devant les portes de la ville comme un palladium, qui les dispensait d'un autre moyen de défense. Pour éprouver la véracité de cette croyance, Chosroès mit le siège devant Édesse, mais, frappé d'une fluxion de la face, il se retira honteusement. » (Voir ci-après, chap. xi.)

Cette légende a pris naissance à Édesse pendant le laps de temps qui sépare Eusèbe de saint Éphrem, c'est-à-dire vers le milieu du ive siècle.

La légende du Portrait de Jésus, que l'on trouve également dans la *Doctrine,* n'a pas eu un grand retentissement dans la littérature syriaque. La *Doctrine* rapporte que Hannan, le *tabularius* assermenté d'Abgar, qui était en même temps le peintre du roi, peignit le portrait de Jésus avec des couleurs choisies, au moment où le Sauveur lui remit la lettre pour Abgar. Le roi Abgar reçut avec joie ce portrait et lui donna une place d'honneur dans une des salles de son palais.

Cette légende, peu répandue en Syrie, fut recueillie et développée par les auteurs grecs. Mais Eusèbe, la pèlerine franque et Procope n'en parlent pas. Évagrius attribue à la puissance de ce portrait l'insuccès du siège tenté en 544 par Chosroès. (Voir chap. xi, ci-après.)

Dans les rédactions postérieures, le portrait n'est plus l'œuvre d'un artiste; comment une œuvre hu-

maine pourrait-elle opérer des miracles? Il émane de Jésus même. Le peintre Hannan ne peut arriver à saisir les traits de Jésus, soit à cause de l'éclat surnaturel de la divine face, soit à cause des transformations continuelles qu'elle éprouvait. Jésus prend alors la toile des mains du peintre et se l'applique sur le visage dont elle garde l'empreinte. Selon d'autres textes, Jésus se lave la figure avec de l'eau et s'essuie avec la toile du peintre ou un linge ordinaire; c'est ainsi qu'il y imprime ses traits[1]. Suivant Cedrenus et le Pseudo-Constantin, Abgar avait fait placer le portrait au-dessus de la porte de la ville dans la niche où se trouvait auparavant la statue d'un dieu du paganisme. Le petit-fils d'Abgar, qui était retourné à l'idolâtrie, veut le faire disparaître. L'évêque de la ville, pour déjouer ce dessein, place une lampe allumée dans la niche qu'il fait murer de manière à en masquer la vue. Lorsque Chosroès mit le siège devant Edesse, l'emplacement de la niche fut révélé en songe au soi-disant évêque Eulalius, qui retrouva le portrait et la lampe encore allumée. Par la vertu de ce palladium, les efforts de Chosroès échouent honteusement, et le roi des Perses est obligé de se retirer.

[1] Voir Lipsius, *Die Edess. Abgarsage*, p. 54 et suiv.; Matthes, *Die Abgarsage auf ihre Fortsetzung*, p. 42-45; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 53 et suiv., où on trouvera énoncés les textes relatifs à cette légende et à ses rapports avec la légende latine de sainte Véronique, et à la translation du portrait de Jesus d'Édesse à Constantinople et ensuite à Rome.

La lettre de Jésus et le portrait sont transférés à Constantinople sous l'empereur Romain Ier, en 944.

Il existait plusieurs copies du portrait [1], qui avaient toutes des vertus miraculeuses. L'une d'elles se trouvait à Hiérapolis (Mabboug) et fut envoyée à Constantinople sous Phocas (963-976). Une autre avait été faite à l'intention du roi des Perses, qui avait demandé l'original pour chasser un démon dont sa fille était possédée. Mais, parvenue à la frontière, cette copie est ramenée à Édesse. Cette anecdote rappelle le passage de la *Doctrine*, dans lequel le roi des Assyriens, Narsai, demande à Abgar de lui envoyer l'apôtre Addai et se contente finalement du récit de ses cures qu'Abgar lui fait tenir.

Le portrait de Jésus n'a qu'un rapport éloigné avec la statue de Jésus à Panéas (Césarée de Philippe), mais la légende latine de sainte Véronique les a confondus ensemble. Dans cette ville, on voyait devant la porte d'une maison, sur une console de pierre, un groupe en bronze représentant un homme de haute stature, couvert d'un manteau et tendant la main à une femme agenouillée, qui semblait implorer son secours; à ses pieds était une plante médicinale. On a vu dans ce groupe Esculape, le dieu

[1] Zacharie de Mitylène, dans Land, *Anecdota syriaca*, III, p. 324, contient une version toute différente de cette légende. (Voir Lipsius, *Die Edess. Abgarsage*, p. 67, note 1; Nestle, *Götting. gelehrte Anzeigen*, 1880, p. 1526 et suiv.; Nœldeke, *Jahrb. für protest. Theol.*, 1881, p. 89 et suiv.; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 122.)

de la médecine[1]; mais, suivant Eusèbe, le monument représentait Jésus et la femme hémorrhoïsse. Il est digne de remarque, comme le fait observer Lipsius, qu'Addai est indiqué dans la *Doctrine* comme originaire de Panéas.

Les *Actes de Mari* seuls entre tous les textes syriaques relatent cette légende sous ses diverses formes[2]. L'importance que la bénédiction de Jésus prit en Syrie explique le peu de progrès qu'y fit la légende du portrait.

Le récit de l'Invention de la vraie croix forme un hors-d'œuvre dans la *Doctrine* et apparaît intercalé au milieu du sermon prêché par Addai devant le roi Abgar, comme une sorte d'*aggada :* « Je vais vous conter, dit l'apôtre, ce qui arriva à des personnes qui, comme vous, crurent que le Messie était le fils du Dieu vivant. » Lorsque Claude César, que Tibère avait créé *le second de l'empire*, alla combattre les rebelles de l'Espagne[3], Protonice, son épouse, instruite par saint Pierre des miracles de Jésus, fut prise du désir de visiter les lieux saints. Elle se rend à Jérusalem avec ses deux fils et sa

[1] Bernard Stark, cité par Lipsius, *Die Edess. Abgarsage*, p. 63.

[2] *Acta S. Maris*, éd. Abbeloos, p. 13-15. Barhebræus mentionne simplement le portrait de Jésus fait pour Abgar dans sa *Chronique syriaque*. Mais, dans la traduction arabe qu'il a faite de cette chronique (*Historia compendiosa Dynastiarum*), p. 71, il ajoute que, suivant d'autres auteurs, Jésus avait essuyé son visage avec la toile du peintre et y avait laissé ses traits imprimés.

[3] Il s'agit de la révolte de Galba contre Néron. (Voir plus loin la lettre d'Abgar à Tibère, p. 100-101.)

fille qui était vierge. A son arrivée, elle est reçue avec de grands honneurs et descend dans le grand palais d'Hérode, où Jacques, le directeur de l'église de Jérusalem, vient lui rendre visite. Elle prie Jacques de lui montrer le Golgotha, la croix sur laquelle le Christ a subi la passion et le tombeau où il a été inhumé. Jacques répond que les lieux saints sont en la possession des Juifs qui empêchent les Chrétiens d'en approcher. Elle mande aussitôt Oniâs, fils de Hannan, le prêtre Gédalia, fils de Caïphas, et Juda, fils d'Abdschalom, les chefs des Juifs, et leur intime l'ordre de livrer à Jacques le Golgotha, le tombeau et le bois de la croix. Elle veut présider elle-même à la prise de possession de Jacques. Dans le tombeau, elle voit trois croix qui étaient celles de Notre-Seigneur et des deux larrons. Au moment même, sa fille tombe morte sans cause apparente. Protonice supplie Dieu de lui rendre sa fille, afin que son saint nom ne devienne pas un sujet de dérision pour ses ennemis. Mais son fils aîné explique que cette mort fortuite doit plutôt tourner à la gloire de Dieu, qui s'est servi de ce moyen pour révéler la vraie croix confondue avec les deux autres. Approuvant cet avis, la reine prend une croix, la pose sur le cœur de la jeune fille qui demeure inerte. L'épreuve renouvelée avec une autre croix ne donne encore aucun résultat. Mais, à peine la troisième croix a-t-elle touché le corps que la jeune fille revient à la vie et se relève. Protonice, confirmée dans sa foi, remet la vraie croix à Jac-

IMPRIMERIE NATIONALE.

ques et lui ordonne de construire sur le Golgotha et le tombeau du Christ un grand édifice qui servira au culte et aux assemblées des fidèles. Elle ramène sa fille, le visage découvert, par les rues de Jérusalem, afin de rendre public ce miracle qui fait la joie des Chrétiens et la honte des Juifs et des païens. De retour à Rome, Protonice fait connaître le miracle à Claude, qui ordonne l'expulsion des Juifs de l'Italie. « Le récit de l'Invention de la croix, ajoute Addai, a été rédigé par Jacques, directeur de l'église de Jérusalem, qui en avait été le témoin oculaire, et adressé par lui aux autres apôtres. »

Tel est dans la *Doctrine* le récit de l'Invention de la croix, tandis que, selon la tradition admise par les églises grecque et latine, c'est sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, qui retrouve la vraie croix. Par quel point de contact ces deux légendes se touchent-elles? C'est ce qu'il est difficile d'établir à défaut de traits communs un peu saillants. Peut-être les Syriens ont-ils confondu Hélène, la mère de Constantin, avec Hélène d'Adiabène, la reine juive, qui, selon Josèphe, séjourna à Jérusalem et y construisit un célèbre mausolée. Cette hypothèse explique pourquoi dans le récit syriaque l'Invention de la croix est rapportée au Ier siècle de l'ère chrétienne et attribuée à l'épouse de Claude. Mais quel est ce nom de Protonice donné à celle-ci? On ne saisit pas bien à quoi il se rapporte dans la légende[1]; mais il ne fait pas

[1] Nœldeke (*Liter. Centralblatt*, 1876, p. 937) voit dans ce nom une allusion à l'ἐν τούτῳ νίκα de la vision de Constantin. M. Zahn

de doute qu'il soit grec par sa forme. La légende serait donc d'origine grecque et n'appartiendrait pas au cycle des légendes d'Édesse. Elle remonte sans doute au commencement du ve siècle et elle est un peu postérieure à la légende d'Hélène[1].

Les deux légendes, mises en regard, formaient une contradiction choquante. La conciliation ne tarda pas à se faire. On supposa que la vraie croix, trouvée par Protonice sous Tibère, était tombée sous Trajan entre les mains des Juifs, qui l'avaient enterrée à son ancienne place; puis, qu'elle avait été découverte une seconde fois par sainte Hélène.

Diverses rédactions syriaques de ces légendes nous sont parvenues dans plusieurs manuscrits. M. Nestle les a recueillies et publiées dans un opuscule intitulé : *De sancta cruce* (Berlin, 1889).

Un des derniers épisodes de la légende d'Abgar dans la *Doctrine*, c'est la correspondance d'Abgar avec Tibère. Après avoir parlé de la députation envoyée par Narsai, le roi des Assyriens, à Abgar[2], cet

(*Götting. Gelehrte Anzeigen*, 1877, p. 177) adopte la leçon *Petronica* d'un manuscrit, qu'il explique par « victoire de Pierre ». M. Tixeront (*Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 187) s'en tient à *Protonice* qu'il décompose en *πρωτο-νίκη* « première victoire », c'est-à-dire « première exaltation de la croix », par opposition à la seconde invention attribuée à Hélène.

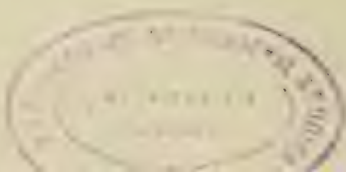
[1] Voir Tixeront, *loc. cit.*, p. 178 et 190.

[2] Moyse de Khorène (II, 33) donne le texte de la réponse d'Abgar à Narsès. Le roi d'Édesse annonce à celui-ci, au lieu d'Addai, un de ses principaux compagnons appelé Simon. Dans une autre lettre, Abgar recommande encore Simon à Ardaschès, roi des Perses.

apocryphe continue en ces termes : « Abgar n'ayant pu pénétrer en pays romain et se rendre en Palestine pour tuer les Juifs, qui avaient crucifié le Christ, il adressa à Tibère César une lettre ainsi conçue : « Abgar le roi à notre seigneur Tibère César, salut ! « Sachant que rien ne doit être célé à ta Royauté, je « fais savoir par écrit à ta redoutable et puissante « Souveraineté que les Juifs sous ta dépendance, qui « habitent la Palestine, se sont assemblés et ont cru- « cifié le Christ, qui n'avait commis aucun crime, « mais qui faisait en leur présence des prodiges et « des miracles et ressuscitait même des morts parmi « eux. Au moment où ils le crucifièrent, le soleil « s'obscurcit, la terre trembla, toutes les créatures « furent agitées ; on aurait dit que chez eux, par cet « événement, le monde entier et ses habitants allaient « prendre fin. C'est pourquoi ta Royauté sait ce « qu'elle doit ordonner contre le peuple juif, qui a « agi ainsi. »

Tibère répond : « J'ai reçu et on m'a lu la lettre de ta Fidélité au sujet de ce que les Juifs ont fait avec la croix. Pilate, le gouverneur, avait également mandé par écrit à mon préfet Olbinus[1] les faits dont tu m'entretiens. Mais, comme la guerre contre les habitants de l'Espagne, qui se sont révoltés contre

[1] Gutschmid (*Untersuchungen*, p. 13) remarque que *Olbinus* est une erreur pour *Sabinus* (voir ci-dessus, p. 82, note 4, et ci-après, p. 102), erreur facile dans l'écriture grecque : OΛBINOC et ϹABINOC. Cette légende dans la *Doctrine* procéderait donc d'un original grec.



moi, a lieu en ce moment[1], je n'ai pu m'occuper de cette affaire. Je suis résolu, lorsque j'aurai la paix, à appliquer la loi aux Juifs, qui n'ont pas agi conformément à la loi. C'est pourquoi j'ai remplacé Pilate que j'avais fait gouverneur de la province, et je l'ai congédié honteusement. Il était en effet sorti de la loi, avait fait la volonté des Juifs et avait crucifié, pour plaire aux Juifs, le Christ qui, à ce que j'apprends, au lieu d'être crucifié, méritait d'être honoré et adoré par eux, surtout lorsqu'ils voyaient de leurs yeux tout ce qu'il faisait. Toi, selon ta fidélité envers moi et suivant ton alliance sincère et celle de tes pères, tu as bien fait de m'écrire cette lettre. »

Abgar accueillit avec honneur Aristide le député de Tibère et le renvoya avec des présents. La paix signée, Tibère fit tuer les Juifs de Palestine, et la nouvelle de leur châtiment réjouit Abgar.

La version arménienne de la *Doctrine* et Moyse de Khorène reproduisent cette correspondance sans différences notables. Mais l'apocryphe intitulé : *Transitus Mariæ* présente une rédaction plus concise, indépendante des autres textes[2]. Abgar, qui avait été guéri par Addai et qui aimait Jésus, est très affecté quand il apprend que le Messie a été mis à mort par les Juifs. Il marche contre Jérusalem qu'il

[1] Selon Gutschmid, *loc. cit.*, p. 13, il s'agit du soulèvement de Galba en Espagne contre Néron; on retrouve le même trait dans la légende de l'Invention de la vraie croix. (Voir ci-dessus, p. 96.)

[2] Voir Wright, *Journal of sacred Literature*, janvier et avril, 1865; Cureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 110 (trad., p. 111).

veut détruire, mais, arrivé près de l'Euphrate, il craint de s'attirer l'inimitié des Romains, en pénétrant sur leur territoire. Il écrit alors à Tibère une lettre qu'il lui fait transmettre par le gouverneur Sabinus. A la réception de cette lettre, Tibère devient irrité contre les Juifs qu'il veut faire périr, mais il n'est pas question d'une réponse à la lettre d'Abgar. Cette rédaction est peut-être plus moderne que celle de la *Doctrine*[1].

Dans la *Doctrine*, c'est saint Thomas qui envoie Addai à Édesse pour prêcher la Bonne nouvelle. L'apôtre de l'Orient ne devait pas en effet demeurer étranger à l'histoire d'Édesse. Suivant la *Passio Thomæ*, les restes de cet apôtre auraient été transportés à Édesse vers 232. Cet apocryphe rapporte qu'Alexandre Sévère, au retour de sa victoire sur les Perses, réclama des rois des Indes le corps de saint Thomas qui fut placé à Édesse dans une châsse d'argent. Suivant une autre tradition connue de saint Éphrem, mort en 373, les restes de l'apôtre auraient été rapportés de l'Inde par un marchand et déposés à Édesse. Enfin un troisième récit, adopté par la *Chronique d'Édesse*[2], place cette translation à Édesse à l'année 394, sous Cyrus, évêque de la ville.

[1] Tel est l'avis de Matthes, *Die Abgarsage auf ihre Fortsetzung*, p. 52, et Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 73. L'hypothèse contraire est admise par Lipsius, *Die Edessen. Abgarsage*, p. 36; *Die apokryph. Apostelgesch.*, II, 2[e] part., p. 192.

[2] Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 399. Pour concilier ces données contradictoires, on a supposé que la *Chronique d'Édesse* parlait

CHAPITRE VI.

LÉGENDES JUDÉO-CHRÉTIENNES.

Édesse au temps des patriarches. — Fondation de la ville par Nemrod. — Lieux consacrés à Abraham. — Les deniers de Judas et la tunique de Jésus à Édesse. — Tente de Jacob.

Harran, la ville voisine d'Édesse, était identifiée avec le Harran biblique où Térach et sa famille s'établirent après avoir quitté Our en Chaldée[1]. Il était naturel que la capitale de l'Osrhoène bénéficiât des légendes que les apocryphes juifs et chrétiens brodaient sur l'histoire biblique des anciens patriarches. De même que, par une fiction ingénieuse,

d'un transfert d'une église à une autre, mais n'entendait pas l'arrivée de la sainte relique à Édesse. Les termes dont se sert la *Chronique* ne se prêtent guère à cette combinaison. (Comp. Bickell, *S. Ephræmi syri carmina Nisibena*, p. 163, n° 42, note 1; Lipsius, *Die Apok. Apostelgesch.*, I, p. 144 et suiv., 224 et 272; II, 2ᵉ part., *Nachträge*, p. 418-419; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 155.) Selon Salomon de Bassora, *The book of the bee*, p. 119, 8, le marchand qui rapporte le corps de l'apôtre s'appelait Haban. C'était le nom du marchand qui emmena Thomas aux Indes (voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 6); il y a là un mélange des deux légendes.

[1] Dans le *Livre de l'abeille*, de Salomon de Bassora (*The book of the bee*, éd. Budge, p. 41), la ville biblique de Harran est placée en deçà de l'Euphrate. Cette donnée géographique est isolée dans la littérature syriaque. M. Halévy a le premier, dans les temps modernes, soutenu que le Harran biblique doit être cherché dans la Syrie cis-euphratique.

l'église d'Édesse prenait racine aux sources mêmes du christianisme, ainsi l'histoire d'Édesse fut rattachée aux premiers temps des Hébreux.

La Mésopotamie et l'Adiabène renfermaient vers le commencement de notre ère un grand nombre de Juifs qui entretenaient des relations commerciales avec la Babylonie, d'un côté, et la Palestine, de l'autre côté[1]. Par leur intermédiaire, les légendes juives circulaient dans tout l'Orient et étaient accueillies par les premières chrétientés, si pleines de foi et de bonne volonté.

C'est dans la littérature pseudo-épigraphique que l'on trouvait Édesse assimilée à Érekh de la Bible et la fondation de cette ville attribuée à Nemrod. Abraham avait séjourné à Édesse. Les Arabes ont conservé cette tradition; ils nomment le grand étang *Aïn-al-Khalil* « l'étang d'Abraham », comme nous l'avons rappelé sous le chapitre Ier. Le souvenir d'Abraham s'est encore attaché à une fontaine qui se trouve au sud de la ville, sous le mur, à l'endroit le plus bas de la pente du Nimroud-dagh. Les Musulmans ont construit un sanctuaire sur cette source et un chrétien ne doit pas en approcher. Ils racontent qu'Abraham voulut immoler à cet endroit son fils

[1] On pourrait tirer un grand nombre de témoignages du Talmud et de Josèphe. La reine d'Adiabène et son fils Izate suivaient les pratiques juives. Les anciens documents syriaques parlent souvent des Juifs. C'est chez un juif de Palestine, Tobie, qu'Addai descend à Édesse. Le roi Bakrou avait été sauvé, disait-on, par la juive Kouthi. (Voir ci-dessus, p. 41.) Nous verrons sous le chapitre suivant que la chrétienté d'Édesse fut d'abord judéo-chrétienne.

Isaac et que, après le sacrifice, il surgit la fontaine à la place où le chevreau avait été substitué à la première victime[1]. Dans leur forme actuelle, les légendes musulmanes ne remontent pas très haut, mais elles procèdent d'une ancienne tradition nationale, quoique la pèlerine franque, qui mentionne les lieux consacrés aux patriarches à Harran, n'y fasse pas allusion.

Par une fable, où l'imagination orientale montre toutes ses ressources, on rapportait encore à Térach, le père d'Abraham, les trente pièces d'argent remises à Judas pour le prix de sa trahison. Les deniers, racontait-on, avaient été frappés par Térach, qui les avait donnés à son fils Abraham; ils avaient passé ensuite aux Pharaons d'Égypte, puis à la reine de Saba qui les avait apportés à Salomon. Après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, ils avaient été transportés à Babylone. Nabuchodonosor en avait fait don aux rois Mages. Ceux-ci, en se rendant à Bethléem, passèrent près d'Édesse; ils les égarèrent au bord d'une fontaine dans le voisinage de la ville. Des marchands les trouvèrent et s'en servirent pour acheter la tunique tissée d'une seule pièce, qu'un ange était venu apporter à des pâtres. Abgar, mis au courant de ces faits, se procure la tunique et les deniers d'argent, et il les envoie à Jésus en reconnaissance de la guérison que celui-ci lui a procurée. Jésus garde la tunique et fait porter au temple les

[1] Voir Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 197.

deniers. Ce sont ces pièces que les prêtres remirent à Judas[1].

Selon Jules Africain[2], la tente de Jacob, qui était conservée à Édesse, fut brûlée par la foudre au temps de l'empereur Antonin[3].

[1] Voir Lagarde, *Prætermissorum libri duo*, p. 94; Salomon de Bassora, *The book of the bee*, éd. Budge, p. 107, 108.

[2] Dans les *Excerpta Eusebiana*.

[3] C'est-à-dire Héliogabale, dont le titre impérial était : *Marcus Aurelius Antoninus*.

CHAPITRE VII.

LES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME ET DE LA LITTÉRATURE À ÉDESSE.

Humbles débuts de la communauté chrétienne d'Édesse. — Cette communauté est composée jusqu'au IIIe siècle de judéo-chrétiens. — Au IIIe siècle, elle se rattache à l'Église hellénique. — Version syriaque, dite *Peschito*. — Le *Diatessaron* de Tatien. — L'Église chrétienne possédait une version syriaque des Écritures en 170. — Le gnosticisme à Édesse à la même époque. — Bardesane et son fils Harmonius. — L'essor de la littérature syriaque coïncide avec la propagation du christianisme et du gnosticisme. — La langue syriaque a reçu alors son développement complet. — L'alphabet estrangélo.

Il n'existe pas de document historique sur les origines de la chrétienté de l'Osrhoène. Nous avons vu, sous le chapitre V, en étudiant la légende d'Abgar, que le premier roi chrétien fut Abgar IX, qui abjura l'idolâtrie postérieurement à l'année 202, après son retour de Rome. Mais, avant de devenir religion d'État, le christianisme avait dû prendre racine et s'acclimater en Osrhoène. Ses débuts semblent avoir été modestes; il se propagea d'abord dans la communauté juive, qui était considérée comme étrangère et ne jouissait pas d'une grande considération dans le pays. Parmi les personnages de la cour et les fonctionnaires que les anciens documents nous font connaître, on ne trouve pas un seul nom juif. Les prêtres païens, qui étaient naturellement hostiles

à une religion étrangère, étaient aux honneurs et occupaient le second rang dans l'État, après le pouvoir royal.

Les *Actes de Scharbil*[1] font du grand prêtre d'Édesse un portrait qui paraît être fidèle. Devant le grand autel placé au milieu de la ville, ce pontife préside aux sacrifices offerts en public aux dieux. Il se distingue des autres prêtres par des vêtements richement brodés; un diadème surmonté d'une figurine d'or orne sa tête; tout ce qu'il ordonne est exécuté avec empressement.

Les premiers chrétiens d'Édesse furent certainement des judéo-chrétiens[2]. La légende d'Abgar semble avoir conservé quelque souvenir de leur origine. Addai, l'apôtre de l'Osrhoène, est originaire de Panéas[3]; il descend à Édesse chez Tobie, un juif originaire de la Palestine. A la parole d'Addai, les Juifs se convertissent avec la même facilité que les païens et n'hésitent pas à confesser la nouvelle loi religieuse.

La version syriaque de l'Ancien Testament, dite la *Simple*, *Peschito*, témoigne en faveur de cette origine. Les différentes parties de cette version ont certainement été traduites par plusieurs auteurs. Ces

[1] *Anc. Syriac documents* de Cureton, p. 41.

[2] Comp. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 460. M. Bonnet-Maury a exprimé la même idée dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1887, p. 269-283, mais sans la développer suffisamment.

[3] Il est vrai que le nom de cette ville semble avoir été indiqué par la légende de la Véronique. (Voir ci-dessus, p. 95.)

auteurs connaissaient la littérature juive et se sont inspirés pour leurs versions des targoums usités dans les synagogues[1]. Ils ont également consulté la version grecque des Septante. D'un autre côté, quelques versets, comme Isaïe, VII, 14, et IX, 5, portent un cachet chrétien incontestable. Cette version n'est donc pas l'œuvre de chrétiens grecs[2], ni de Juifs[3], mais de judéo-chrétiens[4].

Les Syriens ne savaient rien d'exact sur la genèse de la *Peschiṭo*. Théodore de Mopsueste déclarait qu'on ignorait quel en était l'auteur[5]. Mais la légende vient toujours combler les lacunes de l'histoire. Selon Jacques d'Édesse[6], cette version est due à des interprètes qu'Addai et Abgar avaient envoyés dans ce but en Palestine. Ichodad, évêque de Hadath, rapportait que certains livres de l'Ancien Tes-

[1] C'est un point bien établi pour le Pentateuque par Perles, *Meletemata Peschitoniana.*

[2] Opinion admise par Hirzel, Kirsch, Gesenius, etc.

[3] Selon Perles, *Melet. Peschitoniana;* Prager, *De veteris Testamenti versione quam Peschitto vocant.* M. Baethgen (*Untersuchungen ueber die Psalmen nach der Peschita*) a montré que les arguments tirés par Prager des titres des *Psaumes* n'ont pas de poids pour la question.

[4] Dathe, *Psalterium syriacum, præf.* XXV *seq.;* Nœldeke, *Die Alttestamentliche Literatur,* p. 263. (Comp. Renan, *Histoire des langues sémitiques,* 4e édit., p. 263; *L'Église chrétienne,* p. 287.)

[5] *In Sophoniam,* I, 6, dans la nouvelle collection de Mai.

[6] D'après Moyse bar Képha, cité par l'abbé Martin, *Introduction à la critique du Nouveau Testament,* p. 101; et d'après Barhebræus dans son commentaire sur le Psaume X. (Voir Lagarde, *Prætermissorum libri duo,* 109, 92; Schrœter, *Z. D. M. G.,* XXIX, p. 262 et 280.)

tament avaient été traduits du temps de Salomon, à la demande de Hiram, et que les livres les plus récents, ainsi que le Nouveau Testament, dataient du roi Abgar[1]. Enfin Barhebræus[2] résume les trois traditions qui avaient cours : 1° la *Peschito* de l'Ancien Testament datait du temps de Hiram et de Salomon; 2° elle avait eu pour auteur le prêtre Asa, quand il avait été envoyé à Samarie par le roi d'Assyrie[3]; 3° elle avait été faite à l'époque d'Addai et d'Abgar, en même temps que la version du Nouveau Testament.

Il est vraisemblable que la *Peschito* de l'Ancien Testament fut faite vers le milieu du IIe siècle de notre ère à Édesse même[4].

[1] Voir Assémani, *B. O.*, III, 1, 211 et suiv.

[2] Dans la préface de son commentaire intitulé : *Le Magasin des mystères.*

[3] Cette tradition est attribuée à Épiphane de Chypre par Zacharie le Rhéteur ou son interpolateur, dans les *Anecdota syriaca*, de Land, III, p. 11. Dans Épiphane, éd. Petavius (Paris, 1622, I, p. 23), il est seulement fait mention du prêtre Esdras qui apporta l'Écriture sainte aux Assyriens.

[4] Méliton de Sardes, mort vers 170 de J.-C., en fait déjà mention sous le nom de *ὁ Σύρος*, dans une scolie sur Genèse XII, 13. (Voir les *scolies* ajoutées à l'édition romaine [1587] des Septante.) Bardesane connaissait sans doute cette version. (Voir Merx, *Bardesanes von Edessa*, p. 19.) Prager (*De veteris Testamenti syriaca versione*, p. 45) voit dans cette version un ancien Targoum à l'usage des Juifs de l'Orient, dont la partie la plus ancienne, le Pentateuque et les Psaumes, serait de la fin du IIe siècle ou du commencement du Ier siècle avant J.-C. Ce targoum aurait été accepté par les Chrétiens vers le IVe siècle de notre ère, au temps de saint Éphrem. Cette opinion est restée isolée; elle ne tient pas compte de l'élément chrétien dans la *Peschito*.

Vers la même époque, Tatien composait en syriaque, peut-être également à Édesse, l'harmonie des quatre Évangiles intitulée : *Le Diatessaron*[1]. Cette harmonie suppose-t-elle l'existence préalable d'une version syriaque des quatre Évangiles séparés? M. Zahn soutient l'affirmative, et il voit cette version dans les fragments découverts et publiés par Cureton en 1858[2]. Dans de nombreux passages, cette version concorde avec le *Diatessaron* de Tatien. M. Bæthgen, frappé du caractère harmonistique de certains passages de la version de Cureton, estime que Tatien a composé son livre sur un original grec et que la version de Cureton, faite également sur le grec, a suivi, autant que possible, le *Diatessaron*. Les recherches de ces savants étaient limitées, en ce qui concerne ce dernier livre, à la version arménienne du commentaire qu'en avait fait saint Éphrem. Pour un nouvel examen de la question, on devra tenir compte de la version arabe du *Diatessaron* publiée récemment par le P. Ciasca[3].

[1] Zahn (*Forsch. zur Gesch. des Neutestam. Canons, I Theil, Diatessaron*) a réfuté l'opinion que Harnack a émise dans *Die Ueberlieferung der griechischen Apologeten* et suivant laquelle le *Diatessaron* aurait été composé en grec. (Comp. Baethgen, *Evangelienfragmente, der griechische Text des Cureton'schen Syrers*, p. 90; et Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 16.) Celui-ci prend pour la composition de ce livre la période comprise entre les années 152 à 173. La Mésopotamie comme lieu de rédaction du *Diatessaron* est indiquée par saint Épiphane.

[2] Voir *Remains of a very ancient recension of the four Gospels in Syriac.*

[3] *Tatiani Evangeliorum Harmoniæ* (Rome, 1888).

M. Zahn a montré par de nombreux passages empruntés aux œuvres des premiers pères de l'Église syriaque, Aphraate (en 340) et saint Éphrem (mort en 373), que l'harmonie de Tatien a été en usage jusqu'à Rabboula, évêque d'Édesse (mort en 435), qui en prohiba l'usage dans les églises et les couvents. Dans la pensée de M. Zahn, la version de Cureton aurait éclipsé et fait tomber en oubli le *Diatessaron*. Suivant M. Baethgen, le *Diatessaron* aurait été le seul texte syriaque des Évangiles pendant un siècle. Vers 250, parut la version publiée par Cureton[1]. Aphraate la connaissait, quoiqu'il se servît généralement de l'harmonie de Tatien. Environ trente ans plus tard existait à Édesse, à côté du *Diatessaron*, un texte des Évangiles très proche de la *Peschito* et sorti d'une revision de l'ancienne version de Cureton, qui la remenait à l'original grec, dont elle s'éloignait souvent[2]. La recension de Rabboula, dont parle le biographe de cet évêque

[1] M. Renan (*Histoire des langues sémitiques*, 4e édit., p. 264) a rejeté l'opinion de Cureton qui voyait dans les fragments retrouvés par lui le texte des λόγια dont parle Papias. L'abbé Martin faisait descendre cette version beaucoup plus bas; il croyait retrouver en elle la version de Jacques d'Édesse (mort en 708), mais son hypothèse n'a pas trouvé d'écho.

[2] Hilgenfeld (*Zeitschr. für Wissenschaft. Theol.*, 1883, p. 119) considérait la *Peschito* et la version Curetonienne comme indépendantes l'une de l'autre. Mais M. Wildeboer (*De Waarde der Syr. Evang. door Cureton ontdekt en uitgegeven*) a rapproché de nombreux passages qui établissent les rapports existant entre elles. (Comp. Baethgen, *loc. cit.*, p. 55.)

(voir ci-après, chap. x), en la qualifiant de version, ne serait pas la *Peschito* actuelle, puisque saint Éphrem paraît avoir déjà connu celle-ci, mais quelque travail personnel qui, comme tant d'autres du même genre, serait aujourd'hui perdu[1].

Quoi qu'il en soit de ces difficiles questions, on peut tenir pour un fait acquis que, en 170 de notre ère, la Mésopotamie possédait une version syriaque des Écritures[2].

La première mention des communautés chrétiennes de l'Osrhoène se trouve dans Eusèbe[3], dans un passage où il est question du concile de l'Osrhoène tenu vers 197 pour discuter la question pascale. Le terme dont l'auteur se sert, παροικίαι, laisse entendre que ces communautés étaient déjà organisées en paroisses gouvernées par un directeur qui,

[1] M. Nestle, dans la *Real Encycl.* de Herzog, 2e édit., vol. XV, 195, admettait que la *Peschito* était plus ancienne que le texte de Cureton et que celui-ci constituait la revision de Rabboula.

[2] M. Baethgen va trop loin quand il prétend (*loc. cit.*, p. 63, note 1) que la province de Beith-Garmai, à l'est du Tigre et au sud du Zâb, avait déjà des chrétiens avant 170. Il cite, à l'appui de sa thèse, Hoffmann, *Auszüge aus syr. Acten pers. Märtyrer*, p. 46, et Nœldeke, *Gœtting. Gelehrte Anzeigen*, 1880, p. 873. Mais l'*Acte des martyrs* publié par M. Hoffmann parle seulement de la légende qui attribuait à Addai et à Mari la conversion de Karkha de Seloukh. M. Nœldeke, qui a en vue l'évangélisation d'Addai reportée vers 170 par les critiques, émet comme une hypothèse douteuse (darf man vielleicht schliessen) l'idée qu'une communauté chrétienne se serait établie dans ce pays vers 170. Nous avons vu plus haut (p. 87, note 1) que la prétendue évangélisation par Addai, des provinces du Tigre, n'était qu'une extension de la légende.

[3] *Hist. eccl.*, V, 23, 2 et 3.

s'il n'avait pas le titre d'évêque, en exerçait les fonctions[1].

Vers le milieu du IIe siècle, les Marcionites et les Valentiniens, et peut-être encore d'autres sectes gnostiques, comptaient des adeptes à Édesse. Avec Bardesane surgit une nouvelle hérésie de même nature.

Bardesane, ou plus exactement Bar Daiçân[2], ܒܪܕܝܨܢ, naquit à Édesse le 11 juillet 154[3], sans doute de parents païens. Il reçut une éducation soignée et fut le camarade d'enfance du prince qui devint plus tard le roi Abgar IX, et dont il resta l'ami[4]. Suivant Barhebræus[5], il devint chrétien et fut baptisé après avoir abjuré le paganisme dans lequel il avait été élevé par un prêtre de Mabboug. Saint Éphrem, saint Épiphane et tous ses adversaires le représentent comme un génie éminent; poète séduisant, habile dialecticien, il brilla dans toutes les connaissances humaines cultivées de son

[1] Selon le *Libellus synodicus*, Mansi, *Conc.*, I, 727 et 728, il y aurait eu deux conciles en Mésopotamie, l'un comprenant les évêques de l'Osrhoène et de l'Adiabène, et l'autre composé de dix-huit évêques de la Mésopotamie proprement dite. Mais ces données doivent être rejetées comme erronées, car la division de la Mésopotamie en deux provinces ne date que de l'empereur Constance. (Voir ci-dessus, p. 5, et Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 14.)

[2] Suivant Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 45, il avait reçu ce nom, parce qu'il était venu au monde sur les bords du fleuve Daiçân.

[3] *Chronique d'Édesse*, dans Assémani, *B. O.*, I, p. 389.

[4] Saint Épiphane, *Hæres*, LVI, 1.

[5] *Loc. cit., supra*, note 2.

temps. Il combattit le paganisme et écrivit contre le dualisme de Marcion, mais il demeura attaché au gnosticisme. Sa doctrine présente de nombreux points de contact avec le système des Valentiniens, quoiqu'elle dénote une conception plus élevée de la divinité[1].

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici le beau portrait que M. Renan en a tracé dans son *Marc-Aurèle*, p. 436-439 : « C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un homme du monde, riche, aimable, libéral, instruit, bien posé à la cour, versé à la fois dans la science chaldéenne et dans la culture hellénique, une sorte de Numénius, au courant de toutes les philosophies, de toutes les religions, de toutes les sectes. Il fut sincèrement chrétien; ce fut même un prédicateur ardent du christianisme, presque un missionnaire, mais toutes les écoles chrétiennes qu'il traversa laissèrent quelque chose dans son esprit; aucune ne le retint. Seul, Marcion, avec son austère ascétisme, lui déplut tout à fait. Le valentinianisme, au contraire, dans sa forme orientale, fut la doctrine à laquelle il revint toujours. Il se complut aux syzygies des éons et nia la résurrection de la chair. L'âme, selon lui, ne naissait ni ne mourait; le corps n'était que son instrument pas-

[1] Voir Hahn, *Bardesanes gnosticus Syrorum, primus hymnologus*, 1819; Merx, *Bardesanes von Edessa*, 1863; Hilgenfeld, *Bardesanes der letzte Gnostiker*, 1864; Langlois, dans les *Histor. græc. fragmenta*, de Didot, t. V, p. 63 et suiv.; Hort, dans le *Dict. of christ. biography*.

sager. Jésus n'a pas eu de corps véritable; il s'est uni à un fantôme. Il semble que, vers la fin de sa vie, Bardesane se rapprocha des catholiques; mais, en définitive, l'orthodoxie le repoussa. Après avoir enchanté sa génération par une prédication brillante, par son ardent idéalisme et par son charme personnel, il fut accablé d'anathèmes; on le classa parmi les gnostiques, lui qui n'avait jamais voulu être classé. »

On ne possède à peu près rien de ses écrits, si l'on excepte le traité sur le destin que la tradition lui attribue. Eusèbe a donné de longs extraits de ce traité dans le 6e livre de sa *Præparatio evangelica*. Cureton en a retrouvé et publié le texte syriaque en tête de son *Spicilegium syriacum* sous le titre de *Livre des lois des pays*, qu'il a dans le manuscrit syriaque. Ce texte est vraisemblablement l'original lui-même. La forme donnée à cet opuscule, qui contient le récit d'un entretien philosophique de Bardesane avec ses élèves, ne permet guère de considérer ce maître comme l'ayant écrit ou dicté. Les disciples y parlent à la première personne, le maître n'y figure qu'à la troisième. C'est donc l'un de ceux-là, peut-être Philippe qui était au nombre des auditeurs, qui a dû rédiger cet écrit. Mais s'il n'est pas de Bardesane lui-même, il rend exactement sa pensée et ses paroles. Bardesane y défend le libre arbitre et condamne le fatalisme astrologique des Chaldéens; il ajoute d'intéressants détails sur les lois et les mœurs des pays, qui semblent en dehors du sujet,

mais qui ont valu au livre le titre qu'il porte dans l'édition de Cureton.

Bardesane composa un traité astronomique dont nous ne possédons qu'un court extrait conservé dans la lettre de Georges, évêque des Arabes[1].

Il passe aussi pour être l'auteur d'un livre d'histoire ou de mémoires sur l'Inde[2], qu'il aurait rédigés sur les indications d'une ambassade indienne de passage à Édesse, laquelle se rendait auprès de l'empereur Héliogabale. Ces mémoires auraient servi, dit-on, à la rédaction du *Livre des lois du pays*[3]. En outre, il aurait écrit une histoire de l'Arménie dont Moyse de Khorène fit usage[4].

Selon Moyse de Khorène, II, 63, il ne passa pas sa vie entière à Édesse. Il parcourut l'Arménie dans le désir de la convertir au christianisme, mais, ayant échoué dans cette tentative, il se retira dans un château fort appelé Anium, où il écrivit son his-

[1] Dans le *Spicilegium syriacum*, de Cureton, p. 21.

[2] Porphyre, *De abstinentia*, IV, 17, et *De Styge*, cité par Hahn *Bardesanes gnosticus*, 25, note 12.

[3] Dans le passage de Porphyre, mentionné plus haut, l'empereur romain est appelé *ὁ Ἀντωνῖνος*, c'est-à-dire «Héliogabale». (Comp. ci-dessus, p. 106, note 3.) Eusèbe (*Hist. eccles.*, IV. 30) croit que le *Traité sur le destin* était dédié à Antonin : *ὁ πρὸς Ἀντωνῖνον ἱκανώτατος περὶ εἱμαρμένης διάλογος.*

[4] Comp. Langlois, *Histor. græcor. fragmenta*, éd. Didot, V, p. 63 et suiv. M. Renan, dans *Marc-Aurèle*, p. 433, note 3, pense que l'auteur des *Mémoires de l'Inde* et de l'*Histoire de l'Arménie* était différent de notre Bardesane, et que c'était sans doute un Bardesane de Babylone.

toire dans le repos de la solitude et où il finit ses jours[1].

Aussi grand poète que profond philosophe, il inventa la poésie syriaque dont il se servit dans ses homélies et ses hymnes. A l'exemple de David qui fit cent cinquante psaumes, il composa, dit-on, cent cinquante hymnes. C'est dans ces poésies qu'il développait ses idées religieuses et philosophiques et qu'il réfutait les systèmes des autres sectes. Il réussit tellement dans ce genre que saint Éphrem, pour le combattre deux siècles plus tard, ne crut pas mieux faire que de lui emprunter ses propres armes; il composa dans ce but des hymnes et des homélies poétiques. C'est par ce Père de l'église syriaque que nous sont parvenus quelques fragments des poésies du célèbre gnostique[2].

Bardesane mourut en 222, à l'âge de soixante-huit ans[3].

La réputation qu'il s'était acquise pour ses connaissances astrologiques le fit considérer comme adonné aux sciences occultes. On lui attribua l'invention d'un alphabet mystique et artificiel, qui fut appelé de son nom *alphabet bardesanien*, mais qui est certainement d'origine juive[4].

[1] Cf. Barhebræus, *Chron. eccles.*, I, 47.

[2] Voir S. Ephræmi *Opera syr.*, t. II, hymne 53, p. 553; 55, p. 557; et un hymne dans les *Actes syr. de saint Thomas*, Wright, *Apocryphal Acts*, p. 274; Lipsius, *Die Apocr. Apostelgeschichte*, I, 292 et suiv.

[3] Voir Barhebræus, *Chron. eccles.*, I, 47.

[4] Voir Rubens Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 12.

Son fils Harmonius, après avoir fait ses études à Athènes, à ce que l'on rapporte, continua son enseignement à Édesse. Il excella dans la poésie et dépassa même son père par la séduisante harmonie de ses hymnes.

Outre son fils, Bardesane laissa des disciples qui répandirent sa doctrine. Cependant la secte gnostique que l'on désigna sous le nom de Bardesanites ne s'étendit pas au delà de la Syrie et, dans ce pays même, ne jeta pas des racines profondes. On ne voit pas qu'elle fut un obstacle à l'expansion du christianisme orthodoxe. Peut-être, au contraire, fut-elle pour lui un aiguillon qui le fit sortir de l'ornière étroite où il était enlisé à Édesse, et elle l'engagea à se rattacher à l'église d'Antioche.

A Harran, le gnosticisme de Bardesane ne fit guère plus de progrès, car la majorité des habitants resta longtemps encore adonnée aux pratiques du sabéisme. Et cependant les Harraniens auraient pu s'accommoder plus facilement de ses théories que les prosélytes des apôtres du Christ.

Néanmoins les livres de Bardesane et de ses disciples acquirent une célébrité qui se maintint pendant plusieurs siècles. Ils furent l'objet des réfutations ardentes des Pères qui écrivirent contre les hérésies. L'hérésie de Bardesane ne fut entièrement extirpée d'Édesse qu'au ve siècle sous Rabboula. (Voir chap. x, ci-après.)

Au commencement du IIIe siècle se produit dans l'Église d'Édesse un profond changement. Jusqu'alors

cette église ne comptait qu'un petit nombre de judéo-chrétiens. Nous la voyons à ce moment-là recevoir une grande extension. Le roi et les personnages de la cour se convertissent au christianisme. Palout, évêque d'Édesse, reçoit l'imposition des mains de Sérapion d'Antioche. Par cet acte, l'Église de l'Osrhoène rompt les liens qui la rattachaient à la Palestine et se déclare fille de l'Église hellénique. En ce sens Palout est véritablement le premier évêque d'Édesse, comme le disent les *Actes de Barsamya*[1]. Addai et Aggai sont sans doute des personnages réels et ils ont dirigé l'Église pendant la seconde moitié du IIe siècle[2], mais ils appartiennent aux temps anciens. Le IIIe siècle avec Palout inaugure une nouvelle époque de l'histoire de l'Église d'Édesse.

Ce changement ne s'opéra pas sans résistance de la part de l'ancienne communauté chrétienne, demeurée fidèle à ses institutions. Les Chrétiens d'Édesse, qui acceptèrent l'autorité de l'Église d'Antioche, formèrent d'abord un groupe à part, distinct des judéo-chrétiens qu'ils n'absorbèrent qu'après un temps assez long. Ceux-ci les appelaient *Paloutéens*, et marquaient par ce terme la distance qui les séparait d'eux[3].

[1] *Ancient Syriac documents*, de Cureton, p. 72.

[2] Comp. Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 145 et suiv.

[3] Suivant saint Éphrem, dans une lettre de Jacques d'Édesse, adressée à Jean le Stylite. (Voir Wright, *Catal. of the Syr. ms.*,

La seconde moitié du IIe siècle marque l'essor de la littérature syriaque dont Édesse fut un des foyers les plus actifs pendant l'époque des Sassanides. Cet essor coïncide avec la direction vers les études religieuses qu'imprime aux esprits l'extension du gnosticisme et du christianisme en Mésopotamie. L'influence de ces études donne, dès ce moment, à la littérature syriaque le caractère ecclésiastique qu'elle conservera jusqu'à la fin.

« Ce que Bardesane fut sans contestation, dit M. Renan[1], c'est le créateur de la littérature syriaque chrétienne. » Il créa surtout la poésie syriaque, qui, après lui, fut cultivée avec succès par son fils Harmonius et, dans les siècles postérieurs, par différents Pères de l'Église syrienne : saint Éphrem, Balai, Jacques de Saroug, Isaac d'Antioche, etc. Mais quelque retentissement qu'aient eu ses œuvres, elles n'auraient pas suffi à faire de l'idiome édessénien ce qu'il fut, la langue classique de tous les Syriens depuis la Méditerranée jusqu'au delà du Tigre. La version syriaque de la *Peschiṭo* et le *Diatessaron* de Tatien, qui jouissaient de l'autorité de livres canoniques, eurent bien plus de part dans ce phéno-

p. 600, et *Journal of sacred Literature*, 1876, p. 430.) Ce nom, selon saint Éphrem, était donné aux chrétiens par les hérétiques. M. Zahn (*Tatian's Diatessaron*) entend par ces hérétiques les Marcionites. Il est bien plus naturel d'entendre toutes les sectes dissidentes qui ne reconnaissaient pas l'autorité d'Antioche, gnostiques ou judéo-chrétiennes.

[1] *Marc-Aurèle*, p. 442. (Comp. *Histoire des langues sémitiques*, 4e édit., p. 261.)

même que les traités de Bardesane qui ne tardèrent pas à être combattus comme hérétiques.

Nous avons vu plus haut que la version de la *Peschito* et le *Diatessaron* de Tatien existaient en Syrie à l'époque même de Bardesane. Mais alors même que l'on contesterait cette date qui semble acquise, il resterait encore l'œuvre du célèbre gnostique pour nous montrer que la langue littéraire était arrivée à Édesse, à la fin du IIe siècle, au degré de perfection qu'elle ne devait plus dépasser. Telle elle était à ce moment-là, telle nous la retrouvons dans les siècles suivants. Le *Livre des lois des pays*, qui, s'il n'est pas de Bardesane lui-même, émane sûrement de son école, ne laisse subsister aucun doute à cet égard. Cette perfection n'a pas été atteinte d'un seul coup; elle suppose une culture antérieure et un développement progressif, dont malheureusement nous ne savons à peu près rien.

Les monnaies à légende syriaque de Maʿnou et de Wâël ont été frappées entre 160 et 165. (Voir ci-dessus, p. 57.) C'est vers la même époque aussi que M. Sachau place la plus ancienne des inscriptions d'Édesse qu'il a publiées en 1882 [1]. Mais l'inscription du sarcophage de la princesse Çaddan, trouvé dans le tombeau d'Hélène auprès de Jérusalem, nous reporte au Ier siècle. La première ligne de cette inscription est en caractères très voisins de l'estrangélo et renferme le mot ܡܠܟܬܐ qui est sy-

[1] Dans la *Zeitsch. der deut. morg. Gesell.*, XXXVI, 145.

riaque. L'histoire des alphabets néo-araméens nous permet, d'un autre côté, de jeter un coup d'œil sur l'origine de la littérature syriaque. Tandis que, pendant les derniers siècles qui précèdent l'ère chrétienne, les transformations de l'ancien caractère araméen suivaient en Babylonie et dans les provinces du Tigre leur voie à part, elles aboutissaient dans les contrées cis-euphratiques à des alphabets particuliers que l'on désigne sous les noms de nabatéen, palmyrénien et hébreu carré. C'est à cette branche que se rattachent directement l'estrangélo et le caractère syro-palestinien si proche de celui-ci et qui nous a été conservé dans un évangéliaire et dans des hymnes. Il est digne de remarque que l'inscription d'Édesse, dont nous avons parlé plus haut, renferme des lettres nabatéennes, 𐢗 𐢑 𐢈 = ܥ ܠ ܘ; la lettre 𐢇 = ܗ affecte une forme qui se retrouve dans les inscriptions du Sinaï; les autres caractères sont conformes au type estrangélo. Excepté dans le mot ܒܪ, les lettres sont isolées. Cette inscription est bilingue; on est surpris de la voir accompagnée, à cette époque reculée (2e moitié du IIe siècle), d'une inscription grecque qui en reproduit littéralement la teneur. La seconde des inscriptions de M. Sachau[1] est gravée sur l'une des deux colonnes de la citadelle; elle appartient à la dernière période du royaume d'Édesse, entre 206 et 216. Les caractères de cette inscription sont de l'estrangélo pur.

[1] *Z. D. M. G.*, XXXVI, p. 153.

M. Pognon a copié dans les ruines de Palmyre une inscription dont les lettres se rapprochent beaucoup de l'ancien alphabet syriaque[1].

Il y a là, à nos yeux, des indices suffisants d'une influence de la Syrie sur la formation de la littérature édessénienne, influence qui se trahit encore dans la version de la *Peschito* et dans le *Diatessaron* de Tatien. Cette littérature fut, d'un autre côté, tributaire de la littérature chaldéenne, comme le remarque M. Renan[2] : « Une observation qui, ce me semble, n'est pas sans importance, dit-il, c'est que Bardesane se rattache directement à l'école *chaldéenne*, comme le prouvent ses écrits et surtout les réfutations de saint Éphrem. Ceci me confirme dans l'idée qu'il faut chercher en Chaldée l'origine de la littérature syriaque et que cette littérature n'est autre chose que le prolongement de la littérature nabatéenne. »

Suivant une tradition qui nous a été conservée par Hassan bar Bahloul[3] (fin du xe siècle) et par Abdischo[4], métropolitain de Nisibe (fin du xiiie siècle), l'invention de l'estrangélo était attribuée à Paul bar ʿAnqâ, l'Édessénien, auquel elle avait été révélée par un don du ciel en l'honneur des Évangiles et pour en faciliter la lecture. Nous ne savons quelle foi il faut ajouter à cette tradition, ni quel était ce Paul

[1] Voir *Journal asiatique*, juin 1884, p. 559.

[2] *Histoire des langues sémitiques*, 4e édit., p. 259.

[3] Voir *Bar Bahlulis Lexicon syriacum*, I, 216, 1.

[4] Voir Paul de Lagarde, *Prætermissorum libri duo*, 96, 3.

bar ʿAnqâ d'Édesse. L'origine édesséniennne de ce caractère doit cependant être acceptée comme très probable. A la fin du VIIIe siècle, cette écriture était tellement altérée que Jean de Cartemin dut la reconstituer d'après les anciens manuscrits pour les copies de la Bible. C'est probablement alors qu'elle reçut le nom d'*estrangélo*, c'est-à-dire écriture des Évangiles, par opposition à l'écriture cursive appelée *serṭa*[1].

[1] Voir Rubens Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 7.

CHAPITRE VIII.

ÉDESSE PENDANT LE IIIe SIÈCLE.

Situation politique d'Édesse sous les Romains. — Martyrs d'Édesse pendant les persécutions de Dèce, Dioclétien et Licinius. — Littérature apocryphe et apologétique.

Après Gordien III, l'Osrhoène est définitivement englobée dans l'empire romain dont elle forme une province, comme nous l'avons vu plus haut (p. 70-71). Elle est assujettie, comme les autres provinces, aux impôts et aux contributions en nature. Une curie composée des personnes les plus riches et les plus influentes veille à l'exécution des lois et est responsable devant le gouvernement[1]. Édesse reçoit un gouverneur romain et une garnison romaine.

A l'avènement des Sassanides qui songeaient à reconstituer l'ancien empire perse, la guerre fut rallumée entre les deux grands États de l'Occident et de l'Orient et ne cessa qu'après la conquête arabe.

Gordien avait repris la Mésopotamie sur Ardaschir. Après lui, Philippe abandonna à son sort cette province ainsi que l'Arménie, mais il laissa les garnisons qui s'y trouvaient[2]. A la mort de Dèce en 251, Sapor, le fils et le successeur d'Ardaschir, profite de ce que Rome est en proie aux dissensions intestines et est obligée de faire face aux Goths, pour envahir la Mésopotamie. Édesse et les autres places

[1] Voir *Code Justinien*, XII, tit. XL, 2; tit. LVIII, 5.

[2] Voir Mommsen, *Rœmische Geschichte*, V, 422.

fortes échappent aux Perses inhabiles aux sièges des villes. Valérien, après diverses tergiversations, se porte enfin au secours d'Édesse et traverse l'Euphrate.

Non loin d'Édesse fut livrée la bataille qui tourna en déroute pour l'armée romaine. Valérien fut fait prisonnier[1] et mourut en captivité. Antioche tomba au pouvoir de Sapor, mais Édesse se défendit énergiquement et, lorsque Sapor se retira devant Callistus, un général romain indépendant, et Odainath de Palmyre, les Édesséssiens firent payer un bon prix aux Perses leur passage sur leur territoire.

La garde des provinces romaines en Asie fut alors confiée à Palmyre qui, tout en reconnaissant la suprématie de Rome, devint une puissance militaire de premier ordre et forma un royaume autonome. Odainath traverse l'Euphrate, dégage Édesse, entourée de nouveau par les Perses, reprend Carrhes et Nisibe en 264, et marche sur Ctésiphon.

Après la mort d'Odainath, son épouse Zénobie, au nom de son fils Waballath, dirigea le gouvernement d'une main virile. Non seulement elle conserva les possessions dont Odainath s'était emparé, mais elle conquit en outre le sud de l'Égypte. Une si grande puissance finit par porter ombrage à Rome. Zénobie elle-même s'était déclarée indépendante. Aurélien fit une expédition contre le royaume palmyrénien et, à la suite d'une bataille décisive livrée auprès

[1] A la fin de 259 ou au commencement de 260. (Voir Mommsen, *loc. cit.*, p. 430.)

d'Émèse, la vaillante reine tomba entre ses mains et les Romains s'emparèrent de Palmyre en 272. La défection de Zénobie avait entraîné pour les Romains la perte de l'Arménie et de la Mésopotamie. Aurélien, rappelé en Europe par d'autres soucis, ne songea pas alors à recouvrer ces provinces.

Probus dut également renoncer à s'occuper de l'Orient. Mais Carus, dès son arrivée au pouvoir, tourna ses regards de ce côté-là. Il reprit l'Arménie et la Mésopotamie et s'empara même de Séleucie et Ctésiphon. Sa mort violente mit fin à son expédition. Son successeur Numérien signa avec les Perses une paix qui assurait à l'empire romain le retour de l'Arménie et de la Mésopotamie.

Sous Dioclétien, Narsès tenta de reprendre ces deux provinces. Dioclétien confia la direction de l'expédition en Orient à son collègue Galère Maximien. Les débuts de cette expédition ne furent pas heureux et les Perses s'avancèrent jusqu'à Carrhes. Dioclétien se rend alors en personne sur le théâtre de la guerre et se dirige vers la Mésopotamie, tandis que Maximien gagne l'Arménie où il bat les Perses. Sa victoire amena la paix entre les belligérants et le Tigre forma de nouveau la frontière des deux empires.

Pendant ce temps, Édesse, protégée par ses murs, demeura à l'abri des calamités de la guerre, mais elle ne recouvra pas son indépendance. La citadelle continua à être occupée par une garnison romaine aux ordres du gouverneur. On n'est donc pas surpris d'apprendre que les persécutions diri-

gées pendant ce siècle contre les chrétiens eurent leur contre-coup en Osrhoène.

C'est en effet au temps de Dèce (249-251) qu'il faut placer le supplice du grand prêtre païen Scharbil, après sa conversion au christianisme, et la confession de Barsamya, évêque d'Édesse, qui avait succédé à ʿAbschelâma, successeur lui-même de Palout.

Les *Actes* de ces deux saints nous ont été conservés dans une rédaction syriaque apocryphe, publiée dans les *Ancient Syriac documents*, de Cureton[1].

L'an xv de Trajan et l'an III d'Abgar VII, en 416 des Séleucides, disent ces *Actes*, Trajan ordonne de multiplier les sacrifices et de poursuivre les chrétiens qui refuseraient de participer aux holocaustes des victimes. Scharbil, le grand prêtre, présidait aux cérémonies d'une fête solennelle célébrée à Édesse le 8 de nisan (8 avril). Pendant cette fête, l'évêque Barsamya, accompagné du prêtre Tiridath et du diacre Schaloula, va trouver Scharbil et le convertit à la religion chrétienne. La nouvelle de cette conversion produit une vive émotion dans la ville. Les habitants abjurent le paganisme en grand nombre et reçoivent le baptême. Le procès de Scharbil est aussitôt instruit, mais ce martyr n'est exécuté que le 2 iloul (2 septembre). Ces *Actes*, rédigés par les greffiers Marinus et Anatolus, sont déposés dans les archives d'Édesse. Une note additionnelle déclare

[1] Pages 41-72.

IMPRIMERIE NATIONALE.

que Barsamya, qui convertit Scharbil, vivait au temps de Fabianus, évêque de Rome.

Les *Actes de Barsamya* font suite à ceux de Scharbil et appartiennent à la même rédaction. Ils reproduisent les mêmes dates: 416 des Séleucides, an xv de Trajan, avec la mention du consulat de Commode et de Cerialis. Aussitôt après l'exécution de Scharbil, Barsamya est conduit devant le gouverneur Lysanias, qui le fait fustiger et ordonne de le suspendre et de lui appliquer les peignes de fer. Mais, au moment où le supplice va commencer, arrivent à Édesse les lettres d'Alusis, le grand procurateur, le père des empereurs, qui mettent fin à la persécution. Barsamya est relaxé. Le lendemain Lysanias est relevé de ses fonctions. Ces *Actes* ont été rédigés par les greffiers Zenophilus et Patrophilus et contresignés par les *scharîrê* (fonctionnaires assermentés) Diodorus et Eutropius.

Ils se terminent par la note additionnelle constatant que Barsamya vivait au temps de Fabianus, évêque de Rome. Il avait reçu l'imposition des mains d'ʿAbschelâma. Celui-ci l'avait reçue de Palout. Palout avait été consacré par Sérapion, évêque d'Antioche, qui lui-même l'avait été par Zéphirin de Rome.

Cette note additionnelle rappelle celle qui se trouve à la fin de la *Doctrine*. (Voir ci-dessus, p. 89.) Les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya* se rattachent en effet à la *Doctrine* par la chronologie qu'ils établissent. L'anachronisme qui

dans celle-ci fait remonter Palout au commencement de notre ère a amené l'auteur des *Actes* à placer sous Trajan le martyre de Scharbil et la confession de Barsamya qui eurent lieu en réalité sous Dèce. On doit tenir pour exacte la mention que Sharbil et Barsamya vivaient au temps de Fabianus, évêque de Rome, de 236 à 250 [1]. Le synchronisme fourni par ces *Actes* et qui paraît si précis contient une erreur manifeste. La IIIe année d'Abgar VII correspond effectivement à l'année XV de Trajan, comme Gutschmid l'a montré [2]; mais le consulat de Commode et de Cerialis tombe la IXe année de Trajan, en 106. Cette dernière date concorde à un an près avec l'année 416 des Séleucides (octobre 104-octobre 105), mais non avec la XVe année de Trajan. Si ces *Actes* mentionnent des faits qui se passèrent sous Dèce, leurs descriptions se rapportent plutôt aux persécutions de Dioclétien et de Licinius. Les époques se mêlent et se confondent dans un enchevêtrement singulier, car le rédacteur a emprunté les principaux traits de ses tableaux à des sources différentes, sans les fondre et les harmoniser.

Les habitants d'Édesse qui se convertissent à la suite de Scharbil portent les mêmes noms que ceux qui se sont déjà convertis à la parole de l'apôtre

[1] Voir Lipsius, *Die Edessenische Abgarsage*, p. 9, 41 et suiv.; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, p. 142; Rubens Duval, *Journal asiatique*, 8e série, t. XIV, p. 40-58.

[2] *Untersuchungen ueber die Geschichte des Kœnigr. Osrhœne*, p. 27.

Addai dans la *Doctrine.* Lysanias, le gouverneur d'Édesse, est le même Lysanias qui, sous Licinius en 319, fait subir le martyre à Habib, ainsi que nous le verrons plus loin. Alusis, le grand procurateur, le père des empereurs, est peut-être Volusianus, qui régna avec Gallus et Hostilianus[1]; mais l'auteur, en mentionnant l'édit de pacification, semble avoir eu en vue l'édit de Constantin, qui dans les *Actes d'Habib* mit fin à la persécution de Licinius.

Comme la persécution de Dèce, celle de Dioclétien s'étendit jusqu'à Édesse, où plusieurs personnes subirent le martyre. L'histoire a conservé les noms de Gouria et de Schamouna. Le récit de leur confession et de leur supplice a été rédigé en syriaque par Théophile[2], un païen converti, mais sa rédaction ne nous a pas été conservée. Elle ne nous est connue que par le texte grec de Siméon Métaphraste[3]. Suivant ce texte, le martyre des deux saints eut lieu en l'an 600 des Séleucides (288-289 de J.-C.), la IXe année du règne de Dioclétien

[1] Voir Gutschmid, *loc. cit.*, p. 18, qui remarque qu'il était facile de reporter à Trajan des traditions du temps de Dèce, car le nom complet du premier était Trajan Dèce.

[2] Voir *Anc. Syriac documents*, p. 85.

[3] Publié dans la *Patrologie grecque* de Migne, CXVI, p. 145. La traduction latine publiée par Surius (*De probatis sanctorum vitis*, Cologne, 1618, au 15 novembre, p. 339) a été réimprimée dans les *Anc. Syr. doc.*, de Cureton, p. 113. L'homélie de Jacques de Saroug sur Gouria et Schamouna a été également reproduite dans ce recueil, p. 96. Surius a donné, en outre, un autre récit, *De prob.*, p. 345. (Voir aussi les Bollandistes au 15 novembre.)

et la VI[e] du consulat de Maximien; Abgar, fils de Zoara, était préteur et Côna était évêque à Édesse.

Gouria et Schamouna, qui avaient été élevés à Édesse, menaient une vie entièrement consacrée à Dieu, loin du bruit de la foule. Ils sont cités devant Antonius, le gouverneur romain, parce qu'ils avaient refusé de sacrifier aux dieux. Tous deux confessent le Christ et ne se laissent pas intimider par les menaces des supplices. Ils sont jetés en prison avec beaucoup d'autres chrétiens. Quelque temps s'étant écoulé, Dioclétien mande à Musonius, le gouverneur d'Antioche, de se rendre à Édesse et d'instruire le procès des prisonniers. Gouria et Schamouna sont conduits les premiers devant le tribunal de ce juge suprême. De nouvelles menaces, suivies d'un commencement d'exécution, n'ont pas de prise sur ces vaillants confesseurs. Enfin, le 15 novembre de la même année, ils sont suppliciés hors de la ville et ont la tête tranchée.

A la suite des *Actes de Gouria et de Schamouna* sont placés les *Actes d'Habib*, rédigés par le même Théophile [1]. Habib subit le martyre vingt ans après Gouria et Schamouna, en l'an 620 des Séleucides (308-309), sous le consulat de Licinius et de Con-

[1] La rédaction originale a été publiée avec l'homélie de Jacques de Saroug sur Habib, dans les *Anc. Syriac documents*, de Cureton, p. 73-96. La version grecque de Siméon Métaphraste qui suppose une rédaction différente et la version latine de Surius ont été imprimées dans les ouvrages cités ci-dessus, p. 132, note 3. Saint Éphrem mentionne dans une homélie Gouria, Schamouna et Habib. (Voir *S. Ephræmi Carmina Nisibena*, éd. Bickell, n° 33, p. 137.)

stantin[1], Julius et Baraq étant stratèges et Côna étant évêque à Édesse.

Pendant que la persécution sévissait, Habib, un diacre de Telzéha, bourg voisin d'Édesse, parcourait les environs en exhortant les chrétiens à demeurer fermes dans leur foi. Sa propagande est dénoncée au gouverneur de l'Osrhoène, Lysanias, qui, ne pouvant se saisir de la personne d'Habib, fait mettre en prison sa mère et ses parents les plus proches. Habib rentre à Édesse et va se livrer entre les mains de Lysanias. Il confesse publiquement le christianisme, les tortures ne réussissent qu'à l'affermir dans sa foi. Le gouverneur, désespérant d'avoir raison de sa résistance, le condamne à être brûlé vif. Il est exécuté le 2 septembre et inhumé dans le caveau de Gouria et de Schamouna.

Ces *Actes*, comme les *Actes de Scharbil* et les *Actes de Barsamya*, sont écrits dans un style descriptif, où l'on sent le travail de l'imagination. Mais ils diffèrent de ceux-ci en ce que les dates et les personnages peuvent être considérés comme véridiques. L'auteur n'avait aucune raison de faire un pieux mensonge, comme l'avait fait l'auteur des premiers *Actes*. Quelques inexactitudes dans le récit qui présente Constantin comme déjà chrétien lors de son expédition contre Maxence s'expliquent par une confusion facile à faire, mais ne prouvent rien contre la véracité du narrateur.

[1] Le consulat de Licinius et de Constantin eut lieu pendant les années 312, 313 et 315. (Voir Cureton, *Anc. Syr. doc.*, p. 188.)

L'édit de Milan en 313, en assurant le libre exercice du christianisme, mit fin aux persécutions. La *Chronique d'Édesse*, si sobre de détails pendant les premiers siècles, ne parle pas des martyrs de l'Osrhoène. Elle mentionne seulement à l'an 657 des Séleucides (345-346 de J.-C.) l'érection d'une chapelle à la mémoire des Confesseurs. Cette chapelle s'élevait à l'endroit où avaient lieu les supplices. (Voir ci-dessus, p. 17.)

Les *Actes* que nous venons d'analyser nous font connaître les noms de deux gouverneurs de l'Osrhoène pendant cette période : Antonius sous Dioclétien et Lysanias sous Licinius. Nous apprenons par eux, en outre, que les successeurs de Palout au siège épiscopal d'Édesse furent ʿAbschelama et Barsamya. Palout était évêque au commencement du IIIe siècle; Barsamya, contemporain de Fabianus de Rome, vivait vers 250. A partir de cette dernière date jusqu'à Cônа, les renseignements font défaut. Cona était déjà évêque d'Édesse en 289, selon les *Actes de Gouria et de Schamouna;* en 313, il pose les fondations de l'Église d'Édesse[1]. Entre 250 et 289, il y a un intervalle de trente-neuf années. Il est difficile d'admettre que Barsamya ait vécu assez vieux pour qu'on ne soit pas obligé de supposer un intermédiaire entre lui et Côna. Il y a plutôt là une lacune que nous ne sommes pas en état de combler[2].

[1] *Chronique d'Édesse,* dans Assémani, *B. O.*, I, p. 393.

[2] Dans les *Actes de Scharbil,* Tiridath le prêtre et Schaloulâ le

Les persécutions furent un obstacle à l'extension du christianisme en Mésopotamie. Les polémiques qu'avaient entamées les différentes sectes religieuses subirent un arrêt. La lutte ne reprendra qu'avec saint Éphrem, un siècle plus tard.

La littérature est surtout apologétique. Les *Actes des martyrs*, dont nous ne possédons que des rédactions postérieures et amplifiées, offraient de pieuses lectures propres à affermir les chrétiens dans leur foi et à exciter leur zèle religieux. La légende d'Abgar, dans sa forme primitive, parut vers la même époque[1]. Elle donnait à l'Église d'Édesse une importance fictive, mais de nature à attacher les esprits crédules des lecteurs. Ce siècle fut peu littéraire. L'essor que les écrits de Bardesane avaient imprimé à la littérature syriaque n'eut qu'une courte durée. Mais il renaîtra bientôt, quand le christianisme, affranchi de la crainte des persécutions, luttera contre les anciennes hérésies qu'il déracinera, et se livrera aux stériles discussions de la christologie.

diacre accompagnent Barsamya dans sa visite à Scharbil. M. Tixeront remarque judicieusement qu'on peut inférer de cette donnée que les successeurs de Barsamya furent ces deux personnages. C'est en effet avec la même hiérarchie qu'Aggai et Palout, les futurs successeurs d'Addai, sont indiqués dans la *Doctrine*. (Voir Tixeront, *Les origines de l'église d'Edesse*, p. 151.)

[1] Voir ci-dessus, p. 90-91.

CHAPITRE IX.

ÉDESSE PENDANT LE IVe SIÈCLE.

L'Église d'Édesse s'affirme comme orthodoxe. — Évêques d'Édesse pendant ce siècle. — Légende édessénienne relative à Julien l'Apostat. — Les orthodoxes persécutés par les Ariens. — Saint Éphrem et ses œuvres. — L'École des Perses et les études grecques à Édesse.

La paix conclue entre Narsès et Dioclétien assura quarante années de tranquillité à la Mésopotamie. En 313, l'édit de Milan, suivi bientôt de la conversion de Constantin le Grand, scella la victoire définitive du christianisme sur le paganisme. Désormais l'Église, maîtresse de ses destinées, s'occupe de fixer les dogmes. Les questions de christologie vont agiter le monde chrétien. L'Église d'Édesse entre dans le mouvement et prend une importance qu'elle n'avait pas encore eue.

Jusqu'alors la *Chronique d'Édesse* n'avait fait mention des chrétiens que d'une manière incidente, à propos de l'inondation de 201. Mais, à partir de 313, elle rapporte fidèlement les noms des évêques et les actes de leur administration. Cette administration n'est plus limitée aux soins du culte, elle s'étend aux établissements religieux et aux fondations de bienfaisance. L'évêque dispose de sommes importantes.

Voici la liste des évêques que la *Chronique d'Édesse* nous fournit pour ce siècle :

Côna,	avant	289	jusqu'en	313.
Sa'ad,	—	313	—	324.
Aitallaha,	—	324	—	346.
Abraham,	—	346	—	361.
Barsès,	—	361	—	378.
Vologèse,	—	379	—	387.
Cyrus,	—	387	—	396.
Silvanus,	—	396	—	398.
Pequida,	—	398	—	409.

En 313, peu de temps avant sa mort, Côna posa les fondations de l'église d'Édesse, qui fut achevée par Sa'ad. Il s'agit d'une reconstruction de l'ancienne église d'Édesse.

En 324, Aitallaha construisit le cimetière et le côté est de l'église. L'année suivante, il souscrivit au concile de Nicée à la tête des évêques de la Mésopotamie. L'Église d'Édesse par cet acte affirme son orthodoxie.

Après la reconstruction d'Amid par Constance, la Mésopotamie est divisée en deux provinces : l'Osrhoène avec Édesse pour capitale et la Mésopotamie proprement dite, dont Amid forme le chef-lieu. C'est à cette nouvelle division que fait allusion la *Chronique d'Édesse* quand elle dit que, en 381, Théodose reconstruisit Reschaina dans l'*Osrhoène*, expression dont elle se sert pour la première fois. En effet, au concile de Constantinople tenu au mois d'octobre de la même année, l'évêque

d'Édesse n'apparaît plus à la tête de la *Mésopotamie;* Vologèse ou Eulogius d'Édesse représente la province de l'Osrhoène, et Maras, évêque d'Amid, signe pour la province de la Mésopotamie.

En 328, l'église d'Édesse fut reconstruite et agrandie.

En 346, Abraham succéda à Aitallaha; il construisit l'église des Confesseurs.

En 361, Barsès, qui était évêque d'Harran, fut appelé au siège d'Édesse devenu vacant par la mort d'Abraham.

En 370, fut construit le baptistère d'Édesse.

Pendant les dernières années de Constantin, la Mésopotamie orientale fut de nouveau troublée par les Perses. Après la mort de cet empereur et le partage de l'empire entre ses fils, Constance occupa l'Orient, mais ne sut pas le défendre contre les rois sassanides. Nisibe fut assiégée par Sapor II en 338, 346 et 350[1]. Son énergique résistance fit échouer les entreprises successives de ce roi et préserva la Mésopotamie.

Une expédition dirigée en 353 par le général Nohardès contre Batnan (ou Batné), place forte de la plaine de Saroug, n'eut pas plus de succès[2].

En 359, les Perses envahissent le nord de la Mésopotamie et mettent le siège devant Amid. Pendant ce temps, Sabinianus, qui commandait les

[1] Voir Julien, *Orat.*, I, p. 33; *Orat.*, II, p. 79; comp. Bickell, *S. Ephræmi syri carmina Nisibena*, p. 11 et suiv.

[2] Ammien Marcellin, l. XIV, cap. III.

troupes romaines en Mésopotamie, campait tranquillement sous les murs d'Édesse dans le cimetière[1]. Amid succomba malgré une vigoureuse sortie des soldats gaulois de la garnison, qui infligèrent des pertes sensibles aux assiégeants. En reconnaissance de ce fait d'armes, Constance érigea auprès d'Édesse des statues aux centurions tombés dans le combat[2].

Constance était occupé à réunir des troupes et des vivres quand il apprit l'insurrection qui donna le pouvoir à Julien. Celui-ci prit à cœur de rétablir les affaires en Orient. Il se rendit en Mésopotamie et traversa l'Euphrate près de Batnan. Son arrivée fut d'abord saluée avec joie et il reçut auprès de Batnan une députation édessénienne qui lui offrit une couronne et l'invita à se rendre à Édesse. Mais l'empereur évita cette ville où il craignait un mauvais accueil de la part de la population chrétienne; il s'arrêta seulement à Harran, qui était encore un rempart du paganisme et, à ce titre, lui était plus sympathique[3]. Sans doute, à l'instigation des Harraniens, il fit saisir et distribuer à ses troupes les biens de l'Église orthodoxe d'Édesse et prit les mesures

[1] Ammien Marcellin, l. XVIII, cap. VII.

[2] *Ibid.*, l. XIX, cap. III et VI.

[3] Voir Zosime, p. 141; Théodoret, III, XXI; Sozomène, VI, 1. Ammien Marcellin (l. XXIII, cap. III) ne parle pas de l'entrée de Julien à Édesse. Suivant une tradition, Julien aurait fait subir le martyre dans cette ville à Gemellus de Paphlagonie qu'il avait rencontré à Ancyre et qu'il avait traîné à sa suite. Voir *Menologium Basilii Porphyrogenetæ*, II, p. 21.

nécessaires pour éviter un soulèvement dans la ville[1]. Selon le roman syriaque de Julien, suivi sur ce point par Barhebræus[2], l'empereur aurait envoyé à Édesse une députation que les habitants auraient refusé de laisser entrer après l'avoir insolemment outragée. Le roman de Julien ajoute que l'empereur, vivement irrité, avait donné l'ordre à Jovinien (Jovien, son futur successeur), qui se trouvait alors à Nisibe avec un corps d'armée, d'aller châtier la ville insolente. Le pieux Jovien, qui était entièrement dévoué aux chrétiens, est très affecté à la réception de cet ordre qu'il communique à l'évêque de Nisibe. Le général et le prélat unissent leurs prières pour détourner de la ville sainte la calamité qui la menace. Leurs prières sont entendues de Dieu; Julien renonce à retirer les troupes de la frontière perse et remet sa vengeance au retour de son expédition en Babylonie. En même temps Jovien apprend par une vision que l'empereur apostat recevra un juste châtiment dans douze semaines[3].

Sous l'influence du roman de Julien, l'auteur d'une rédaction des *Actes de saint Éphrem*, dont nous parlerons plus loin, rapporte à cet empereur un épisode de la persécution ordonnée par Valens

[1] Voir Julien, *Epist.*, dans l'édition d'Hertlein, II, p. 547.

[2] Voir *Julianos der Abtruennige*, éd. G. Hoffmann, p. 122 et suiv.; Nœldeke, *Z. D. M. G.*, XXVIII, p. 272; Barhebræus, *Chron. syr.*, 68, 12.

[3] Voir *Julianos der Abtruennige*, p. 143; Nœldeke, *loc. cit.*

contre les orthodoxes d'Édesse. Julien, suivant cette rédaction[1], envoie des députés à Édesse pour ordonner aux habitants de venir lui rendre hommage à Harran et prendre part aux sacrifices offerts aux dieux. Les Édesséniens refusent d'obtempérer à ses ordres et se déclarent prêts à mourir plutôt que de renier leur foi. Une femme se présente même avec ses deux enfants pour recevoir la palme des martyres. Julien, furieux de la résistance d'Édesse, jure de venger cet outrage au retour de son expédition contre les Perses. Le pieux Jovinien (Jovien), qui faisait partie de l'expédition, pénètre en secret à Édesse et prie une nuit entière dans l'église de la vierge Marie[2]. Une vision lui annonce, à sa grande joie, que Julien recevra bientôt le châtiment de son apostasie et qu'il périra pendant l'expédition. A cet épisode l'auteur de cette rédaction rattache un hymne attribué à saint Éphrem et qui se rapporte évidemment à l'exil de l'évêque Barsès, comme il est indiqué dans la seconde rédaction. Nous reproduisons ici cet hymne[3] avec une traduction

[1] Voir *Acta S. Ephræmi*, d'après un manuscrit du Vatican, dans l'édition des œuvres de saint Éphrem par Bénédicte et Évodius Assémani, *S. Ephræmi syri opera omnia*, *syr. lat.*, III, p. xx; cf. J. Assemani, *Bibl. orient.*, I, p. 52. La rédaction de ces *Actes* contenue dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 235, fol. 125, rapporte avec raison cet épisode à la persécution de Valens, comme nous le verrons ci-après.

[2] Cette église ne fut construite qu'à la fin du ve siècle; voir ci-dessus, p. 17.

[3] D'après le texte imprimé dans l'edition d'Evod. Assemani, *S. Ephræmi opera*, III, p. LVII.

française; en le comparant avec celui que nous donnons plus loin d'après l'autre rédaction, on verra les différences sensibles qui les distinguent.

ܐܘܪܗܝ ܫܒܩܬ ܩܢܝܢܗ ،	Édesse a abandonné ses biens
ܘܒܬܐ ܕܝܠܗ ܦܬܝܚܝܢ ،	Et ses maisons restées ouvertes;
ܘܢܦܩܬ ܥܡ ܪܥܝܐ ܕܝܠܗ ،	Elle est sortie avec son pasteur,
ܪܗܛ ܪܫܝܥܐ ܕܢܬܟܬܫܘܢ .	A la rencontre du pervers pour [subir le supplice.
ܘܠܐ ܫܚܠܦܬ ܗܝܡܢܘܬܗ ،	Elle n'a pas changé sa foi,
ܘܠܐ ܚܘܒܗ ܕܠܘܬ ܡܪܗ ،	Ni son amour pour son Seigneur;
ܘܦܣܩܘ ܣܒܪܗܘܢ ܥܡܘܪܝܗ ،	Tous ses habitants ont renoncé à [l'espoir,
ܟܕ ܐܡܪܝܢ ܗܘܘ ܗܟܢܐ .	Et ont prononcé ces paroles :
ܐܘܠܨ ܕܢܫܠܡ ܩܢܝܢ ،	« Nous devons livrer nos biens
ܘܒܬܝܢ ܘܟܠ ܡܐ ܕܐܝܬ ܗܘ ܠܢ ،	Et nos maisons et tout ce que [nous possédons,
ܠܗܢܐ ܛܪܘܢܐ ܕܐܬܐ ܠܢ ،	A ce tyran qui est venu à nous,
ܘܠܐ ܢܫܚܠܦ ܗܝܡܢܘܬܢ .	Et nous ne changerons pas notre [foi ».
ܐܘܪܗܝ ܡܠܝܬ ܒܘܪܟܬܐ ،	Édesse pleine de bénédictions
ܘܡܨܒܬܬܐ ܒܝܘܬܪܢܐ ،	Et parée de vertus,
ܥܡ ܗܘܢܐ ܘܬܐܪܬܐ ܥܝܪܬܐ ،	Douée d'intelligence et d'une con- [science vigilante,
ܘܒܝܕܥܬܐ ܥܡ ܚܟܡܬܐ .	De la science et de la sagesse!
ܒܗܝܡܢܘܬܐ ܐܣܪܬ ܚܨܝܗ ،	Elle a ceint ses reins de la foi
ܘܥܡ ܡܪܗ ܐܙܟܬ ܠܗܪܣܝܣ ،	Et avec son Seigneur elle a vaincu [les hérésies.
ܘܟܠܝܠܗ ܒܚܘܒܐ ܐܬܬܪܝܡ ،	Sa couronne a été rehaussée par [l'amour,

ܡܫܝܚܐ ܢܒܪܟ ܠܥܡܘܪ̈ܝܗ̇ .	Que le Christ bénisse ses habitants!
ܐܘܪܗܝ ܒܫܘܒܚܐ ܡܨܛܒܬܐ ؛	Édesse s'est parée de gloire
ܘܒܫܡܐ ܕܝܫܘܥ ܫܘܒܗܪܐ ؛	Et a mis son orgueil dans le nom [de Jésus;
ܘܐܦ ܒܫܠܝܚܗ ܡܫܬܒܗܪܐ ؛	Elle est fière aussi de son envoyé,
ܒܐܕܝ ܫܠܝܚܐ ܛܘܒܢܐ .	Addai le bienheureux apôtre!
ܡܕܝܢܬܐ ܕܕܡܝܐ ܒܫܘܡܗܐ ؛	Ville qui égale en renom
ܠܐܘܪܫܠܡ ܫܡܝܢܝܬܐ ؛	La Jérusalem céleste!
ܐܘ ܐܘܪܗܝ ܟܡܐ ܠܝ ܕܐܡܪ ؛	Ô Édesse! Combien j'aurais à dire
ܘܐܡܪ ܥܠ ܫܘܦܪ̈ܝܟܝ ܪ̈ܡܐ ؛	Et à proclamer sur tes beautés [sublimes!
ܕܐܟܐ ܐܢܐ ܒܐܪ̈ܝܟܘܬܐ ؛	Dussé-je être vaincu par la lon- [gueur du sujet,
ܠܐ ܐܫܬܘܩ ܡܢ ܬܫܒ̈ܚܬܟܝ .	Je ne cesserai de chanter tes [louanges.

La mort de Julien près de Ctésiphon, en 363, termina la campagne. Jovien, nommé empereur par l'armée, signa avec Sapor une paix désavantageuse par laquelle il abandonnait Nisibe, qui, depuis Dioclétien, était demeurée au pouvoir des Romains. Quoique, aux termes du traité de paix, cette cession n'ait été faite que pour une période de cent vingt ans[1], cette ville demeurera définitivement acquise à l'empire perse. Elle reçut une colonie amenée du centre de la Perse[2], qui en modifia l'esprit et l'attacha à ses nouveaux maîtres, contre

[1] Voir *Chronique de Josué le Stylite*, édit. Wright, chap. vii.

[2] Voir Tabari, *Geschichte der Perser und Araber uebersetzt von Nœldeke*, p. 63.

lesquels elle avait si vaillamment lutté quelques années auparavant.

La retraite de Jovien, qui ressemblait à une déroute, fut vivement ressentie par les populations chrétiennes des bords du Tigre, éprouvées par les persécutions de Sapor et dévouées à leurs coreligionnaires de l'Occident.

La reddition de Nisibe amena l'expatriation de la partie riche et éclairée de la population chrétienne, qui se retira vers l'Ouest, principalement à Édesse. Parmi les émigrants se trouvait saint Éphrem, déjà connu par les poésies qu'il avait composées dans sa ville natale. De cette époque date vraisemblablement la fondation à Édesse de la célèbre École des Perses. La capitale de l'Osrhoène devint alors un centre d'études où affluèrent les chrétiens orientaux. Ce mouvement littéraire et scientifique de l'Orient vers l'Occident s'accentua pendant le ve siècle, jusqu'à la destruction de l'École persane d'Édesse, ainsi que nous le verrons sous le chapitre suivant.

Jovien se hâta de traverser la Mésopotamie et de gagner la Syrie en passant par Édesse, où il semble s'être arrêté quelques jours[1].

Après la reddition de Nisibe aux Perses, Amid et Édesse devinrent les deux principaux remparts

[1] Voir le roman syriaque de Julien l'Apostat, *Julianos der Abtruennige*, p. 228; cf. Nœldeke, *Z. D. M. G.*, XXVIII, p. 280. Ammien Marcellin, Zosime et Philostorgue sont muets sur ce passage de Jovien à Édesse.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de la Mésopotamie. Valens, qui, après Jovien, eut le gouvernement de l'Orient, tenta en vain de repousser les attaques de Sapor contre cette province. En 373, il se rendit à Édesse avec Modestus, préfet du prétoire. L'Église d'Édesse était alors divisée en orthodoxes et en Ariens. Les Ariens, soutenus par l'empereur qui professait leur hérésie, formaient un parti puissant. Saint Éphrem lutta en vain contre eux pendant les dernières années de sa vie, de 364 à 370, et consacra plusieurs de ses hymnes à la réfutation de leur doctrine[1]. Arrivé à Édesse, Valens persécuta les orthodoxes, condamna à l'exil l'évêque Barsès et voulut imposer aux habitants un évêque arien. Barsès quitta Édesse suivi de ses fidèles au mois de septembre 373. C'est à cet exil que la rédaction des *Actes de saint Éphrem* contenue dans le manuscrit syriaque 235 (fol. 125-142) de la Bibliothèque nationale[2] rapporte avec raison l'épisode que la rédaction de ces *Actes*, dans le manuscrit du Vatican, rattache à l'expédition de Julien en Mésopotamie, comme nous l'avons dit ci-dessus (p. 142). Suivant cette rédaction, pendant qu'Éphrem

[1] Voir Bickell, *S. Ephræmi syri carmina Nisibena, prolegomena*, p. 8 et 22.

[2] Cette rédaction, qui diffère sur plusieurs points importants du texte du Vatican publié par Ev. Assémani, a été mise en lumière pour la première fois par M. Bickell, dans son *Conspectus rei Syrorum litterariæ*, 1871, p. 26 et seq.; celui-ci en a publié des passages dans la *Z. D. M. G.*, XXVII, p. 600-604. M. Lamy l'a publiée en entier, d'après une copie de l'abbé Martin, dans le 2e volume de son édition de *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, p. 5-90.

vivait encore à Édesse [1], l'empereur Valens vint établir son camp sous les murs de cette ville. Il donna alors l'ordre aux habitants de se rendre auprès de lui pour confesser leur foi. Ceux-ci se rendirent à la basilique de saint Thomas pour conjurer par leurs prières le danger qui les menaçait. Impatienté d'attendre, Valens envoie à un de ses généraux l'ordre de pénétrer dans la ville et d'en massacrer les habitants. Avant d'en venir à cette mesure extrême, le général leur adresse plusieurs avertissements. C'est pendant ce temps qu'il rencontre une femme conduisant ses deux enfants par la main et prête à subir avec eux le martyre plutôt que de renier sa foi. Valens, frappé d'étonnement devant un pareil sacrifice, se contente d'ordonner l'exil de l'évêque et du clergé. A cette occasion, saint Éphrem composa l'hymne suivant [2] :

ܬܪ̈ܥܐ ܕܒ̈ܬܐ ܦܬܝܚܝܢ .	Les portes des maisons sont res-[tées ouvertes,
ܡܫܒܩܐ̣ ܐܘܪܗܝ ܡܢ ܢܦܩܬ̇ .	Édesse les a adandonnées pour sor-[tir
ܥܡ ܪ̈ܥܝܐ ܠܩܒܪܐ ܕܐܬܡܘܬ̣ܬ .	Avec son pasteur vers la fosse où [elle doit mourir

[1] Éphrem mourut le 9 juin 373; l'exil des orthodoxes eut lieu quatre mois plus tard, au mois de septembre de la même année. Comp. aussi sur ce sujet Théodoret, Socrate et Sozomène dans l'*Appendice* joint à la fin de ce mémoire.

[2] Comme nous l'avons dit plus haut, saint Éphrem était déjà mort lors de l'exil de l'évêque Barsès. L'hymne que nous avons collationné sur le manuscrit de Paris a été publié par M. Bickell, dans la *Z. D. M. G.*, XXVII, p. 604; celui-ci en avait donné aupa-

ܘܠܐ ܠܡܟܦܪ ܒܗܝܡܢܘܬܗ .	Plutôt que de renier sa foi.
ܡܕܝܢܬܐ ܘܫܘܪܐ ܘܒܢܝܢܐ ،	Que la ville, le rempart, les édifices
ܘܒ̈ܬܐ ܠܡܠܟܐ ܢܫܬܠܡܘܢ .	Et les maisons soient livrés au roi!
ܩܢܝ̈ܢܐ ܘܕܗܒܐ ܢܫܒܘܩ ،	Nos biens, notre or, abandonnons-
ܘܠܐ ܢܫܚܠܦ ܗܝܡܢܘܬܢ ،	Et ne changeons pas notre foi! [les
ܐܘܪܗܝ ܡܠܝܐ ܢܟܦܘܬܐ .	Édesse, pleine de chasteté,
ܡܠܝܐ ܗܘܢܐ ܘܣܘܟܠܐ .	Pleine de sagesse et d'intelligence;
ܠܒܝܫܐ ܫܘܦܪܐ ܪܘܚܢܐ ،	Vêtue des charmes de l'esprit!
ܐܣܝܪ ܚܨ̈ܘܗ ܗܝܡܢܘܬܐ .	La ceinture de ses reins est la foi,
ܙܝܢܗ ܩܘܫܬܐ ܙܟܝܐ ܠܟܠ ،	Ses armes, la vérité qui triomphe [de tout,
ܟܠܝܠܗ ܚܘܒܐ ܡܪܒܐ ܠܟܠ .	Sa couronne, l'amour qui grandit [tout.
ܡܫܝܚܐ ܢܒܪܟ ܠܥܡܘܪ̈ܝܗ .	Que le Christ bénisse ses habitants!
ܐܘܪܗܝ ܕܫܡܗ ܫܘܒܗܪܗ .	Édesse dont le nom fait son orgueil,
ܘܫܡ ܫܠܝܚܗ ܫܘܒܚܗ .	Et le nom de son apôtre, sa gloire,
ܘܫܡ ܪܥܝܗ ܣܘܟܠܗ .	Et le nom de son pasteur, son in- [telligence,
ܡܕܝܢܬܐ ܡܪܬ ܚܒܪ̈ܬܗ .	Ville, maîtresse de ses compagnes,
ܡܕܝܢܬܐ ܕܐܝܬܝܗ ܛܠܠܐ .	Ville qui est l'ombre
ܕܗܝ ܐܘܪܫܠܡ ܕܫܡܝܐ .	De la Jérusalem des cieux!

Barsès mourut en exil au mois de mars 378, cinq ans après avoir quitté son siège épiscopal.

ravant une traduction latine dans son *Conspectus rei Syr. litterariæ*, p. 28. Dans l'édition de M. Lamy, mentionnée ci-dessus, il se trouve p. 78 du tome II. Son texte diffère notablement de celui que nous avons reproduit ci-dessus, p. 143; il est incontestablement meilleur.

A la fin de la même année, la mort de Valens vint mettre un terme au triomphe des Ariens et les orthodoxes rentrèrent à Édesse le 27 décembre 378.

L'émigration des orthodoxes amena une perturbation momentanée dans les affaires de la ville. Mais une autre cause d'appauvrissement autrement grave, ce fut l'entretien des troupes romaines qui campaient autour d'Édesse pendant les expéditions en Mésopotamie et qui rendaient particulièrement onéreuses les charges municipales de l'Osrhoène. Valens, par un rescrit adressé en 375 à Modestus, préfet du prétoire, força les principaux habitants à consacrer un de leurs fils à la curie [1]. Cette obligation fut confirmée en 384 par une loi de Théodose [2].

Vologèse (Eulogius) succéda à Barsès en 379, l'année même, remarque la *Chronique d'Édesse*, que Théodose monta sur le trône. Il construisit l'église de Mar Daniel, qui fut appelée ensuite l'église de Mar Domitius. Sous Cyrus, son successeur, le 22 août 394, on porta la châsse de saint Thomas au grand temple désigné sous le vocable de cet apôtre.

Théodose interdit les sacrifices païens et fit fermer les temples des dieux. Il autorisa cependant, par un décret adressé à Palladius en 382, le maintien d'un panthéon de l'Osrhoène, rempli d'idoles de prix et

[1] *Cod. Just.*, XII, tit. LVIII, 5. La citation de Bayer (*Hist. Osrhoena*, p. 226) est incomplète.

[2] *Cod. Theod.*, XII, tit. X, 105.

de riches *ex-voto*, mais à la condition qu'il servirait de lieu d'assemblée pour le peuple et qu'il n'y serait pas sacrifié [1].

Sous cet empereur, la Mésopotamie jouit de la tranquillité, grâce aux rivalités qui divisaient les Perses. En 384, Sapor III envoya une députation qui, après de longs pourparlers, signa la paix avec les Romains [2].

Cette province fut cependant troublée pendant quelque temps par l'invasion des Huns qui, au mois de juillet 396, ravagèrent l'Arménie, la Syrie et la Mésopotamie [3].

Le 22 juillet 396, Cyrus, évêque d'Édesse, mourut et Silvanus lui succéda à la fin de la même année ou au commencement de l'année suivante. Celui-ci mourut le 17 octobre 398 et fut remplacé par Pequida le 23 novembre suivant.

La gloire littéraire de ce siècle, ce fut l'illustre saint Éphrem. Malgré le vif éclat dont le nom de ce Père de l'Église syriaque brilla de son vivant même, on

[1] *Cod. Theod.*, XVI, tit. x, 3.

[2] Marcellin Comes, p. 85; Nœldeke, *Tabari*, p. 70, note 2.

[3] Voir Josué le Stylite, édit. Wright, chap. IX; *Liber Chalipharum*, dans le premier volume des *Anecdota syriaca* de Land, p. 108; Nœldeke, *Tabari*, p. 72, note 1. Suivant l'auteur des *Acta S. Ephræmi*, dans le manuscrit de Paris (voir Bickell, *Conspectus rei Syr. litterariæ*, p. 27; *Z. D. M. G.*, XXVII, p. 602-603; Lamy, *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, II, p. 74-75), cette invasion aurait eu lieu du vivant de saint Éphrem, qui écrivit à ce sujet. Mais Éphrem était mort déjà depuis vingt-trois ans. « Les Huns, dit cet auteur, pillèrent les couvents de moines et de nonnes qui se trouvaient sur la montagne sainte d'Édesse. »

possède peu de renseignements certains sur sa vie, qui semble s'être écoulée dans l'ascétisme le plus humble. Sa biographie est donnée dans des *Actes* dont les deux rédactions connues [1] diffèrent sur plusieurs points importants, mais qui toutes deux sont pauvres en dates. Le texte du manuscrit de la Bibliothèque nationale qui contient l'une de ces rédactions est de beaucoup préférable à celui du manuscrit du Vatican qui renferme l'autre. Il suffira d'analyser ici ces *Actes* d'une manière sommaire, en laissant de côté les anecdotes et les miracles dont l'imagination orientale les a ornés.

Saint Éphrem, rapportent ces *Actes*, naquit à Nisibe, au temps de Constantin, d'un père qui était dans cette ville prêtre d'une idole appelée Abizal (Abnil, dans le manuscrit du Vatican). Dès son enfance il refusa de prendre part aux sacrifices offerts aux dieux. Son père, ne pouvant vaincre sa résistance, le chassa un jour de sa maison. Éphrem se rend alors auprès de Jacques, évêque de Nisibe, qui l'admet au nombre de ses disciples et l'emmène avec lui au concile de Nicée.

Après la mort de Constantin, Sapor vint mettre le siège devant Nisibe. Il était sur le point de s'emparer de la ville, lorsque, à la prière d'Éphrem,

[1] Voir sur ces rédactions ci-dessus, p. 142, note 1, et p. 146, note 2. Un résumé très succinct de cette biographie se trouve aussi dans un manuscrit de la Bibliothèque de Berlin (coll. Sachau, n° 165, fol. 6); M. Lamy l'a communiqué dans son édition de *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, II, VIII, note 5.

des armées de mouches et de taons s'abattirent sur les éléphants et les chevaux de l'armée perse et forcèrent Sapor de renoncer à son entreprise [1]. Jacques ne survécut à ce siège que quelques jours; Éphrem continua à séjourner à Nisibe et à s'y perfectionner dans tous les genres de la vertu, jusqu'à la reddition de cette place aux Perses. Il se rendit alors à Beith-Garbaia, où il avait reçu le baptême à l'âge de dix-huit ans [2], après avoir été instruit dans les saintes Écritures. Les persécutions dirigées contre les chrétiens de la Perse le forcent à se retirer à Amid, mais il y demeure peu de temps; à la fin de la même année, il se fixe à Édesse. Il se loue d'abord comme serviteur dans un établissement de bains, pour s'assurer les moyens de vivre; puis, poussé par le goût des études et de la vie ascétique, il quitte la ville et se choisit une retraite sur la montagne sainte d'Édesse au milieu des anachorètes. Son commentaire sur la *Genèse* le met en évidence et il est sollicité de venir enseigner à l'École d'Édesse. Il veut refuser cet honneur, mais une vision céleste le force à accepter. C'est à cette époque qu'il rédige ses écrits contre les hérétiques. Son enseignement lui attire un grand nombre de disciples, parmi les-

[1] Il s'agit du siège de l'année 338; comp. Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 66; *Liber Chalipharum*, dans Land, *Anecd. syr.*, I, p. 2 (p. 104 de la traduction); Théodoret, *Hist. eccl.*, II, p. 26; Lamy, *S. Ephræmi hymni et sermones*, II, p. 19, note.

[2] Dans le manuscrit du Vatican : *où il reçut le baptême à l'âge de vingt-huit ans.*

quels se trouvaient Zénobius, le diacre, Mar Isaac, Asuna, Julien et Siméon [1].

Le bruit qui se faisait à ce moment autour du nom de saint Basile et qui se répandait partout le remplit du désir de connaître cet illustre évêque. Il part accompagné d'un interprète, car il ne savait pas le grec. Arrivé au bord de la mer, il trouve un navire en partance pour l'Égypte; il s'y embarque et descend dans l'ancien pays des Pharaons, qu'il trouve en proie à l'arianisme. Il passe huit ans à combattre cette hérésie, puis il part pour Césarée de Cappadoce. Saint Basile l'accueille avec joie et lui confère le diaconat. Ayant appris que, pendant son absence, les hérésies avaient relevé la tête à Édesse, Éphrem retourne en Mésopotamie. Il passe par Samosate et rentre à Édesse. Il recommence aussitôt à lutter contre les sectateurs de Bardesane, d'Arius, de Manès et de Marcion, qu'il foudroie de ses hymnes virulents.

Quatre années s'étaient écoulées depuis son retour dans la capitale de l'Osrhoène, lorsque saint Basile lui adressa deux légats chargés de le consacrer évêque. Saint Éphrem refusa d'accepter cette dignité et sut par des subterfuges échapper aux sollicitations de son entourage. Il eut pour ami Mar Saba, un pieux moine, en l'honneur duquel il com-

[1] Dans le manuscrit du Vatican : Zénobius, le diacre, Isaac, Siméon et Abraham. Dans le *Testament d'Éphrem :* Abha, Abraham, Siméon, Mara et Zénobius.

posa plusieurs hymnes[1]. Il écrivit des poésies sur des évêques et des personnages pieux de son temps, sur la chute de Nicomédie, sur Nisibe et son évêque Jacques, sur Constantin. Il commenta l'Ancien et le Nouveau Testament, décrivit les fléaux dont il fut le témoin et consacra des hymnes aux martyrs d'Édesse, Gouria et Schamouna[2].

Du vivant de saint Éphrem, ajoutent ces *Actes*, eurent lieu l'invasion des Huns[3] et la persécution de Valens contre les orthodoxes[4]. Saint Basile précéda dans la tombe saint Éphrem, qui composa plusieurs hymnes sur ce saint évêque.

A la piété Saint Éphrem joignait la charité, dont il donna des exemples pendant une famine. Il mourut entouré de la vénération de tous et ses obsèques attirèrent une foule considérable de tous les lieux voisins.

Selon cette biographie, saint Éphrem naquit sous Constantin, fut baptisé à l'âge de dix-huit ans et suivit Jacques de Nisibe au concile de Nicée en 325. Cette dernière date nous oblige à reporter la naissance de saint Éphrem à la première année du règne de Constantin, en 306, en supposant que saint Éphrem n'était devenu chrétien qu'un an avant son départ

[1] Édités par M. Lamy dans *S. Ephræmi hymni*, III, p. 837-936.

[2] Voir ci-dessus, p. 133, note 1.

[3] Voir ci-dessus, p. 150, note 3.

[4] Voir ci-dessus, p. 146. Dans le manuscrit du Vatican, cette persécution est rapportée à Julien au lieu de Valens, comme nous l'avons dit plus haut, p. 142.

pour Nicée. Mais sa présence à Nicée semble fort problématique, comme le remarque M. Nœldeke[1], car il n'y est fait nulle part allusion dans ses écrits. Si la date de sa naissance est incertaine, celle de sa mort est connue; elle tombe le 9 juin 373[2]. Éphrem, ayant quitté Nisibe en 363, ne vécut à Édesse que dix années au plus, peut-être même neuf, si l'on admet avec son biographe qu'il n'arriva à Édesse qu'une année après son départ de Nisibe. Son activité intellectuelle dans l'Osrhoène fut prodigieuse, comme l'attestent les nombreuses œuvres qu'il écrivit à cette époque-là; celles-ci suffisent largement à remplir la dernière période de son existence. Il n'est donc pas admissible qu'il ait passé huit ans en Égypte. Son voyage dans ce pays doit être tenu pour fictif, ainsi que sa visite à saint Basile à Césarée de Cappadoce.

La vie de ce Père, si pauvre qu'elle soit de faits positifs, a dû être écrite de bonne heure après la mort de saint Éphrem, observe M. Nœldeke[3], car elle fut utilisée par des auteurs du commencement du ve siècle et peut-être de la fin du ive. Cependant les rédactions que nous en possédons sont de beaucoup postérieures. A propos de l'arrivée d'Éphrem

[1] Voir *Götting. Gelehrte Anzeigen*, 1887, p. 83.

[2] D'après la *Chronique d'Édesse* dans Assémani, *B. O.*, I, p. 54; Jacques d'Édesse, dans Lamy, *S. Ephræmi hymni*, II, p. VIII, note 2, et d'autres auteurs; comp. Bickell, *S. Ephræmi carmina Nisibena*, p. 9, note; Nœldeke, *Gött. Gelehrte Anzeigen*, 1887, p. 84.

[3] *Loc. cit.*, p. 84.

à Édesse, elles parlent du fleuve du Daiçan *qui entoure la ville;* or ce n'est que sous Justinien que le Daiçan reçut cette direction, comme nous l'avons rapporté ci-dessus (p. 8). Le manuscrit du Vatican mentionne les Stylites aux obsèques d'Éphrem; cet ordre, comme l'a remarqué Assémani [1], fut fondé par Siméon en 459.

La grande influence qu'Éphrem exerça en Orient lui valut le titre de *Prophète des Syriens.* Cette influence ne fut pas limitée à la Syrie et à la Mésopotamie, mais s'étendit sur tout le monde chrétien. On possède de ses écrits des traductions grecques, arméniennes, coptes, arabes, éthiopiennes, etc. C'est surtout par la poésie qu'il chercha à inculquer à ses disciples les doctrines qu'il professait. Il avait, nous apprend son biographe, constitué un chœur de vierges, qui se rendaient assidûment à l'église matin et soir, et chantaient sous sa direction les hymnes qu'il avait composés. C'est également par des hymnes (et en cela il se montra l'heureux émule de Bardesane) qu'il combattit les nombreuses sectes hérétiques répandues dans l'Asie antérieure et parmi lesquelles ce Père de l'Église cite lui-même les Ariens, les Eunomiens, les Catharistes, les Ophites, les Marcionites, les Valentiniens, les Manichéens, les Bardesanites, les Koukoiens, les Paulianistes, les Sabbatiens et les Borboriens [2]. Ses principales attaques,

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 54.

[2] *Ibid.*, p. 145.

comme le remarque son biographe, furent dirigées contre les doctrines de Marcion, de Manès, de Bardesane et d'Arius. Elles datent de l'époque qu'il vivait à Édesse. Les poésies qu'il composa à Nisibe ont trait surtout à l'histoire de cette ville et aux sièges qu'elle eut à subir pendant les premières années du règne de Sapor II.

Les poésies de saint Éphrem se divisent en homélies (ܡܺܐܡܪ̈ܐ, *mimré*) et en hymnes (ܡܰܕܪ̈ܫܐ, *madrâsché*). Les homélies se composent de vers de sept syllabes. Les Syriens ont aussi donné le nom d'homélies à quelques-unes des compositions en prose de cet auteur. Les hymnes sont formés de strophes qui comprennent plusieurs vers ayant soit un nombre égal de syllabes, soit un nombre différent [1]. Ces hymnes et ces homélies servirent de modèle aux Pères de l'Église syriaque qui cultivèrent ce genre de littérature; ils prirent place dans les rituels, bréviaires et recueils destinés aux offices, aussi bien chez les orthodoxes que chez les Jacobites et les Nestoriens. Souvent, il est vrai, on attribua à ce Père des œuvres de ses disciples ou d'auteurs moins connus.

Les commentaires de saint Éphrem sur l'Ancien Testament ne nous sont parvenus que fragmentairement dans une *Catena Patrum in Scripturam* rédigée par Sévère, un moine d'Antioche, en 861. La majeure partie a été publiée dans l'édition ro-

[1] Voir Lamy, *S. Ephræmi hymni et sermones,* III, p. VIII.

maine [1]; une autre partie dans l'édition de M. Lamy [2]. Ils sont basés sur la version syriaque dite *Peschiṭo* [3]. Les commentaires sur le Nouveau Testament, qui ne nous ont pas été conservés dans le texte original, suivaient la même version ; mais saint Éphrem se servit aussi du *Diatessaron* de Tatien, dont il fit un commentaire qui nous est connu par une version arménienne. C'est également dans une version arménienne que son commentaire sur les Épîtres de saint Paul nous a été transmis.

Saint Éphrem est encore l'auteur de nombreux discours exégétiques en prose.

Les publications de ses œuvres se sont beaucoup accrues depuis la grande édition romaine, due aux maronites Bénédicte et Assémani.

M. Bickell a fait paraître en 1866 une collection d'hymnes sous le titre de *S. Ephræmi syri carmina Nisibena* qui renferme, outre les poésies composées à Nisibe, des hymnes relatifs à Édesse et à Harran et qui appartiennent à la seconde époque de l'auteur.

Le recueil de M. Overbeck, intitulé *S. Ephræmi syri . . . opera*, contient des hymnes contre l'empereur Julien composés à Nisibe, des traités contre les héré-

[1] Voir *S. Ephræmi syri Opp. syr. lat.*, t. I-II.

[2] Voir *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, II, p. 105-310.

[3] Saint Éphrem, ne sachant pas le grec, ne pouvait consulter la Septante. Les citations qui viennent de cette source sont donc des interpolations postérieures à saint Éphrem; comp. Nœldeke, *Gött. Gelehrte Anzeigen*, 1887, p. 81.

tiques, des fragments de commentaire, divers traités, une épître, des hymnes sur le paradis et une homélie sur le baptême de Constantin.

M. Zingerle a publié quelques homélies [1].

Enfin l'importante publication de M. Lamy que nous avons eu l'occasion de citer souvent plus haut comprend sous le titre de *Hymni et sermones* les œuvres de ce Père qui se trouvaient encore inédites dans les diverses bibliothèques de l'Europe, surtout dans celle du *British Museum*.

On a parfois attribué à saint Éphrem des ouvrages qui lui sont postérieurs et qui appartiennent à son école. De ce genre est le soi-disant *Testament de saint Éphrem* [2]. Mais on peut considérer comme véridique l'attribution que Salomon de Bassora a faite à cet auteur du poème sur Joseph [3]. Le mètre heptasyllabique et le style favorisent cette hypothèse, quoiqu'un manuscrit en revendique la paternité pour Mâr Balai [4]. Ce poème, qui renferme douze chants, vient d'être publié par M. Bedjan dans une deuxième édition complète. La première édition, parue en 1887, ne comprenait que les dix premiers chants.

[1] *S. P. Ephræmi sermones duo*, dans ses *Monumenta syriaca*, I, p. 4, 1869.

[2] Voir *S. Ephræmi syri opera græca*, édit. Ev. Assémani, II, p. 345-410 (avec variante, p. 433); Overbeck, *S. Ephræmi... opera*, p. 137-156.

[3] Voir *The book of the bee*, édit. Budge, p. 47, 15.

[4] Voir Overbeck, *S. Ephræmi... opera*, où sont édités les chants I et VIII, p. 270 et suiv.

M. Lamy en avait reproduit le texte avec une traduction latine dans le troisième volume de son ouvrage intitulé : *S. Ephræmi hymni et sermones*. C'est dans des manuscrits venus de l'Orient que M. Bedjan a eu l'heureuse fortune de trouver d'abord les dix premiers chants et ensuite les deux derniers chants. La deuxième édition est suivie d'un petit poème sur la prétendue translation des reliques de Jacob à Constantinople, dont l'auteur est désigné sous le nom de Bani. Salomon de Bassora parlait aussi d'un treizième chant sur la translation de ces reliques.

On cite encore saint Éphrem comme l'auteur d'une vie de Mâr Abraham de Kidouna. M. Lamy vient de publier dans le dixième volume des *Analecta Bollandiana* le texte syriaque de cet opuscule, qui paraît être postérieur à saint Éphrem. Les quinze hymnes que ce Père avait consacrés à son ami Abraham de Kidouna ont été publiés par M. Lamy dans *S. Ephræmi hymni*, III, p. 750 et suiv.

Saint Éphrem était doué d'une imagination ardente, mais il est prolixe et son style manque de chaleur. Ses poésies, qui ressemblent à de la prose rythmée, étaient admirablement adaptées au plain-chant de l'église. Ce genre de littérature porte bien l'empreinte du génie syrien, qui ne s'éleva jamais plus haut.

Saint Éphrem professa à Édesse sans doute à l'École des Perses. Il eut de nombreux disciples, dont quelques-uns ont passé à la postérité. Le *Testament de saint Éphrem* cite : Abha, Abraham, Si-

méon, Mara d'Aghel et Zénobius de Gozarte, auxquels on doit ajouter Isaac et Jacob[1].

Abha est indiqué comme l'auteur d'un commentaire sur les Évangiles, d'un discours sur Job et d'une explication du verset 9 du psaume XLII[2].

Zénobius, qui était diacre de l'Église d'Édesse, écrivit des traités contre Marcion et Pamphyle, et plusieurs épîtres[3]. Il fut le maître d'Isaac d'Antioche et d'Absamia, le neveu d'Éphrem, dont nous parlerons sous le chapitre suivant.

Isaac fut presbyter et écrivit sur la Trinité. On lui attribue, ainsi qu'à Zénobius, une Vie de saint Éphrem[4].

La gloire de saint Éphrem semble avoir éclipsé et fait tomber dans l'oubli les autres auteurs édesséniens de ce siècle. L'École des Perses prospérait et attirait à Édesse des étudiants accourus des divers points de la Mésopotamie et principalement des provinces chrétiennes de la Perse, en proie aux persécutions des Mages. L'activité de cette école était dirigée vers les études grecques considérées comme une des branches de la théologie. À ce siècle remontent certainement des traductions des œuvres

[1] Comp. ci-dessus, p. 153; Assémani, *B. O.*, I, p. 25; Wright, *Catal. of the Syriac ms.*, p. 992, col. 2, et *Syriac literature*, p. 828, dans l'*Encyclopedia britannica*.

[2] Comp. Wright, *Catal. of the Syr. ms.*, 831, col. 1; 1002, col. 1; *Syriac literature*, p. 828.

[3] Voir *Catalogue d'Abdischo*, dans Assémani, B. O., I, p. 168. Cf. *ibid.*, III, 1, p. 43.

[4] Voir *Catalogue d'Abdischo*, loc. cit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

d'Eusèbe. « Les plus anciens manuscrits syriaques sont édesséniens, remarque Wright[1], tels sont : le fameux manuscrit du *British Museum, add.* 12150, daté de la fin de 411, et le ms. également célèbre de Saint-Pétersbourg, écrit en 462. Le premier contient les *Recognitiones* attribuées à saint Clément, les discours de Titus de Bostra contre les Manichéens, la Théophanie d'Eusèbe et l'histoire des martyrs de la Palestine; le second, l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Il est évident que le texte qu'offrent ces manuscrits a passé successivement par les mains de plusieurs scribes. Ces ouvrages ont donc été traduits en syriaque du vivant même de leurs auteurs, ou très peu de temps après leur mort, car Eusèbe mourut en 340 et Titus en 371. Il est très probable que l'un ou l'autre de ces auteurs avait un ami dans le chef-lieu de l'enseignement du syriaque, qui fit pour lui ce que Rabboula entreprit pour saint Cyrille[2]. »

[1] *Syriac literature,* dans l'*Encyclopedia britannica,* p. 830[b]. Comp. Merx, *Atti del IV Congr. intern. degli orientalisti.*

CHAPITRE X.

ÉDESSE PENDANT LE Ve SIÈCLE.

Fléaux qui désolèrent l'Osrhoène : une troisième inondation du Daiçan, une maladie épidémique, les sauterelles. — Les Saturnales célébrées à Édesse. — Le gouverneur Alexandre signalé pour sa justice. — Évêques d'Édesse pendant ce siècle. — Rabboula fait triompher la foi orthodoxe; il détruit les derniers restes du paganisme, convertit ou chasse les hérétiques; il combat énergiquement le nestorianisme. — Hibha, son successeur, favorise l'extension du nestorianisme. — Destruction de l'École des Perses. — La littérature à cette époque. — La légende de l'homme de Dieu.

Pendant ce siècle, la paix dura entre les Romains et les Perses; le traité qui assurait la possession de Nisibe à ceux-ci pour toute cette période encore fut fidèlement observé des deux côtés. Péroz reçut même des subsides en argent de Zénon, pendant l'expédition qu'il dirigea contre les Huns. Une clause du traité stipulait, en effet, que les deux empires se prêteraient une aide mutuelle en cas d'attaque des peuplades voisines[1]. Zénon tenait d'autant plus au maintien de la paix qu'il avait à faire face à ses ennemis de l'intérieur. Après avoir repris possession de son trône, que Basilisque avait usurpé et occupé pendant quelque temps, il eut à combattre Léontius et Illus qui s'étaient déclarés indépendants à Antioche,

[1] Voir *Josué le Stylite*, édit. Wright, chap. VIII-X.

où ils commandaient; Léontius avait même pris le titre d'empereur. Jean le Scythe vint enfin, à la tête d'une nombreuse armée, livrer bataille aux rebelles. Mais les habitants d'Antioche forcèrent ceux-ci à quitter leur ville. Ils passèrent l'Euphrate et envoyèrent un de leurs partisans, nommé Matronianus, occuper Édesse. Les Édesséniens fermèrent leurs portes et se mirent en état de défense. Illus et Léontius furent vaincus par les troupes de Zénon et se retirèrent dans une forteresse qu'ils s'étaient préparée de longue main.

Les calamités de la guerre furent ainsi épargnées à Édesse, mais cette ville fut en proie à d'autres fléaux : les inondations, les épidémies et les sauterelles, qui affligèrent ses habitants et son territoire[1].

La troisième inondation du Daiçan qui renversa les murs de la ville eut lieu, suivant la chronique d'Édesse, en l'an 724 des Séleucides, probablement à l'automne de l'année 412 de notre ère.

Une épidémie étrange s'attaqua au peuple pendant l'année 806 des Séleucides (494-495 de J.-C.), rapporte la chronique de Josué le Stylite[2]. Elle se manifesta chez les uns par des bubons pleins de pus qui tuméfiaient la face et la rendaient hideuse; d'autres personnes étaient couvertes sur tout le corps d'ulcères et de pustules qui s'étendaient depuis la paume des mains jusqu'à la plante des pieds; parfois

[1] Voir *Chronique de Josué le Stylite*, édit. Wright, chap. VIII et suiv., et la *Chronique d'Édesse*, Assémani, B. O., I, p. 406.
[2] Édit. Wright, chap. XXVI.

aussi il se formait de profondes crevasses sur les membres. Cependant le mal ne durait pas longtemps; il n'eut pas d'effet pernicieux; il laissait seulement des marques après la guérison.

Cette épidémie revint deux ans après. Elle affecta les yeux de nombreuses personnes dans la ville et les villages environnants et leur fit perdre la vue. L'évêque Cyrus montra beaucoup de zèle et d'abnégation pendant cette épidémie. Il engagea les habitants à offrir un tabernacle d'argent destiné à recevoir les vases consacrés à l'office de la commémoration des martyrs.

Le 17 mai 496, on célébra à Édesse, pour la première fois, des Saturnales[1]. Cette fête fut renouvelée au mois de mai des années suivantes jusqu'à ce qu'elle fut supprimée définitivement par un édit de l'empereur Anastase, en 502. Voici la description qu'en fait Josué le Stylite. Elle commençait la nuit du vendredi au samedi, au milieu des illuminations qui sillonnaient les bords du fleuve depuis la porte du Théâtre jusqu'à la porte des Grottes. Un danseur fameux, du nom de Trimerius[2], excitait l'en-

[1] Ou peut-être des *jeux olympiques* dans lesquels on récitait des poèmes mystiques. Comp. Bar Bahloul, *Lexicon syriacum*, col. 170, l. 21 *et ult.*

[2] Voir Josué le Stylite, chap. XXVII. On aimerait mieux entendre des *acteurs appelés triménens*, parce que la pièce qu'ils jouaient était divisée en trois parties et exécutée en trois jours. Mais Josué a bien vu dans Trimerius le nom propre d'un danseur. Un manuscrit du *British Museum* renferme un hymne sur Trimerius *le danseur.* Voir Wright, *Catal. of the Syr. ms.*, I, p. 335, col. 1.

thousiasme des spectateurs. On jouait des comédies grecques qui étaient un divertissement tout nouveau pour le peuple. La seconde représentation en 498 fut préparée avec encore plus de solennité. Sept jours durant, la foule partait en procession du théâtre, vêtue d'habits de fête; elle parcourait les voies illuminées où brûlait l'encens et passait les nuits à admirer le danseur.

Le pieux auteur de la chronique, un moine, est scandalisé par un tel spectacle et ne manque pas de lui attribuer l'épidémie et les calamités que la colère divine infligea à la ville pervertie. Il s'étonne que personne n'ait averti les habitants de leurs fautes. Xénaias (Philoxène) de Mabboug lui-même, qui se trouvait à Édesse à ce moment-là, ne prêcha pas plus d'un jour contre ce scandale.

Le gouverneur d'Édesse, Alexandre, qui avait succédé à Anastase, rappelé en l'an 497, estima sans doute que le défaut d'hygiène était pour beaucoup dans la réapparition du fléau après un si court intervalle de temps. Il fit nettoyer les rues et enlever les boutiques qui encombraient les voies et les portiques. Il fut aussi zélé pour la justice que pour l'administration. Siégeant régulièrement chaque vendredi dans l'église de Saint-Jean-Baptiste et d'Addai l'apôtre, il jugeait les procès et terminait des litiges en suspens, qui parfois remontaient à cinquante ans.

Il plaça devant le prétoire une boîte avec une ouverture, où l'on jetait les lettres anonymes conte-

nant les desiderata qu'on n'osait pas exprimer publiquement. Il bâtit la galerie qui se trouvait auprès de la porte des Grottes et commença la construction, projetée depuis longtemps, des bains publics situés près du grenier d'abondance. Il donna aux artisans l'ordre de suspendre à leurs boutiques, la veille du dimanche, des croix éclairées par cinq lampions.

Cette même année, les colonnades et la salle d'étuve des bains d'été s'écroulèrent et écrasèrent deux personnes.

Avec le retour de la fête païenne, au mois de mai 499, coïncida l'invasion des sauterelles qui, cette année, ne causèrent pas de dégâts; elles déposèrent seulement leurs œufs en terre. Au mois d'août, la Syrie et la Mésopotamie furent agitées par des tremblements de terre. Édesse fut peu éprouvée. Il y eut seulement une brèche faite au mur, du côté sud près de la Grande porte; les pierres furent projetées à une certaine distance. Une éclipse de soleil terrifia la ville plus que ce tremblement de terre.

L'Osrhoène était prospère. Les artisans d'Édesse payaient tous les quatre ans pour l'impôt du *Chrysargyron* (*χρυσάργυρον*) la somme élevée de cent cinquante livres d'or qui représentait un nombre assez considérable d'individus soumis au droit. Aussi futce avec une joie réelle qu'on apprit l'édit d'Anastase qui supprimait cet impôt[1].

[1] *Chronique d'Édesse*, dans Assémani, *B. O.*, I, p. 406; *Chronique de Josué le Stylite*, édit. Wright, chap. XXXI.

Les évêques d'Édesse pendant ce siècle furent :

Diogène	409-411
Rabboula	412-435
Hibha	435-457
Nonnus	457-471
Cyrus	471-498
Pierre	498-510

Pequida, évêque d'Édesse, était mort pendant la nouvelle lune du mois d'août 409. Diogène, son successeur, commença la construction de l'église de Mar Barlâhâ.

Rabboula, qui succéda à Diogène en 412, devint célèbre par les luttes qu'il soutint contre le nestorianisme, et c'est à son énergique direction qu'Édesse dut d'être purgée des sectes gnostiques que saint Éphrem n'avait pu déraciner malgré tout son talent.

Nous possédons de ce saint évêque une biographie écrite peu de temps après sa mort par un de ses clercs. Cette biographie tient du panégyrique par les éloges qu'elle prodigue à son héros, mais elle semble tracer un tableau exact des principaux actes de sa vie[1]. Rabboula était né à Kennesrin, près d'Alep, d'un père païen, mais d'une mère chrétienne. La femme qu'il épousa était également chrétienne. Il fut converti au christianisme par Eusèbe, évêque

[1] Elle a été publiée par Overbeck dans son recueil intitulé : *S. Ephræmi syri, Rabbulæ episcopi... opera*, Oxford, 1865, p. 160-209. Elle a été traduite en allemand par M. Bickell dans la *Thalhofer Bibliothek der Kirchenvæter*, n°s 102-104.

de Kennešrin, et Acacius, évêque d'Alep. Il embrassa sa nouvelle foi avec une telle ardeur qu'il se consacra entièrement à Dieu. Quittant ses parents, sa femme et ses enfants, il se rendit au couvent de Màr Abraham, où il mena la vie monastique. Voulant ensuite se livrer aux mortifications ascétiques, il se retira dans le désert voisin, où il vécut en anachorète. Après avoir subi les épreuves qu'il s'était imposées, il retourna au couvent de Màr Abraham. C'est là qu'il se trouvait quand il fut désigné par le patriarche d'Antioche pour occuper le siège épiscopal d'Édesse devenu vacant par la mort de Diogène.

Son biographe représente cet évêque comme un modèle de piété et de charité. En se consacrant à la vie ecclésiastique, il avait vendu ses biens et distribué ses richesses aux pauvres. Évêque, il continua de s'astreindre aux privations les plus dures et força ses clercs et les personnes de son entourage à suivre son exemple. Il fit vendre les services d'argent ciselés avec art qui servaient aux dix tables des clercs et les remplaça par de la vaisselle de faïence. Il voulait agir de même à l'égard des vases sacrés de l'évêché en or et en argent, mais il dut renoncer à ce projet devant l'opposition des familles des donateurs[1].

Tout l'argent qu'il avait à sa disposition était employé à soulager les indigents et les malades. Il ré-

[1] Comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 271.

forma complètement l'hospice de la ville, qui n'existait que de nom. Il créa pour les femmes un hôpital qu'il bâtit avec les pierres provenant de la destruction de quatre temples païens. Les aliénés, qui étaient rejetés hors la ville, furent également l'objet de sa sollicitude.

Il évita les constructions de luxe. Le mur nord de la cathédrale ne fut reconstruit que dans la partie qui menaçait ruine. Il fit l'église de Saint-Étienne d'une synagogue qu'il enleva aux Juifs avec l'autorisation de l'empereur [1].

Ses bonnes œuvres ne le détournaient pas de ses préoccupations religieuses. Il déploya une activité extraordinaire contre les hérétiques qui, depuis la mort de saint Éphrem, avaient relevé la tête, à la faveur de la protection que les Ariens avaient trouvée auprès de l'empereur Valens. Les sectateurs de Bardesane étaient nombreux et puissants; ils comptaient dans leurs rangs les principaux personnages de la ville. Par sa parole persuasive, Rabboula les ramena à l'orthodoxie. Après les avoir convaincus de leurs erreurs, il leur donna le baptême et fit démolir, de leur consentement, l'église où ils se réunissaient; les pierres de l'édifice furent utilisées à d'autres constructions. Il baptisa aussi plusieurs milliers de Juifs et amena les Ariens, dont il détruisit l'église, à confesser le dogme de la Trinité. Sa sollicitude s'étendit également aux disciples de Mar-

[1] Dans la *Chronique d'Édesse*, voir Assémani, *B. O.*, I, p. 401.

cion, qui abjurèrent leurs hérésies et acceptèrent la foi orthodoxe. Les Borboriens, qu'on accusait de pratiques honteuses, furent l'objet de mesures rigoureuses : ceux qui se soumirent furent enfermés dans des couvents pour le reste de leurs jours; les autres furent expulsés de l'Osrhoène. Le même traitement fut infligé aux ʿAudâyê et aux Sadducéens qui s'étaient séparés de l'Église et prétendaient avoir des visions [1]. Rabboula dispersa leurs assemblées et les chassa de leur temple, dont il fit un couvent pour des moines orthodoxes. Il accepta cependant la soumission de ceux qui demandèrent à rentrer dans le giron de l'Église. Les Messaliens ne furent pas rebelles à la voix du pasteur d'Édesse; ils renoncèrent à leurs pratiques hétérodoxes. Ainsi, ajoute le biographe, Rabboula parvint à détruire tous les schismes et l'Église d'Édesse ne forma plus qu'un seul corps.

A ce moment, le dogme des deux natures et des deux personnes, qui n'avait pas encore eu un grand retentissement, commença à troubler les esprits, grâce à l'autorité que lui prêta Nestorius en se déclarant l'apôtre de la doctrine de Théodore de Mopsueste. Rabboula semble s'être montré d'abord fa-

[1] On ne sait rien de précis sur les Borboriens, les ʿAudâyê et les Sadducéens chrétiens. Voir Hoffmann, *Auszüge aus Syrischen Acten persischer Martyrer*, p. 122 ; comp. sur les ʿAudâyê et les Messaliens Théodoret, *Hist. eccl.*, IV, IX et X. D'après ce que dit le biographe de Rabboula, il semble que les ʿAudâyê et les Sadducéens étaient des sectes de visionnaires.

vorable à Nestorius ou, du moins, avoir été avec Jean, patriarche d'Antioche, hostile aux rigueurs réclamées contre l'évêque de Constantinople par ses adversaires[1]. Son biographe est muet sur ce point. Il montre l'évêque d'Édesse comme un ennemi déclaré de cette hérésie qui menaçait d'envahir toute la Mésopotamie. En effet, Rabboula n'hésita pas longtemps; il lutta énergiquement contre le parti de Nestorius et fut l'un des auxiliaires les plus puissants de Cyrille d'Alexandrie au concile d'Éphèse de 431.

Il réunit un concile à Édesse, dont il rédigea les canons, fit brûler les écrits de Théodore de Mopsueste qu'Hibha avait traduits dans l'École des Perses[2], et chassa de cette école et de la ville les partisans de Nestorius. Le sermon qu'il prononça à Constantinople contre cet hérétique a été traduit en syriaque par son biographe et publié par M. Overbeck dans le recueil dont nous avons déjà parlé.

Il entretint avec Cyrille d'Alexandrie des relations suivies qui donnèrent lieu à un échange de lettres, dont quelques-unes nous sont parvenues soit en entier, soit fragmentairement[3].

Il traduisit en syriaque le traité de Cyrille intitulé *De Recta in Dominum nostrum J.-C. Fide* sur l'exemplaire que l'auteur lui avait envoyé.

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 412-435.

[2] Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 56.

[3] Voir Overbeck, *S. Ephræmi syri et Rabbulæ episcopi... opera*, p. 225-229.

Il adressa une lettre à André, évêque de Samosate et partisan de Nestorius, dans laquelle il le blâme d'avoir rédigé un traité contre les douze anathèmes de Cyrille.

Il écrivit, continue son biographe, « quarante-six épîtres adressées aux prêtres, aux empereurs, aux grands et aux moines », dans lesquelles il défendait les vrais dogmes et combattait les hérésies du nestorianisme. Ce biographe exprime l'intention qu'il avait de traduire en syriaque ces épîtres écrites en grec. Nous ne savons si son projet a été complètement réalisé, car il ne nous est parvenu que quelques fragments de cette traduction [1].

Rabboula mourut à Édesse le 8 août [2] 435. Il laissa une œuvre littéraire qui témoigne de l'étendue de ses connaissances théologiques et des ressources de son esprit. Son biographe nous apprend qu'il fit une revision d'après le grec de la version syriaque du Nouveau Testament; mais nous ne possédons rien de cette revision. C'est sans doute après ce travail qu'il interdit l'usage du *Diatessaron* de Tatien dans son diocèse et qu'il prescrivit aux prêtres et aux

[1] M. Overbeck, *loc. cit.*, p. 222 et suiv., a publié la lettre adressée à André de Samosate et la réponse de cet évêque; un fragment d'une lettre de Rabboula à Cyrille; une lettre de Cyrille à Rabboula et une lettre de Rabboula à Gemellinus, évêque de Perrhê, sur le mésusage que l'on faisait du pain consacré à la communion.

[2] Suivant la chronique d'Édesse, voir Assémani, *B. O.*, I, p. 403; mais le 8 juillet, suivant le biographe qui ajoute que la durée de son épiscopat fut de 24 ans et 3 mois.

diacres de veiller à ce qu'il y eût dans toutes les églises un exemplaire des Évangiles séparés[1].

Nous lisons encore dans la biographie de cet évêque qu'il écrivit « des canons pour la vie monastique, des avertissements, des prescriptions et avertissements concernant les prêtres et les ordres religieux[2] ».

Un sermon encore inédit traite des aumônes qu'on doit faire en vue des âmes des défunts, et défend les fêtes à l'occasion de la commémoration des morts[3].

Enfin il composa des hymnes dont plusieurs ont été édités par M. Overbeck[4].

Rabboula eut pour successeur Hibha (Ibas). Celui-ci avait traduit pendant sa jeunesse les œuvres de Théodore de Mopsueste et de Diodore avec l'aide de Couma, de Probus et de Maʿnê, disciples de l'École des Perses[5]. Il était entaché de nestorianisme et sa célèbre lettre adressée à Mari le Perse contribua puissamment à répandre cette hérésie dans la Mésopotamie orientale. Attaqué de ce chef, il fut acquitté aux conciles de Tyr et de Beirout. Mais, dans le second concile d'Éphèse, réuni en 449 à l'instigation d'Eutychès et connu sous le nom de brigandage d'Éphèse, il fut compris avec son neveu

[1] Comp. Overbeck, *loc. cit.*, p. 220, l. 3.

[2] Publiés en partie dans Overbeck, *loc. cit.*, p. 210 et suiv.

[3] *Codd. ms. orient. Bibl. Pal. Med.*, p. 107. Cf. Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 829.

[4] *Loc. cit.*, p. 245-248, 362-378.

[5] Voir Assémani, *B. O.*, III, I, p. 85; III, II, p. 73.

Daniel, évêque de Harran, dans la condamnation qui frappa Flavien de Constantinople, Domnus d'Antioche, Irénée de Tyr, Eusèbe de Dorylæum, Sophronius de Tella et Théodoret de Cyr. Il dut s'exiler et céder son siège à Nonnus.

Hibha, pendant les premières années de son épiscopat, avait construit l'église Nouvelle, qui fut appelée plus tard l'église des Apôtres. En 438, une magnifique table d'argent massif qui pesait 720 livres fut apportée à Édesse par Sanaṭour et placée dans l'église Ancienne.

En 442, Anatole le général fit don d'une châsse d'argent pour recevoir les reliques de l'apôtre Thomas. Le sanctuaire de la cathédrale fut construit par Nonnus pendant l'exil d'Hibha.

Cet exil ne dura que deux ans. Après le concile de Chalcédoine qui, en 451, condamna l'hérésie monophysite d'Eutychès et sanctionna les dogmes orthodoxes, Hibha fut réinstallé sur son siège à Édesse malgré ses attaches au nestorianisme, également réprouvé par le concile.

Les dernières années de sa vie s'écoulèrent paisiblement; il mourut le 28 octobre 457. On lui attribue un commentaire sur les Proverbes, des sermons, des homélies en vers et un traité relatif à une discussion qu'il avait soutenue contre un hérétique[1].

A Hibha succéda Nonnus, qui l'avait déjà rem-

[1] *Catalogue d'Abdischo* dans Assémani, *B. O.*, III, 1, p. 86; cf. Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 829.

placé pendant les années 449 à 451. Après le retour d'Hibha à Édesse, Nonnus avait été envoyé à Héliopolis (Balbek) par Maxime, patriarche d'Antioche, pour convertir les habitants qui étaient encore païens. Sa mission fut couronnée de succès. Il amena aussi à l'Église une comédienne célèbre d'Antioche qui devint sainte Pélagie.

D'accord avec plusieurs évêques, il écrivit une lettre à l'empereur Léon pour l'engager à sanctionner le concile de Chalcédoine.

Cet évêque fut orthodoxe, mais il ne réussit pas à enrayer les progrès du nestorianisme, qui, sous Hibha, s'était répandu à Édesse. Il construisit l'église de Saint-Jean-Baptiste et l'enclos des *Aliénés pauvres* hors de la porte de Beth-Schemesch. Dans cet enclos, il érigea un *martyrium* à saint Cosmas et à saint Damien. Il créa aussi des monastères, des tours et des ponts, et assura la sécurité des routes. Il mourut en l'année 471 et eut pour successeur Cyrus.

C'est à l'instigation de Cyrus que, en 489, l'École des Perses, qui était devenue un foyer du nestorianisme, fut détruite par ordre de l'empereur Zénon[1]. Les maîtres et les disciples, convaincus d'hérésie, furent expulsés d'Édesse et se retirèrent sur le territoire perse[2]. A la place qu'occupait cette école fut

[1] *Chron. d'Édesse*, dans Assémani, *B. O.*, I, p. 406. Suivant Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 56, Philoxène de Mabboug prit également part à cette mesure de rigueur.

[2] Principalement à Nisibe. De cette époque date la fondation de la célèbre école de Nisibe, dont Barçauma rédigea les statuts. Voir Guidi, *Gli statuti della Scuola di Nisibi* (Rome, 1890, p. 10).

élevée, à titre expiatoire, l'église de *Notre-Dame, mère de Dieu*.

L'École des Perses, dont la fondation remontait probablement à l'année 363, comme nous l'avons dit plus haut (page 145), avait puissamment contribué à la prépondérance qu'acquit l'école théologique d'Édesse sur les autres écoles de la Mésopotamie. Cependant il naquit dans la ville même un antagonisme entre les anciens habitants et les nouveaux venus qui restèrent isolés et reçurent le nom de Perses. C'est peut-être à la faveur de cette rivalité que le nestorianisme, qui n'eut pas de racines profondes en Syrie ni à Édesse même, s'implanta facilement dans l'École des Perses. Rabboula, qui était Syrien d'origine, lutta contre l'hérésie naissante; mais Hibha, qui avait professé à l'École des Perses, lui fut favorable.

Suivant la lettre de Siméon de Beith-Arscham traitant de l'origine et du développement du nestorianisme en Perse[1], Hibha eut pour disciple Mari de Beith-Ardaschir, auquel il écrivit la célèbre lettre sur le nestorianisme, condamnée en concile. À l'aide de cette lettre et des traductions de Théodore et de Diodore dues également à Hibha, Mari prêcha et répandit cette hérésie en Orient. Un autre disciple d'Hibha, le prêtre Maroun Elitha[2], qui fut profes-

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 350 et suiv.

[2] Assémani, *loc. cit.*, corrige *Maroun de Dilâitha*; Dilâitha était le nom d'un couvent près de Mossoul.

IMPRIMERIE NATIONALE.

seur à l'École des Perses, prit une part active à cette propagande.

Nous empruntons à la lettre de Siméon de Beith-Arscham la liste suivante des partisans d'Hibha à l'École des Perses : Acacius l'Araméen (c'est-à-dire originaire du Beith-Arâmâyê), surnommé à l'École *l'étrangleur d'oboles;* Barçauma, le serviteur du Curde Mârâ, surnommé *le nageur entre les nids;* Maʿnê[1] de Beith-Ardaschir, surnommé *le buveur de cendres;* 'Abšoṭa de Ninive, surnommé d'un nom qu'on ne peut écrire décemment; Jean de Beith-Garmai, surnommé *le petit porc;* Michée, surnommé *Dagon;* Paul, fils de Caci (ou Cacai), de Karkha dans la province d'Ahwaz, surnommé *le faiseur de haricots;* Abraham le Mède, surnommé *le chauffeur de fours;* Narsès le lépreux; Ézalias, du monastère de Kafar; Mari; et d'autres encore[2].

Cependant tous les disciples de cette école ne suivirent pas Hibha. Tels furent, selon la même lettre : Papa de Beith-Lapet dans la province d'Ahwaz ; Xenaias (plus tard Philoxène de Mab-

[1] Ou Maʿnâ, voir Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 830, note 45. Il règne une certaine confusion dans le récit des auteurs sur les commencements du nestorianisme. Acacius fut nommé *catholicus* de Séleucie en 483 ou 484, selon Élias de Nisibe, tandis que Maʿnê avait exercé cette dignité en 420. Barçauma devint évêque de Nisibe en 435. Il n'est donc pas possible d'admettre avec Siméon de Beith-Arscham que Maʿnê et Barçauma furent expulsés d'Édesse après la mort d'Hibha. Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 54-73, et les notes des éditeurs.

[2] Notamment Iazidâdh, auteur d'un livre de mélanges (Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 830).

boug, un monophysite), de Taḥal dans la province de Beith-Garmai; et son frère qui se nommait Addai; Bar-ḥad-bešabba, le Curde, qui devint archimandrite du couvent d'ʿEn-Ḳennâ; Benjamin l'Araméen, qui fut archimandrite du couvent et de l'école de Qritha dans le district d'ʿUnrin (Ḥemrin), etc.[1].

Péroz était favorable à la propagation du nestorianisme dans son empire[2]. Il prévoyait que ce schisme détacherait les chrétiens de ses États de leurs coreligionnaires de l'Occident et que, dans leurs guerres avec les Romains, les Perses n'auraient plus à craindre la sympathie de leurs sujets chrétiens pour l'ennemi. C'était un moyen plus efficace que les persécutions. L'expulsion des Perses d'Édesse et la destruction de leur école établirent effectivement une séparation définitive entre la Mésopotamie occidentale et les provinces du Tigre. Désormais l'Orient demeure acquis au nestorianisme.

Cyrus mourut le 6 juin 498. Pierre, son successeur, fit son entrée à Édesse le 12 juillet suivant.

Les controverses que les questions de christologie suscitèrent pendant ce siècle dans le monde chrétien eurent un grand retentissement en Syrie et en Mésopotamie. Comme nous l'avons vu plus

[1] La plupart de ces anciens élèves de l'École des Perses s'illustrèrent par leurs polémiques et leurs écrits contre les Mages, mais comme leur activité littéraire fut postérieure à leur sortie de l'école et s'exerça dans l'empire des Sassanides, elle demeure en dehors de l'histoire d'Édesse. Il en est de même de Philoxène de Mabboug et d'autres auteurs monophysites ou orthodoxes de la Mésopotamie.

[2] Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 65.

haut, Édesse prit une part active à ces polémiques qui nécessitaient une connaissance parfaite de la langue grecque. L'étude du grec, qui figurait déjà au programme de l'École des Perses au siècle précédent et s'était manifestée par plusieurs traductions, devint plus générale et plus approfondie. Saint Éphrem ne savait pas le grec; Rabboula, au contraire, Hibha et les docteurs de cette école l'écrivaient et le parlaient couramment. Les Perses, chassés d'Édesse, répandirent le goût de ces études dans les provinces occidentales de la Perse où elles furent cultivées avec succès. A ce moment furent publiés, outre la traduction des œuvres de Théodore de Mopsueste et de Diodore mentionnée plus haut, les travaux sur la logique d'Aristote, la version par Probus du Περὶ ἑρμηνείας et peut-être d'autres parties de l'Organon[1].

La littérature nationale occupe aussi une place honorable. Outre les œuvres de Rabboula et d'Hibha sur lesquelles nous n'avons pas à revenir, on cite des hymnes et des homélies sur l'invasion des Huns, composés en 404 par le prêtre ʿAbsamya, le fils de la sœur de saint Éphrem[2].

[1] Voir Renan, *De philos. peripat. apud Syros*, 1852; G. Hoffmann, *De hermeneuticis apud Syros Aristot.*; Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 831.

[2] *Chron. d'Édesse*, dans Assémani, *B. O.*, I, p. 401. Cyrillona a composé un poème sur le même sujet et M. Bickell a pensé qu'ʿAbsamya et Cyrillona ne faisaient qu'une même personne. M. Wright a réfuté cette opinion par des arguments probants (voir *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 828).

Jacques, diacre d'Édesse, écrivit la vie de sainte Pélagie [1] convertie par Nonnus, comme nous l'avons rappelé plus haut (p. 176). Il vivait vers 450.

Pierre, presbyter d'Édesse et orateur distingué, est l'auteur de traités et d'hymnes composés en mètres heptasyllabiques, suivant le catalogue de Gennadius [2]. Il vivait vers 490.

Samuel, presbyter d'Édesse, vers 467, écrivit contre les Nestoriens et peut être considéré comme l'un des auteurs de la déposition d'Hibha de son siège épiscopal. Il paraît s'être retiré en dernier lieu à Constantinople. Il n'est également connu que par le catalogue de Gennadius [3].

Mais ce siècle se distingue surtout par la littérature apocryphe. C'est à cette époque qu'apparaissent la rédaction amplifiée de la légende d'Abgar, connue sous le titre de la *Doctrine d'Addai* (voir chap. v), et les *Actes des martyrs :* les *Actes de Scharbil*, les *Actes de Barsamya*, les *Actes de Gouria et de Schamouna*, les *Actes d'Habib* (voir chap. VIII).

L'ascétisme dont Rabboula fut la personnification à Édesse eut aussi sa légende et forma le fond d'un récit plus imaginaire que réel, qui eut un écho prodigieux en Occident comme en Orient. L'auteur de cette légende, qui écrivait certainement à Édesse peu de temps après la mort de Rabboula [4], raconte

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 258. Cette vie a été éditée par M. Gildemeister.

[2] Voir Assémani, *B. O.*, I, 259.

[3] *Ibid.*

[4] Voir l'édition critique et si consciencieuse de *La légende sy-*

qu'un patricien romain, qu'il ne désigne que par le nom de *l'homme de Dieu*, renonça à la fortune pour se livrer entièrement à la prière et vivre de la vie des pauvres. Le soir même de ses noces, il abandonne son épouse et ses parents qui occupaient une des premières situations dans la capitale de l'empire d'Occident, et s'embarque sur un vaisseau qui le conduit au port de Séleucie de Syrie. Il se rend de là à Édesse où il vit de mendicité. Pendant son séjour dans cette ville, il passait ses journées dans une église ou un *martyrium*, sans prendre aucune nourriture. Le soir, il se tenait à l'entrée de l'église et tendait la main aux passants. Il se contentait de dix oboles de pain et de deux oboles de légumes. Lorsqu'on lui donnait davantage, il remettait le surplus à un autre pauvre. La nuit, il se plaçait les bras en croix contre un mur ou une colonne et priait. Il entrait un des premiers pour la prière du matin. Telle était sa vie de tous les jours.

Non seulement il ne parlait jamais de sa première condition, mais il tut aussi son nom.

Ses parents, affligés de sa disparition, envoyèrent leurs esclaves à sa recherche dans toutes les directions. L'un de ceux-ci, parvenu à Édesse, prit des informations auprès de Rabboula, qui ne put lui fournir aucune indication. L'homme de Dieu vit

riaque de saint Alexis l'homme de Dieu, publiée par Amiaud, dans le 79e fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études, en 1889.

l'esclave, mais se garda bien de s'adresser à lui. L'esclave ne le reconnut pas sous ses haillons.

Une nuit, le sacristain de l'église, un homme pieux, étant sorti, fut surpris de voir le saint debout, les bras en croix et dans l'attitude de la prière. Pendant plusieurs nuits, il le trouva dans la même position. Il l'interrogea longtemps, avant que l'homme de Dieu voulût lui raconter son histoire; il y consentit enfin sur la promesse du sacristain, faite sous serment, qu'il ne révélerait pas son secret avant sa mort.

L'homme de Dieu ne tarda pas à tomber malade; il fut conduit à l'hôpital, où il rendit le dernier soupir. A la nouvelle de sa mort, le sacristain alla conter à Rabboula ce qu'il avait appris et ce qu'il avait vu de ce saint. L'évêque se met aussitôt en route pour demander la remise de son corps. Mais le saint avait déjà été enterré et, quand on ouvrit sa tombe, on ne trouva plus que les haillons qui l'avaient vêtu; le corps n'y était plus.

Cette histoire, ajoute-t-on, a été publiée et rédigée par le sacristain qui fut l'ami du saint.

Telle est cette légende dans sa forme primitive et originale. Elle devint ensuite l'histoire de saint Alexis dans une rédaction nouvelle, qui montre le saint ressuscité de retour à Rome chez ses parents, où il vécut jusqu'à sa seconde mort au milieu des esclaves. Ce n'est qu'après cette mort qu'il fut reconnu des siens.

CHAPITRE XI.

ÉDESSE PENDANT LE VI[e] SIÈCLE.

Ravages occasionnés par les sauterelles; famine et peste. — Guerre entre Anastase et Cawad. — Évêques d'Édesse pendant ce siècle. — Reprise des hostilités par Chosroes Anoschirwan. — Siège d'Édesse. — Jacques Baradée et le jacobitisme. — Guerres avec les Perses sous Justin II, Maurice et Phocas. — Renaissance du panthéisme à Édesse avec Étienne bar Çoudaili. — Ce siècle marque l'apogée de la littérature syriaque. — La *Chronique d'Édesse* et la *Chronique syriaque* de Josué le Stylite; le *Roman de Julien l'Apostat*.

Ce siècle marque une nouvelle série d'épreuves pour la Mésopotamie dévastée par les guerres des Perses. La *Chronique syriaque* de Josué le Stylite, qui fut témoin des événements qu'il raconte, nous présente un récit fidèle et précieux des faits qui signalèrent les six premières années de ce siècle.

Aux calamités de la guerre s'ajouta le fléau des sauterelles, qui, au mois de mars de l'année 500, sortirent de terre et pullulèrent d'une manière effrayante. Elles ravagèrent tout le territoire de Résaina, de Tella et d'Édesse. Quand elles furent en état de voler, elles envahirent les contrées voisines des bords du Tigre à la Méditerranée et au nord de l'Arménie. Il en résulta une disette qui se fit sentir dès le mois d'avril et s'aggrava successivement jusqu'à la récolte suivante. Les gens, qui ne trouvaient plus à se nourrir, s'expatrièrent ou allèrent mendier

sur les routes; ainsi des villages entiers furent abandonnés et demeurèrent vides d'habitants.

Pierre, évêque d'Édesse, se rendit à Constantinople pour obtenir la remise de l'impôt de capitation, mais l'argent perçu par le gouverneur arriva peu de temps après l'évêque, et l'empereur ne voulut pas le rendre. Pierre n'obtint qu'un dégrèvement de deux oboles sur le droit de vente[1] que payaient les cultivateurs, et la dispense pour les citadins de porter l'eau à la garnison.

Le gouverneur Diogène partit, de son côté, pour faire visite à l'empereur et confia l'administration de la ville à Eusèbe. Celui-ci fit venir des femmes juives qui savaient faire le pain et leur remit de la farine du grenier public. Cependant la famine continua de sévir avec intensité, et les gens, épuisés par les privations, mouraient dans les rues et sous les portiques.

Diogène rapporta de Constantinople une somme importante, mais qui fut loin de suffire à tous les besoins. Les rigueurs de l'hiver augmentèrent encore les tortures des indigents affamés. La charité et le dévouement des habitants de la ville, stimulés par l'exemple des autorités et du clergé, furent connus au loin et attirèrent une foule de mendiants. Les hospices manquant de places, on établit des ambulances dans les édifices publics et sous les portiques.

[1] Nous supposons que tel est le sens de la fin du chapitre XXXIX de la *Chronique*, en lisant ܒܛܝ̈ܡܐ au lieu de ܘܛܝ̈ܡܐ.

Du mois de novembre 500 à la fin de mars 501, on transporta chaque jour de cent à cent trente corps dans les cimetières devenus insuffisants. Bientôt les émanations putrides engendrèrent la peste, qui s'attaqua aux riches comme aux pauvres affaiblis par la famine, et qui s'étendit d'Antioche à Nisibe. La moisson de l'année 501 trompa l'attente publique et le prix des céréales ne diminua pas. Heureusement la vendange dépassa la moyenne ordinaire, et les raisins secs fournirent un aliment sain et abondant.

L'année suivante, le 22 août 502, les esprits furent frappés par l'apparition d'une aurore boréale. On apprit que Saint-Jean-d'Acre, Tyr, Sidon et Beirout avaient été éprouvées par des tremblements de terre.

A la même époque, Cawad rassembla ses troupes et marcha avec les Huns à sa solde contre Théodosiopolis d'Arménie (Erzeroum), dont il s'empara en peu de jours grâce à la trahison du gouverneur Constantin, qui passa à l'ennemi et devint un général de l'armée perse. Cawad se dirigea ensuite vers la Sophène et mit le siège devant Amid le 5 octobre 502.

Anastase, dans le désir d'éviter la guerre, avait envoyé par Rufin le tribut, dont le refus de payement avait été sans doute la cause de la reprise des hostilités. Quand Rufin arriva en Mésopotamie, Cawad s'était trop avancé pour vouloir reculer. Cependant Amid résistait avec énergie; l'avant-garde de l'armée perse, qui pillait les villages autour de

Tella, avait été attaquée et détruite par Olympius, duc de Tella, et Eugène, duc de Mélitène. Mais Olympius, dont les soldats s'étaient débandés à la poursuite des fuyards, ne put soutenir le choc d'un autre corps de troupes. Sa cavalerie prit la fuite et son infanterie fut massacrée ou faite prisonnière. Eugène, de son côté, s'était retiré en Arménie; il reprit Théodosiopolis après avoir passé au fil de l'épée la garnison que Cawad y avait laissée.

Le 26 novembre 502, Na'man, le chef des Arabes de la Perse (de Ḥira), envahit, sur l'ordre de Cawad, le territoire de Harran et d'Édesse, qu'il livra au pillage. Il emmena, dit la *Chronique*, 18,500 captifs. C'était le moment des vendanges et un grand nombre des habitants des villes et des villages se trouvaient dans la plaine. Édesse se hâta de se mettre en état de défense. On creusa les fossés; le rempart fut réparé; les portes qui étaient en mauvais état furent obstruées avec des blocs de pierre, en attendant qu'elles fussent remplacées par des portes neuves. On renforça les barrages par des poutres de fer, à l'endroit où les eaux du fleuve traversaient les murs. Les habitants furent mis à contribution pour fournir le fer nécessaire.

Amid tomba au pouvoir de Cawad le 10 janvier 503, au moment où celui-ci était sur le point de lever le siège, ayant déjà perdu 50,000 hommes. Ce fut alors un affreux carnage dans la ville; on ramassa plus de 80,000 corps; le reste des habitants fut emmené en captivité, à l'exception des vieillards

et des malades, et de ceux qui réussirent à se cacher[1].

Amid prise, Cawad s'était retiré à Singar. Au mois d'avril il envoya des députés à Anastase pour réclamer le tribut annuel et, en cas de refus, déclarer la guerre. Anastase accepta la guerre. Au mois de mai, trois corps d'armée furent formés sous les ordres d'Aréobinde, de Patricius et d'Hypatius. Aréobinde campa avec 12,000 hommes sur la limite de Dara et d'Ammodia, en face de Nisibe. Patricius et Hypatius avec 40,000 hommes firent le siège d'Amid. En même temps l'hyparque Appien s'établissait à Édesse avec l'intendance chargée de l'entretien des troupes. Les Édesséniens reçurent de la farine à la charge de fournir le pain nécessaire aux soldats.

Cawad, à la tête de 20,000 Perses, attaqua Aréobinde, mais il fut battu et s'enfuit à Nisibe.

Au mois de juillet, les Huns et les Arabes rejoignirent les Perses, commandés par Constantin, l'ancien gouverneur de Théodosiopolis. Aréobinde, ne se sentant pas de force à tenir tête à l'ennemi, demanda des secours à Patricius et à Hypatius. Mais ceux-ci refusèrent de quitter leurs positions devant

[1] Jacques de Saroug, qui, comme le remarque l'auteur de la *Chronique*, avait écrit des hymnes sur les ravages des sauterelles, adressa pendant ces tristes événements des lettres de consolation et d'encouragement aux cités éprouvées. Voir aussi sur le siège d'Amid : Land, *Anecdota syriaca*, III, p. 204 et suiv.; Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 79 et suiv.; Mai, *Nova coll.*, X; Nœldeke, *Tabari*, p. 146, note 1.

Amid. Dans cette conjoncture, Aréobinde abandonna ses bagages aux Perses et se retira sous les murs de Tella et d'Édesse. Après la retraite d'Aréobinde, Patricius et Hypatius se portèrent contre Constantin, mais ne remportèrent aucun succès.

Timostrate, duc de Callinice, avait repoussé les Arabes de Perse qui s'étaient avancés jusqu'au fleuve du Chabor, pendant que les Arabes du territoire romain, appelés Thaʿlabites, s'emparaient d'une caravane partie de Ḥira, la capitale des Arabes de la Perse.

Au mois d'août 503, l'armée perse, renforcée de Huns, de Kadiséens et d'Arméniens, prit de nouveau l'offensive. Patricius marcha à sa rencontre, mais la défaite de son avant-garde entraîna la déroute du reste de son armée. Ce général se retira alors à Samosate. Cependant Naʿman pressait Cawad de faire le siège d'Édesse, pensant trouver là une proie facile. Mais son espoir fut déçu, car il mourut à ce moment-là d'une blessure qu'il avait reçue dans la dernière bataille.

Cawad se rendit sous les murs d'Édesse, rapporte Procope[1], prêt à l'attaquer. Quand il fut en vue de cette ville, il l'indiqua de la main droite aux Mages en leur demandant si elle tomberait en son pouvoir. Les Mages répondirent négativement, parce que la main droite qu'il avait tendue vers elle était d'un bon augure pour celle-ci. Cawad alla alors assiéger

[1] *De bello Persico*, II, 13, édit. Dindorf, p. 211.

Tella, qu'il abandonna ensuite pour revenir contre Édesse.

Il établit son camp auprès du fleuve du Goullab, à proximité de la ville d'Édesse. Les Édesséniens prirent des mesures de défense énergiques. Le 6 septembre 503, ils détruisirent les couvents et les auberges près des remparts; ils brûlèrent le village de Kephar-Çelem, autrement dit Negbath; ils coupèrent les haies et les arbres et rapportèrent en ville les reliques des *martyrium;* ils munirent d'armes le rempart et fixèrent des tapis de crin au-dessus des créneaux pour protéger les combattants. A la nouvelle de ces préparatifs, Cawad chercha à traiter avec Aréobinde, ou peut-être à s'emparer de sa personne par ruse; mais ses propositions ne furent pas acceptées par le général romain, qui se tenait sur ses gardes. Les Perses se tournèrent alors contre Harran. Dans une sortie de la garnison, le chef des Huns fut fait prisonnier et la levée du siège de cette ville fut le prix de la rançon de ce chef.

Patricius[1], fils d'Aspar, un Goth, arriva sur ces entrefaites au secours d'Aréobinde. Il passa l'Euphrate et battit un détachement perse; mais, quand il apprit que Cawad avait porté toute son armée contre Édesse, il se retira à Samosate.

Cawad, en effet, avait entouré Édesse le 17 septembre 503 et ses troupes couvraient toute la plaine.

[1] Dans Josué le Stylite, *Patriciolus*, voir Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, VII, 354.

Aréobinde lui fit des offres de paix, qui demeurèrent sans résultat parce que les habitants refusèrent de fournir l'argent qu'Aréobinde s'était engagé à payer. Désespérant de forcer la ville, Cawad se retira après avoir brûlé l'église de Saint-Serge et la basilique septentrionale des Confesseurs[1], et il redescendit le long de l'Euphrate. Les Arabes de son armée traversèrent l'Euphrate et ravagèrent la contrée adjacente. Dans la plaine de Saroug, la citadelle de Batné, dont le mur était en mauvais état, fut prise par la cavalerie. Arrivé près de Callinice, Cawad envoya un *marzeban* (général perse) pour occuper la ville, mais celui-ci fut fait prisonnier dans une sortie par Timostrate, duc de Callinice. Cependant Timostrate, effrayé à la vue de l'armée entière de Cawad, fit sa soumission et rendit la place aux Perses.

Anastase avait envoyé Celer contre Cawad avec une forte armée; mais, quand ce général arriva à Mabboug, Cawad était déjà loin. La mauvaise saison étant survenue, il fit hiverner ses troupes.

Le 25 décembre fut publié un édit de l'empereur qui faisait remise de l'impôt à toute la Mésopotamie, éprouvée par la guerre.

Au mois de mai 504, Calliopus d'Alep remplaça Appion à Édesse comme hyparque chargé de l'approvisionnement des troupes grecques. A cette époque Patricius était encore sous les murs d'Amid, dont

[1] Voir *Chronique d'Édesse*, dans Assémani, *B. O.*, I, p. 407.

le siège n'était pas mené activement. Il avait repoussé un corps d'armée envoyé contre lui par Cawad. Dix mille hommes furent détachés de nouveau de l'armée perse au secours de la ville assiégée. Ces troupes campaient sous les murs de Nisibe pendant que l'armée romaine se ressemblait auprès de Résaina. La cavalerie de Timostrate, duc de Callinice, forte de 6,000 hommes, enleva aux Perses dans une razzia des chevaux et du butin, mais elle se retira sans engager la bataille et les Perses continuèrent leur marche sur Amid. Cependant leur tentative pour dégager la place demeura sans succès. Patricius était soutenu, d'un côté par le magister (général en chef), de l'autre côté par Aréobinde qui, sans crainte pour Édesse, avait envahi l'Arménie et le territoire perse, pillant les villages et faisant un grand nombre de prisonniers. A Nisibe même, un corps de 7,000 Perses tomba dans une embuscade et fut détruit en totalité.

Cette année, Pierre, évêque d'Édesse, se rendit à Constantinople pour demander une nouvelle remise de l'impôt. Il fut reçu durement par l'empereur, qui, néanmoins, accorda cette remise, mais sans en informer l'évêque.

L'hiver approchait. Amid était en proie à la famine et les Perses ne pouvaient rien pour elle. Les généraux grecs qui entouraient la ville ravageaient les contrées voisines, massacrant les habitants et incendiant les villages. L'*astabid* (général en chef perse) offrit de rendre Amid et de signer la paix. Le

magister (général en chef romain) hésita à accepter ses conditions; mais, voyant les troupes fatiguées et éprouvées par les rigueurs de l'hiver, il finit par y souscrire, et les clauses de la paix furent arrêtées, sous la réserve de l'approbation d'Anastase et de Cawad.

Les deux souverains ayant ratifié le traité signé par leurs généraux, Anastase fit établir à Amid un grand magasin d'approvisionnement. Les Édesséniens chargés du transport des grains souffrirent cruellement du froid. La plus grande partie des convoyeurs et de leurs bêtes de somme périt en route.

Urbicius, le ministre de l'empereur, qui avait été porter des secours d'argent à Amid, distribua, en revenant à Édesse, des aumônes aux habitants : il donna un *trimésion* (le tiers d'une pièce d'or) aux femmes, et un *zouz* (1 dinar) aux enfants.

La dépopulation de la Mésopotamie facilita la reproduction des fauves qui parcouraient la campagne, dévoraient les voyageurs et pénétraient même dans les villages. On ne fut délivré de ce nouveau fléau qu'après des chasses organisées.

Les Édesséniens eurent particulièrement à souffrir de la garnison des soldats goths qui, venus pour défendre la ville, la pillaient comme aurait fait l'ennemi. Ils dépouillaient les habitants même les plus pauvres de leurs meubles et de leurs provisions, les chassaient de leur logis, violaient les femmes et

IMPRIMERIE NATIONALE.

maltraitaient ceux qui leur résistaient. Le clergé même, qui avait une dispense de l'empereur, ne fut pas exempt de leurs réquisitions.

Après la paix, les généraux étaient rentrés dans leurs quartiers respectifs en Syrie. L'Osrhoène, à moitié vide d'habitants, commença à renaître à la vie. Eulogius, le gouverneur d'Édesse, s'occupa de rebâtir les monuments publics, pour lesquels l'empereur lui avait remis 200 livres d'or. Il répara le rempart extérieur et les deux aqueducs qui amenaient l'eau de Tell-zêma et de Maudad, villages au nord d'Édesse; il reconstruisit les bains publics tombés en ruine, le prétoire et beaucoup d'autres édifices. L'évêque, de son côté, reçut de l'empereur 20 livres d'or pour ses dépenses et la réfection du mur (de la cathédrale), et d'Urbicius, le ministre de l'empereur, 10 livres pour la construction d'un *martyrium* sous le vocable de la bienheureuse vierge Marie. Mais l'huile qui était fournie aux églises et aux couvents cessa de leur être distribuée pour être employée à l'éclairage de la ville. Le gouverneur consentit cependant à leur en donner à ses frais une certaine quantité.

Pharazman fut envoyé d'Apamée pour remplacer Hypatius au commandement des troupes de la Mésopotamie, et s'établit à Édesse. Les incursions des Arabes de la Perse sur le territoire romain, dont la frontière orientale n'était plus protégée depuis la cession de Nisibe, avaient rendu nécessaire la construction de la place forte de Dara. Les Perses virent

d'un mauvais œil s'élever cette place qui annulait en partie le bénéfice qu'ils avaient retiré de l'occupation de Nisibe. Ils cherchèrent d'abord à empêcher les travaux de fortification et ensuite à s'emparer de cette forteresse. Le général Pharazman quitta Édesse et se dirigea vers l'est pour être à portée de protéger les ouvriers. Il débarrassa le pays des sangliers qui pullulaient dans le pays; il en tuait plus de quarante par jour.

Les Romains profitèrent des loisirs que leur assurait la paix pour mettre en état les places fortes de l'Euphrate. Les citadelles de Batné, de Birtha et d'Europus furent réparées. A Édesse, les portes de l'aile de la cathédrale réservée aux hommes furent recouvertes de parements de cuivre dus à la libéralité du prêtre Ædesius.

L'empereur fit encore remise de l'impôt pour l'année 505 à toute la Mésopotamie.

Pharazman fut remplacé à Édesse par le duc Romanus. Celui-ci voulut mettre fin aux déprédations des Goths en fixant la contribution mensuelle des habitants à une mesure d'huile, 200 livres de bois et un lit pour deux soldats. Mais ce règlement suscita une émeute de la garnison, devant laquelle Romanus fut forcé de céder, et ses ordres restèrent lettre morte.

De nouvelles charges accablèrent l'Osrhoène. Au mois d'avril 506, le magister se rendit en Mésopotamie, à la tête de toute l'armée, pour arrêter les clauses définitives du traité de paix avec la Perse.

Au moment où il entrait à Édesse, arrivèrent des ambassadeurs perses, annonçant que l'astabid qui avait signé les premières conventions était mort et qu'il convenait d'attendre la nomination d'un nouvel astabid. Le magister campa donc sous les murs d'Édesse et les troupes furent réparties entre les couvents et les villages avoisinants, car la ville suffisait à peine à entretenir la garnison des Goths. L'indiscipline de l'armée était à son comble : les soldats s'enivraient, pillaient et massacraient les gens qui défendaient leurs biens, ou, dans leur rage, se battaient entre eux et s'entre-tuaient. Devant l'indignation des habitants, le magister prit le parti de lever le camp et de se diriger vers la frontière perse. Aussitôt arrivé, il se mit en relations avec le nouvel astabid, mais la méfiance était aussi grande d'un côté que de l'autre. Le magister, croyant même à un piège de la part de son adversaire, s'empara de la personne de l'astabid qu'il remit en liberté peu de temps après, et la paix définitive fut signée à la grande joie des deux armées.

Pendant qu'ils étaient encore à la frontière, Celer le magister et Calliopus reçurent une lettre de l'empereur les autorisant à remettre tout ou partie de l'impôt pour l'année 506. Ceux-ci décidèrent de faire remise de la totalité à Amid et de la moitié à Édesse.

Le 28 novembre 506, le magister revint en arrière. Il hésitait à passer par Édesse, à cause du mauvais renom qu'il avait laissé dans la ville pen-

dant le printemps précédent. Mais, rassuré sur les bonnes dispositions des habitants à son égard, il s'y rendit et fut accueilli avec honneur. Il séjourna trois jours dans la ville, pendant que l'armée continuait sa marche vers la Syrie. Il laissa 200 dinars au gouverneur, qui les distribua aux Édesséniens.

Ici s'arrête la *Chronique* de Josué le Stylite.

Pierre mourut le samedi saint de l'année 510. Ses successeurs au trône épiscopal d'Édesse furent :

Paul, en 510, exilé le 2 juillet 522;
Asclepius, du 23 octobre 522 au 27 juin 525;
Paul, de retour d'exil, du 8 mars 526 au 3 octobre suivant;
André, du 7 février 527 au 6 décembre 532;
Addai, nommé le 28 août 533, mourut en 541;
Jacques Baradée, de 541 à 578;
Sévère, de 578 à 603.

Dès le commencement de ce siècle, le monophysitisme prit de l'extension en Syrie et en Mésopotamie à la faveur de l'*Hénoticon* de Zénon qui fut en vigueur à la cour de Constantinople jusqu'à Justin. Cette hérésie avait trouvé des défenseurs dans la personne de Pierre le Foulon et Sévère, patriarches d'Antioche, et elle avait été prêchée par Philoxène de Mabboug et Jean de Tella. Paul, le successeur de Pierre à Édesse, la professait publiquement. Cependant elle subit un arrêt dans son développement sous Justin, qui supprima l'*Hénoticon* et revint au

concile de Chalcédoine. En 519, cet empereur exila Sévère d'Antioche et Philoxène de Mabboug. La même année, le 4 novembre, Patricius vint à Édesse porteur d'un ordre de l'empereur enjoignant à Paul d'accepter le concile de Chalcédoine ou de quitter son siège épiscopal. Paul s'enfuit dans le baptistère. Il en fut arraché par Patricius et conduit à Séleucie; mais Justin le fit remettre en liberté dans l'espérance qu'il se soumettrait. Paul rentra à Édesse après une absence de quarante-quatre jours. L'attente des orthodoxes fut trompée, car il n'envoya aucune soumission. Il fut alors condamné à l'exil et sortit d'Édesse le 27 juillet 522. Asclepius, nommé à sa place, fit son entrée dans la ville le 23 octobre suivant.

Cet évêque eut pour mission de faire prévaloir les dogmes sanctionnés par les conciles. Les moines du couvent des Orientaux et des autres monastères d'Édesse qui ne voulurent pas abjurer leurs erreurs furent chassés ou jetés en prison.

Pendant l'hiver 524-525, il y eut à Édesse, pour la quatrième fois, une inondation du Daiçan, qui renversa les murs et les maisons, noya les habitants et fit de grands ravages. A cette occasion, les Édesséniens chassèrent leur évêque, qui se réfugia auprès du patriarche d'Antioche Euphrasius. Il mourut et fut inhumé dans cette ville environ sept mois après, le 27 juin 525. Le 4 septembre suivant, son corps fut rapporté à Édesse et déposé dans le tombeau de Mar Nonnus, dans l'église de Barlâhâ.

Paul, désirant reprendre possession de l'épiscopat d'Édesse, adressa une supplique à l'empereur Justin et un acte de foi orthodoxe au patriarche Euphrasius. A ces conditions il obtint son pardon et revint à Édesse le 8 mars 526, huit mois après la mort d'Asclepius. Il mourut peu de temps après son retour, le 30 octobre de la même année[1].

Son successeur fut André, qui arriva à Édesse le 7 février 527.

Le patriarche Euphrasius mourut pendant le grand tremblement de terre qui renversa une partie d'Antioche le 29 mai 526. Il fut remplacé au siège patriarcal par Éphrem le Mède, qui était comte de l'Orient et qui persécuta cruellement les monophysites.

La paix signée entre les Romains et les Perses fut maintenue pendant tout le règne d'Anastase. Justin ayant négligé de payer régulièrement le tribut annuel, les Arabes, excités par Cawad, firent des incursions sur le territoire romain. Les troupes grecques, de leur côté, envahirent l'Arménie perse. Des pourparlers engagés à Nisibe n'aboutirent pas et les hostilités furent reprises en 527 peu de temps avant la mort de Justin. On en vint aux mains à la frontière. Les Romains assiégèrent en vain Nisibe. Les Perses,

[1] La *Chronique* de Denys de Tellmahré, dans Assémani (*B. O.*, I, p. 402), attribue à Paul d'Édesse les lettres de Rabboula contre les moines de Perrhè qui mésusaient du pain de la communion. Voir ci-dessus, p. 173, note 1.) On lui a également attribué à tort la revision de l'Ancien Testament faite par Paul de Tella. (Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 42 et suiv.)

de leur côté, échouèrent devant Dara et furent battus devant cette ville par Bélisaire en 530.

Au printemps de l'année précédente, Moundhir, à la tête des Arabes de Ḥira, avait ravagé la Syrie jusqu'à Antioche. A son instigation, Cawad, évitant de traverser la Mésopotamie, entreprit en 531 une nouvelle expédition en Syrie en remontant l'Euphrate qu'il traversa au-dessus de Callinice; mais il fut forcé par Bélisaire de rétrograder et de rentrer dans son territoire, quoique l'illustre général romain ait subi un échec auprès de Callinice.

En Mésopotamie, les Perses remportèrent quelques avantages dus au rappel de Bélisaire. Démosthène vint à Édesse prendre le commandement des troupes, mais il ne put empêcher les déprédations des Huns.

Cawad mourut au mois de septembre 531 et sa mort amena un armistice. Son successeur, Chosroes Anoschirwan, signa au mois de septembre 532[1] une paix qui devait être éternelle, mais qui fut rompue en 540. Les Romains, aux termes du traité de paix, s'engageaient à payer un tribut annuel pour la garde des portes Caspiennes.

André, évêque d'Édesse, mourut le 6 décembre 532 et fut inhumé dans le tombeau de Mar Nonnus et de Mar Asclepius dans l'église de Barlâhâ.

[1] Cette date est donnée par la *Chronique d'Édesse*, mais c'est peut-être seulement en 533 que les signatures furent échangées. Cf. Assémani, *B. O.*, I, p. 416; Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, VIII, p. 176.

Addai, élu à sa place, vint prendre possession du siège épiscopal le 28 août 532.

Les murs d'Édesse avaient été remis en état à cette époque par Justinien, qui avait relevé les édifices détruits par l'inondation de 524-525, et détourné le cours du Daiçan pour éviter de nouvelles inondations. (Voir ci-dessus, p. 8 et suiv.)

Au mois de mai 540, Chosroes reprit les hostilités. Il envahit la Syrie, s'empara de Soura, d'Alep, d'Antioche, fit dans cette dernière ville un grand butin et emmena en captivité les habitants par troupeaux. Il se rendit ensuite à Apamée qu'il rançonna, puis revint par la Mésopotamie. Arrivé sous les murs d'Édesse, dont il désirait s'emparer par la force pour convaincre de mensonge la tradition qui faisait de cette ville une place inexpugnable, il fut frappé, dit Procope[1], d'une fluxion de la face. Voyant dans ce mal un signe de la colère divine, il renonça au siège de la ville et envoya Paul demander aux habitants de payer une rançon. Ceux-ci donnèrent une somme de 200 livres d'or. Chosroes fit alors exposer les nombreux captifs d'Antioche qu'il traînait à sa suite, en offrant aux habitants de les leur vendre. Les Édesséniens réunirent des sommes importantes pour délivrer ces infortunés. Il y eut une telle émulation que les pauvres eux-mêmes rivali-

[1] *De bello Persico*, II, 12, édit. Dindorf, p. 209. La *Chronique d'Édesse* (Assémani, *B. O.*, I, p. 416) semble faire allusion à ce qui suit, quand elle dit : « *Grâce à la bonté de Dieu, le gardien de cette ville*, Chosroes n'y fit aucun dégât ».

saient de générosité avec les riches; les courtisanes apportèrent leurs joyaux et leurs parures; les cultivateurs offrirent leur âne ou leur brebis. Mais l'avarice du gouverneur Buzès mit un frein à un aussi beau zèle; il s'empara des richesses amassées, et Chosroes, emmenant ses prisonniers, poursuivit sa route. Les autres villes de l'Osrhoène, Harran, Tella, Dara, durent aussi se racheter. Cependant il fut fait remise à la ville de Harran de la somme d'argent et des présents qu'elle avait envoyés, en considération de ce qu'elle était restée attachée au paganisme.

De retour dans son royaume, Chosroes installa les prisonniers qu'il avait emmenés d'Antioche et du reste de la Syrie dans une nouvelle ville qu'il fit construire, sur le modèle de l'ancienne Antioche, auprès de Ctésiphon, et qui fut appelée *Antioche de Chosroes* ou *Ville des Romains*.

En 541, Chosroes porta ses armes dans la Lazique et s'empara de Pétra, auprès de la mer Noire; il fut bientôt rappelé dans ses États par la marche de Bélisaire sur le Tigre. L'année suivante, il tenta une nouvelle expédition en Syrie, en remontant le long de l'Euphrate. Par une tactique habile, Bélisaire, manquant de troupes suffisantes pour lui tenir tête, l'arrête et l'engage à attendre les propositions de paix de Constantinople. Chosroes, trompé sur l'état de l'armée ennemie, consent à se retirer et demande un otage. Bélisaire lui envoie d'Édesse Jean, fils de Basile, un des plus importants person-

nages de la ville. Celui-ci mourut quelque temps après à la cour du roi où il était traité en prisonnier.

En 544, Chosroes profita du rappel de Bélisaire en Italie pour reprendre ses projets de conquête en Mésopotamie. Il était surtout obsédé par la pensée de forcer Édesse, dont la prise lui tenait à cœur. Il en voulait moins à l'empereur Justinien, dit Procope[1], qu'au Dieu des chrétiens. Il avait ressenti avec les Mages de son entourage une grande honte lors de son premier échec devant cette ville. Il menaçait d'emmener en Perse tous les Édesséniens, de raser les murs et les édifices et de faire de la ville un pâturage pour les bestiaux. Il marche droit sur la capitale de l'Osrhoène et campe près des remparts. Dès son arrivée, il envoie un détachement des Huns qu'il avait à sa solde contre le côté du mur qui dominait le cirque, avec l'ordre de s'emparer des troupeaux de moutons qui paissaient à l'abri du rempart. Les pâtres se mirent en état de défense et résistèrent avec courage. Les Huns, au secours desquels les Perses étaient accourus, avaient déjà enlevé un troupeau, lorsque la garnison sortit avec quelques hommes du peuple et ramena le troupeau. Cependant les soldats romains étaient arrêtés par la valeur d'un Hun, d'une force prodigieuse et d'une rare adresse, qui faisait un grand carnage autour de lui. Un paysan qui se trouvait au

[1] *De bello Persico*, II, 25-26, édit. Dindorf, p. 267 et suiv.

nombre des combattants l'abattit d'un coup de fronde qui l'atteignit au genou. Cet heureux incident ranima l'ardeur des Romains et le combat dura jusqu'à midi. Les combattants se retirèrent ensuite en s'attribuant, chacun de son côté, l'avantage dans cette première rencontre. Le lendemain, Chosroes, soit qu'il ait reçu un avertissement dans un songe, soit par une autre pensée, dit Procope, entama des négociations. Il fit demander à la ville par l'interprète Paul des députés choisis parmi les personnages influents.

Les délégués d'Édesse furent reçus par Zabergane envoyé à leur rencontre; ils offrirent la même rançon qui avait été payée précédemment au roi perse. Chosroes traita de ridicule leur offre et chercha à les effrayer par des menaces. Les délégués se retirèrent sans se laisser intimider, confiants dans la solidité de leur rempart et la vaillance des habitants. Chosroes commença aussitôt les travaux du siège et construisit une terrasse d'approche. Dans la citadelle commandaient les généraux romains Pierre, Martin et Peranius Iber. Pierre conduisit les Huns qu'il avait sous ses ordres contre les soldats perses qui travaillaient à la terrasse. Ceux-ci furent culbutés et il en périt un grand nombre; un prétorien nommé Argée en tua vingt-sept à lui seul. A partir de ce moment, Chosroes disposa des postes près des remparts pour empêcher les sorties de la garnison. Les assiégés cherchaient à entraver les travaux de l'ennemi en lançant des traits et des pierres; les

Perses se garantirent par des couvertures de poils de chèvre tendues par des piquets et qui arrêtaient les traits.

Cependant les généraux romains, craignant une issue désastreuse, désiraient la paix. Ils dépêchèrent auprès du roi perse une députation à la tête de laquelle était Étienne, un médecin en renom qui avait guéri Cawad, le père de Chosroes, d'une grave maladie. Le roi se montra exigeant; il laissait aux assiégés l'alternative de livrer les généraux Pierre et Peranius, ou de payer une rançon de 50,000 livres d'or. Si cette somme paraissait exagérée, les Édesséniens admettraient des fonctionnaires perses chargés de fouiller les maisons de la ville et de ramasser tout l'or et l'argent qu'ils trouveraient. Ces dures conditions semblèrent décourager les habitants. Une seconde démarche des députés fut repoussée avec mépris. Martin, désigné comme arbitre de la paix, n'eut pas plus de succès auprès de Chosroes.

Pendant ce temps, les assiégés ne demeuraient pas inactifs. Menacés par la terrasse qui déjà dominait le rempart, ils creusèrent une galerie souterraine pour arriver à cet ouvrage et le détruire; mais le bruit qu'ils faisaient les ayant trahis, les Perses dirigèrent une mine latérale qui intercepta leur travail. A cette nouvelle, les Romains cessèrent de creuser, mais ils remplirent la galerie au-dessous de la terrasse de bois sec, d'huile de cèdre, de soufre et de bitume. Le feu fut mis la nuit à ces matières combustibles;

la fumée commença à traverser la masse de bois et de terre dont était formée la terrasse et à s'élever en l'air. Pour tromper l'ennemi, les Romains lançaient par-dessus la terrasse des vases remplis de charbons ardents et des flèches garnies d'étoupes. Les soldats de garde couraient éteindre le feu extérieur et étaient criblés de flèches par les assiégés. Au lever du soleil, Chosroes s'aperçut de l'importance de l'incendie et mit son armée en mouvement pour l'éteindre; mais le foyer ne put être circonscrit, l'embrasement était général; le monstre terrible s'écroula et s'anéantit, et, quand le soir survint, les flammes montèrent tellement haut qu'on les apercevait de Harran.

Frustré dans son attente, Chosroes songea à donner l'assaut et à prendre la ville par surprise. Six jours après la destruction de la terrasse, il fit apposer des échelles, dans le silence de la nuit, le long du mur de la citadelle. Un paysan qui veillait à cet endroit donna l'alarme. Les Perses, se voyant découverts, s'enfuirent à la hâte en abandonnant leurs échelles, qui furent tirées à l'intérieur de la ville par les soldats romains. Le même jour, vers midi, les Perses attaquèrent la Grande porte, mais ils furent repoussés par la garnison aidée des habitants. A ce moment, Chosroes envoya Paul annoncer aux assiégés l'arrivée de Rhecinarius porteur des propositions de paix de l'empereur; il demandait en conséquence une suspension des hostilités. Ce messager était parvenu au camp du roi déjà depuis plusieurs jours.

mais celui-ci avait tenu secrète sa présence, dans l'espoir de forcer promptement la ville. Rhecinarius, admis dans l'intérieur des murs, pressait Martin d'entrer en pourparlers avec les Perses; mais le général romain voulut encore différer trois jours.

Chosroes, craignant des longueurs de temps préjudiciables à son armée, tenta une attaque générale qu'il croyait devoir être décisive. Il reforma la terrasse avec des briques, mit toute son armée sur pied, cerna la ville de tous côtés et disposa des troupes arabes et perses pour couper la retraite aux Édesséniens qui voudraient fuir après la prise de la ville. Le moment fut critique et les assiégeants eurent d'abord l'avantage; mais toute la population, femmes et enfants compris, se porta sur le rempart et combattit vaillamment; les traits, les pierres, l'huile bouillante, renversaient les ennemis qui s'avançaient. A plusieurs reprises, les Perses furent ramenés à l'assaut par leurs chefs; chaque fois ils furent obligés de reculer. Le dernier des combattants qui lutta encore quand les autres généraux s'étaient retirés, ce fut Azarethes qui avait disposé ses soldats auprès de la porte des Heures[1], à l'endroit appelé *Tripurgie* ou *les trois tours*. Il s'était emparé du mur extérieur et menaçait de forcer le mur intérieur. Peranius, avec les troupes romaines, s'élança

[1] Voir Procope, *loc. cit.*, p. 279 : *ἀμφὶ πύλας τὰς Σοΐνας καλουμένας*, dans ce passage *Σοΐνας* rend certainement le mot syriaque ܫ̈ܥܐ «heures»; cette porte était près de la citadelle. Comp. ci-dessus, p. 14.

à sa rencontre et le rejeta en arrière. La nuit mit fin à cette chaude journée.

Le surlendemain, un dernier effort des Perses qui attaquèrent la porte Barlâhâ n'eut pas un meilleur succès. Paul vint alors inviter Martin à traiter de la paix au camp du roi. Il fut convenu que les Édesséniens payeraient 500 livres d'or et que Chosroes s'engagerait par lettre à ne plus envahir le territoire romain. Ainsi se termina à la gloire d'Édesse ce siège mémorable. Dans un autre livre[1], Procope rapporte un curieux incident qui marqua un des assauts livrés par Chosroes. Un éléphant chargé de combattants qui, au moyen d'une machine, devaient faire une brèche au mur, s'approchait déjà de l'enceinte; à cette vue, les assiégés suspendirent un porc à la muraille. Cet animal effraya tellement l'éléphant par ses grognements aigus que celui-ci refusa d'avancer et prit la fuite.

La légende eut aussi sa part dans le récit de ce siège. On racontait que les Perses avaient creusé jusque sous le rempart une mine par laquelle ils auraient pénétré à l'intérieur de la ville, si un artisan en métaux n'avait été mis en éveil par le bruit des vases d'airain que la commotion des coups des mineurs avait ébranlés. La même nuit, une femme de noble prestance et au grave maintien était apparue à l'évêque Eulalius[2] et lui avait revélé l'endroit où

[1] *De bello Gothico*, IV, édit. Dindorf, p. 533.

[2] On ne connaît pas un évêque d'Édesse de ce nom à cette époque. Comp. ci-dessus, p. 94.

il trouverait le portrait de Jésus qui n'avait point été fait de main d'homme. Dès l'aube du jour suivant, Eulalius se rend à l'endroit indiqué et il y trouve avec le portrait la lampe qui brûlait toujours et une autre image imprimée sur la brique qui avait servi à murer la niche. Eulalius se rend à la tranchée d'où les Perses s'apprêtent à faire irruption. Quelques gouttes de l'huile de la lampe jetées sur du feu suffisent à consumer tous les Perses qui sont dans la mine. C'est par l'effet du même prodige que les machines construites par Chosroes sont dévorées par les flammes. Enfin, lorsque la sainte image portée par l'évêque sur le rempart est mise en face d'un immense bûcher dressé contre la ville, les flammes se retournent contre l'ennemi et le font périr.

Tel est le récit du Pseudo-Constantin, reproduit par Cedrenus. L'auteur indique pour ses sources la lettre que les trois patriarches Job d'Alexandrie, Christophe d'Antioche et Basile de Jérusalem écrivirent à Théophile, et qui est identifiée ordinairement avec l'*Epistola ad Theophilum imperatorem* dans les œuvres de saint Jean Damascène.

Evagrius, suivi par Nicéphore Calliste, est moins explicite. Les assiégés veulent mettre le feu à la terrasse d'approche construite par Chosroes en bois et en terre, mais le feu ne prend pas; on apporte alors dans la mine creusée sous terre la sainte image, qui est aspergée d'eau. Quelques gouttes de cette eau allument le bûcher qui consume les ouvrages de l'ennemi. Chosroes, pour éteindre l'incendie,

IMPRIMERIE NATIONALE.

essaye de détourner l'eau des aqueducs, mais l'eau prend feu comme de l'huile et augmente encore les flammes.

Cependant les hostilités continuèrent en Mésopotamie avec des chances diverses jusqu'en 546. Alors intervint un armistice que les Romains achetèrent au prix d'une forte somme. Cet armistice ne s'étendait pas à la Lazyque. C'est seulement en 556 qu'une convention relative à cette province fut arrêtée entre les Romains et les Perses. Enfin la paix définitive fut signée en 562; elle assurait le libre exercice de leur religion aux chrétiens de la Perse; mais il leur était défendu de faire des prosélytes[1].

André, évêque d'Édesse, mourut le 6 décembre 532 et eut pour successeur Addai, qui se rendit à Édesse le 28 août 533 et y vécut jusqu'en 541.

A Addai succéda Jacques Baradée, qui fut le fondateur de la secte monophysite des Syriens, appelés de son nom *Jacobites*[2]. Jacques était fils de Théophile Bar Maʿnou, prêtre de Tella. Il reçut le sur-

[1] Voir Noeldeke, *Aufsætze zur persischen Geschischte*, p. 117; Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. IX, l. 19.

[2] Voir sur ce personnage l'excellent livre de M. Klein intitulé : *Jacobus Baradæus de Stichter der syrische monophysitische Kerk*, 1882, basé sur l'*Histoire eccl.* de Jean d'Éphèse publiée par Cureton en syriaque et les *Vies* du même auteur publiées par M. Land dans les *Anecdota syr.*, t. II. (Cf. Wright, *Syriac literature*, p. 833.) Le nom de Jacobites a été donné à cette secte par leurs adversaires, comme l'indique la forme grecque Ἰακωβῖται, ܝܥܩܘܒܝܐ. Les Jacobites eux-mêmes ne prenaient pas ce nom, ils s'appelaient les *orthodoxes*.

nom de Baradée, ou mieux *Burdeʿana*, de l'étoffe grossière servant pour les housses, *bardaʿtha*, dont il faisait son habillement. Il entra d'abord comme moine au couvent de Phesilta dans le mont Izale (ou Tour ʿAbdin). Vers 528, il se rendit à Constantinople avec un moine de Tella, nommé Sergius, pour y défendre ses opinions religieuses, c'est-à-dire le monophysitisme. Il fut bien accueilli de l'impératrice Théodora, gagnée au parti des Monophysites. Ce parti avait perdu du terrain en Syrie depuis les persécutions dirigées contre lui par les patriarches d'Antioche Euphrasius et Éphrem, surtout par ce dernier[1]. Jacques prit à cœur de le relever et de le faire triompher dans son pays. Ses vues furent favorisées par une heureuse circonstance. Harith ibn Djabalah, roi des Arabes de Ghassan, vint en 543 à Constantinople et pria l'impératrice Théodora d'envoyer des évêques dans les provinces de la Syrie où il commandait. A la demande de l'impératrice, Théodose, le patriarche exilé d'Alexandrie, consacra Théodore évêque de Bostra avec juridiction sur les provinces de l'Arabie et de la Palestine, et Jacques Baradée évêque d'Édesse avec la direction spirituelle de la Syrie et de l'Asie Mineure. Jacques ne séjourna pas à Édesse, mais il consacra sa vie à prêcher la Syrie, la Mésopotamie, la Cilicie, la Cappadoce, l'Isaurie et les provinces voisines. Il conféra les ordres à des prêtres et des diacres, fon-

[1] Comp. ci-dessus, p. 198 et 199.

dant partout des églises monophysites. Le gouvernement de ces églises exigeait des évêques locaux, pour la nomination desquels la présence de trois évêques était nécessaire. Il se rendit donc à Alexandrie avec deux prêtres, Conon de Cilicie et Eugène d'Isaurie. Le premier fut nommé évêque de Tarse, et le second évêque de Séleucie d'Isaurie. Antoninus et Antonius furent désignés pour la Syrie. De retour d'Alexandrie, il continua sa propagande. D'autres évêques furent consacrés, notamment le célèbre historien Jean d'Éphèse. Enfin l'élection de son ancien ami Sergius mit le comble à ses vœux. Mais il éprouva aussi de grandes amertumes. Conon et Eugène, qui lui devaient leur élévation à la dignité d'évêque, se déclarèrent pour la nouvelle hérésie des Trithéistes et il dut les excommunier. Il eut aussi à combattre Paul d'Antioche, qui était hostile au patriarche d'Alexandrie. Il se rendait à Alexandrie auprès de Damien pour conférer avec celui-ci de l'excommunication de Paul, quand il mourut au couvent de Mar Romanus ou de Casion sur la frontière d'Égypte. Il fut enterré dans ce couvent où sa dépouille mortelle demeura jusqu'en 622. A cette époque, elle fut enlevée par les émissaires de Zachée, évêque de Tella, et ramenée en grande pompe au couvent de Phesilta, où l'apôtre des Jacobites avait passé les premières années de sa jeunesse.

On possède de lui une anaphore, des lettres dominicales, un acte de foi conservé en arabe et en

éthiopien, une homélie sur l'Annonciation qui n'existe plus qu'en arabe [1].

La guerre entre les Romains et les Perses éclata de nouveau sous Justin II, qui avait pris sous sa protection les Arméniens révoltés contre la domination des rois sassanides. En 573, les Romains mirent le siège devant Nisibe. Chosroes les força de se retirer et s'empara de Dara, pendant que son général Adharmahan pénétrait en Syrie, détruisait Apamée et faisait un grand nombre de prisonniers. Ce général revint par la Mésopotamie et rejoignit Chosroes à Dara.

L'année suivante, le roi perse, qui se préparait à entrer en campagne, consentit à une trêve d'un an moyennant le payement d'une somme de 45,000 pièces d'or.

En 576, Chosroes, qui s'était avancé, en passant par l'Arménie, jusqu'à la Cappadoce, fut obligé de se retirer devant les Romains, qui s'emparèrent de son camp et occupèrent une partie de l'Arménie.

La mort de Justin arrivée au mois d'octobre 578 et celle de Chosroes qui suivit quelques mois après arrêtèrent les pourparlers de paix et la guerre continua pendant tout le règne d'Hormizd.

Dès l'année suivante, le roi de Perse, sur l'avis de Moundhir, envoya en Mésopotamie Adharmahan à la tête d'un corps d'armée. Celui-ci s'avança sous les murs d'Édesse qu'il tint assiégée pendant trois

[1] Voir Wright, *Syriac literature,* dans l'*Encycl. britann.*, p. 833; Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 217 seq.

jours, incendiant les églises, les couvents et les villages environnants, égorgeant les prisonniers et brûlant leurs corps, dans l'espoir que, par ces cruautés, il effrayerait les assiégés et hâterait la reddition de la place; mais l'arrivée de Maurice força l'ennemi à lever le siège et à se retirer[1]. Maurice l'atteignit et le tailla en pièces auprès de Callinice. En 581, cet habile capitaine remporta sur les Perses une victoire décisive auprès de Constantine. Mais lorsqu'il eut abandonné le commandement des troupes de l'Orient pour monter sur le trône, en 582, son successeur en Mésopotamie ne sut pas garder l'avantage et se fit battre en Arzanène.

Philippique, en 586, après avoir repris l'offensive et remporté un brillant succès, dut renoncer à la possession de l'Arzanène et se retira sous les murs d'Amid. Maurice envoya Priscus pour remplacer ce général à la tête des troupes. Priscus s'arrêta quatre jours à Édesse avant de rejoindre son armée réunie à Monocarte. Il se rendit ensuite au camp, où il suscita une émeute en voulant appliquer un édit de l'empereur qui réduisait d'un quart la solde et la ration des soldats. Priscus s'enfuit à Constantine et de là à Édesse, puis il retourna à Constantinople. Les soldats mutinés forcèrent Germain, un général en second, à prendre le commandement malgré sa résistance. Cette rébellion fut rachetée par quelques succès remportés sur les Perses. Ceux-ci cependant

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 94.

prirent par surprise Maiphercath (Martyriopolis) en 589, et les Romains ne purent réoccuper cette place, quoiqu'ils aient repoussé à deux reprises les troupes envoyées à son secours.

Cependant les grands du royaume perse, irrités par le mauvais gouvernement d'Hormizd, déposèrent ce prince et lui donnèrent pour successeur son fils Chosroes II. Celui-ci ne put se maintenir sur le trône et fut obligé de fuir devant Bahram. Il implora la protection de Maurice, qui accueillit favorablement sa demande. Il accourut alors à Édesse, où il fut accueilli avec beaucoup d'honneurs par Jean de Reçâpha (ou suivant la prononciation arabe Rouçâpha [1]). Conformément à sa promesse, Maurice lui envoya une armée qui reprit Maiphercath et Dara et rejoignit à Nisibe les partisans du roi détrôné. Celui-ci fut ramené à Ctésiphon et replacé sur son trône. La paix fut naturellement la conséquence des secours accordés par Maurice; elle dura jusqu'à la mort de cet empereur, qui périt dans une émeute fomentée par Phocas en novembre 602.

Après Jacques Baradée, la Mésopotamie fut définitivement gagnée au parti jacobite. Cependant, sous Maurice, les orthodoxes ou Chalcédoniens luttèrent encore contre ce schisme. Domitien, évêque de Mélitène, fut l'instigateur de nouvelles persécutions. Il enleva aux Jacobites leurs églises et leurs monastères qu'il livra aux orthodoxes. Chosroes II,

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 96 *ult.* Sur la ville de Reçâpha, voir Guidi, *Lettre de Siméon de Beith Arscham*, p. 19, note 1.

après l'occupation de la Mésopotamie en 609, remit les choses en leur état ancien et restitua les églises à leurs premiers possesseurs [1]. A cette époque, il y avait encore des évêques orthodoxes à Édesse. Du temps de Jacques Baradée, il est fait mention de l'évêque orthodoxe Amazoun, qui embellit la Grande église (la cathédrale) et assista au cinquième concile œcuménique en 553. Thomas, métropolitain d'Édesse, consacra, dit-on, Paul élu patriarche d'Antioche, mais on sait que celui-ci reçut l'imposition des mains de Jacques Baradée lui-même. Quant à Théodore que Barhebræus [2] indique à tort comme un évêque d'Édesse, nous avons vu plus haut (p. 211) qu'il fut évêque de Bostra.

Le grand événement religieux de ce siècle fut la conversion au monophysitisme des chrétiens de la Syrie et de la Mésopotamie. Mais nous ne pouvons passer sous silence une renaissance en Syrie du mysticisme panthéiste, dans laquelle Étienne Bar Çoudaili d'Édesse joua le principal rôle. Cet hérétique était un moine réputé pour sa piété et sa charité. Il naquit à Édesse vers la fin du v[e] siècle et fut contemporain de Jacques de Saroug et de Philoxène de Mabboug, qui combattirent ses erreurs. Au début de sa carrière religieuse, il passa quelque temps en Égypte où il eut pour maître un certain Jean d'Égypte, qui semble lui avoir inculqué les idées panthéistes qu'il chercha ensuite à propager à Édesse.

[1] Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 265.

[2] *Ibid.*, p. 220, 234 et 292, note 1.

Il était d'abord monophysite, mais il commença par nier l'éternité des peines de l'Enfer et soutenait que les pécheurs purifiés par le feu retournaient en Dieu, « afin que Dieu soit tout en tous[1] ». C'est à cette période de sa vie que se rapporte la lettre de Jacques de Saroug qui rejette cette doctrine. Chassé d'Édesse, il se réfugia à Jérusalem, où la liberté de pensée était plus grande et où il trouvait des moines origénistes disposés à admettre ses théories. De Jérusalem il entretenait des relations avec ses disciples restés à Édesse. Il écrivit des lettres, des traités, des commentaires mystiques de la Bible, notamment des Psaumes, qui ne nous sont connus que par la mention que Philoxène de Mabboug en fait dans sa lettre adressée à Oreste et à Abraham d'Édesse. M. Frothingham[2] lui attribue la paternité du livre apocryphe paru sous le nom d'Hiérothée, le maître de Denys l'Aréopagite. Sa thèse est appuyée d'arguments solides, mais la question ne sera définitivement tranchée que lorsque ce savant aura publié l'édition qu'il a préparée du texte syriaque de ce livre.

En dehors des doctrines origénistes, Bar Çoudaili semble s'être inspiré des anciens systèmes gnostiques qui, au temps de Rabboula, avaient encore des partisans à Édesse[3].

Il eut de son vivant de nombreux disciples à

[1] Voir I Corinth., ch. xv, vers. 28.

[2] *Stephen Bar Sudaili*, Leyden, 1886.

[3] Comp. tome préc., p. 426.

Édesse et exerça une influence prépondérante sur la littérature pseudo-dyonisienne. A cette époque, Sergius de Reschaina, le célèbre traducteur des œuvres d'Aristote, publiait une version des traités attribués à Denys d'Athènes, qu'il faisait précéder d'une introduction, où il montra son goût pour le mysticisme. Cette version donna naissance à plusieurs commentaires syriaques, auxquels Édesse prit part. Nous citerons seulement, comme appartenant à la littérature édessénienne, le commentaire de Phocas Bar Sergius du VIII[e] siècle, et le commentaire de Théodore Bar Zarudi, qui appartient aux derniers siècles [1].

Le VI[e] siècle marque l'apogée de la littérature syriaque. Il fut certainement le plus fécond, et la quantité de livres syriaques qui virent le jour pendant cette période est énorme. Presque tous furent des œuvres de valeur qui sont parvenues jusqu'à nous. Édesse, qui jusque-là avait été à la tête du mouvement littéraire et scientifique, ne vient plus qu'au second rang. Elle ne compte pas parmi ses hommes célèbres un Jacques de Saroug ni un Philoxène de Mabboug, quoiqu'elle ait quelque part à la gloire de ces écrivains. Philoxène en effet étudia à l'École des Perses d'Édesse, et c'est peut-être aussi

[1] Comp. Wright, *Catal. of the Syriac ms.*, p. 493 et 500. Voir sur Bar Çoudaili, outre le livre de M. Frothingham cité plus haut : Assémani, *B. O.*, I, p. 303, n° 4; II, p. 30-32; Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 221; Abbeloos, *De vita et scriptis S. Jacobi*, p. 125.

de cette école que sortit Jacques de Saroug. Elle ne put non plus se glorifier d'un savant tel que Sergius de Réschaina, qui était imbu de la science grecque, ni d'un historien du mérite de Jean d'Éphèse. Cependant elle nous a laissé deux chroniques d'un prix inestimable et que nous avons eu souvent l'occasion de citer : la *Chronique de Josué le Stylite* et la *Chronique d'Édesse.*

Josué, moine du couvent de Zouknin près d'Amid, appartenait à l'ordre des Stylites et était monophysite. Il vint au commencement du VIe siècle à Édesse et écrivit là un récit des événements qui se passèrent en Syrie et en Mésopotamie pendant les années 495 et suivantes jusqu'à la fin de l'année 506. C'est le document le plus détaillé et le plus fidèle que l'on ait des guerres d'Anastase et de Cawad.

Cette chronique est adressée à un abbé nommé Sergius. Elle nous est parvenue par la *Chronique de Denys de Tellmahré*, dans laquelle elle a été insérée tout entière. Assémani en a donné une analyse dans sa *Bibliotheca orientalis*, I, p. 260-283. Elle a été publiée intégralement une première fois par l'abbé Martin dans le sixième volume des *Abhanlungen für die Kunde des Morgenlandes*, avec une traduction française, et une seconde fois, d'après une nouvelle collation du manuscrit, par W. Wright avec une traduction anglaise.

La chronique d'Édesse a été rédigée par un auteur anonyme, qui était orthodoxe, ainsi que le montre son texte. Écrite vers l'an 540 de J.-C., époque à

laquelle elle s'arrête, cette chronique commence à l'an 180 des Séleucides, ou 132-131 avant notre ère. Très concise pour les premières années, elle offre des renseignements plus détaillés à partir du IIIe siècle de J.-C. Elle a été publiée par Assémani dans sa *Bibliotheca orientalis*, I, p. 388-417.

Au commencement du siècle appartient encore un roman en trois parties, d'un auteur inconnu, qui renferme une histoire fantaisiste : 1° de Constantin et de ses fils; 2° d'Eusèbe, évêque de Rome, et des souffrances que l'empereur Julien lui fit endurer; 3° de Jovien, appelé Jovinien, le successeur de Julien. Ce roman, écrit dans un style élégant et pur de tout hellénisme, a été étudié et analysé par M. Nœldeke dans la *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellchaft*, vol. XXVIII, p. 263-292. Cet éminent critique en place la composition à Édesse entre 502 et 532; il remarque que ce roman a eu une certaine vogue non seulement chez les Syriens, mais aussi chez les Arabes. C'est certainement ce livre, observe Wright[1], qu'Abdischo attribue à l'historien ecclésiastique Socrate, quand il dit que celui-ci écrivit une *Histoire des empereurs Constantin et Jovinien*. Il a été publié en 1880 par M. G. Hoffmann sous le titre de *Julianos der Abtrünnige*.

Un autre roman de Julien, de moindre valeur, sans doute aussi du VIe siècle, a été également analysé par M. Nœldeke et publié par M. Hoffmann, à la suite du premier roman.

[1] *Syriac literature*, dans l'*Encyclop. britannica*, p. 836.

On peut encore ranger parmi les écrivains d'Édesse de cette époque Paul, évêque de Callinice, qui, expulsé comme monophysite en 519, vint à Édesse et consacra son temps à la traduction des œuvres de Sévère d'Antioche. Ses versions lui valurent le titre d'*Interprète des livres;* elles sont arrivées, en partie, jusqu'à nous dans plusieurs manuscrits du Vatican et du British Museum [1]. Le titre d'*Interprète des livres* qu'il partageait avec Jacques d'Édesse l'a fait confondre, semble-t-il, avec cet auteur. Ainsi on lui attribue une version syriaque des *Homiliæ cathedrales* de Sévère, traduites par Jacques en 701.

Nous terminerons cette nomenclature en citant Thomas d'Édesse, contemporain du patriarche nestorien Mar Abbas, auquel il enseigna le grec. Il écrivit sur la Nativité et l'Épiphanie, sur les tons, sur l'astrologie, et il composa des sermons et des traités.

[1] Voir Wright, *Syriac literature,* dans l'*Encyclop. brit.*, p. 834.

CHAPITRE XII.

ÉDESSE PENDANT LE VIIe SIÈCLE.

Guerre de Chosroes II contre Phocas. — Révolte du général Narsès à Édesse. — Chosroes s'empare de la Mésopotamie entière. — Héraclius reprend l'offensive et repousse les Perses. — Il persécute les Jacobites. — Les Arabes mettent fin au pouvoir des Romains et des Perses en Orient. — Édesse sous la domination musulmane. — Évêques d'Édesse pendant ce siècle. — Jacques d'Édesse et ses œuvres.

L'avènement de Phocas en 602 fut le signal de la reprise des hostilités en Mésopotamie. Chosroes II, qui devait son trône à Maurice, se prépara à venger le meurtre de son bienfaiteur et à soutenir le prétendu fils de celui-ci, Théodose, qui s'était réfugié à sa cour. Narsès, le général romain qui, à la demande de Chosroes, avait été remplacé par Germain à Dara, se réconcilia avec le roi de Perse et se déclara contre Phocas. Il s'enferma dans Édesse et fit lapider Sévère, évêque de cette ville, qui lui était hostile.

Phocas envoya à Germain l'ordre d'assiéger Édesse, mais il ne fit aucun préparatif pour tenir tête à Chosroes. Au printemps de l'année 604, les Perses envahirent la Mésopotamie orientale qui se trouvait dégarnie de troupes, Germain étant occupé au siège d'Édesse. Ils s'emparent de Dara et s'avancent vers l'ouest après avoir taillé en pièces l'armée

de Germain, qui fut blessé et mourut quelques jours après à Constantine des suites de sa blessure.

Phocas, alarmé à la nouvelle de cette défaite, fit passer une nouvelle armée en Orient avec le général Léontius. Celui-ci marcha sur Édesse, que Narsès quitta pour se réfugier à Mabboug. Après un échec subi devant Dara, Léontius fut rappelé et remplacé par Domentiolus, qui ramena les forces romaines en deçà de l'Euphrate. Ce général reçut la soumission de Narsès, qui se livra à lui sous la promesse d'avoir la vie sauve; mais, envoyé à Constantinople, il fut brûlé vif[1].

Les Perses ravagèrent le territoire romain pendant plus de vingt ans sans rencontrer de résistance sérieuse. En 607, ils passèrent l'Euphrate et pillèrent la Syrie. Ils étaient maîtres d'Amid et de toute la Mésopotamie, excepté Édesse qui fut prise vraisemblablement en 609[2]. On raconte à ce sujet, dit

[1] Certains auteurs ont cru que Narsès était le général de Chosroes et qu'il s'était emparé de force d'Édesse : « En l'année 914 des Grecs (602-603 de J.-C.), dit la *Chronique de Denys de Tellmahrê* (voir Assémani, *B. O.*, I, p. 425), Narsès, général des Perses, soumit Édesse; il saisit Sévère l'évêque de la ville et le fit lapider. »

[2] Date fournie par Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 98, et la *Chronique pascale*, à l'année 609. D'autres auteurs placent plus tard la prise d'Édesse : l'historien arabe El-Macin la met à l'année 3 de l'hégire (624-625); Élias de Nisibe à l'année 6 de l'hégire (627-628) : « En cette année, dit cet auteur, les Perses pillèrent Édesse et marchèrent contre l'île de Rhodes, qu'ils pillèrent également. » (Voir Baethgen, *Fragmente syr. und arab. Historiker*, p. 12 et 108; comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 126, note 1; Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, X, p. 442.)

Barhebræus, que Chosroes emmena en captivité en Perse la femme de ce Jean de Reçâpha qui l'avait hébergé à Édesse, lors de sa fuite hors de son royaume, et qu'elle mourut des mauvais traitements que le roi lui fit subir. La cause du courroux de ce prince était le refus de cette dame de venir le saluer quand il était l'hôte de son mari et, suivant l'usage perse, de lui présenter la coupe à table, usage qui répugnait aux mœurs syriennes.

Chosroes fit subir à la ville de cruels traitements. Les chrétiens jacobites furent déportés en masse, un évêque nestorien fut imposé à Édesse[1]. C'est à cet événement que fait allusion le passage suivant de la *Chronique ecclésiastique* de Barhebræus, II, 125 : « Vers cette époque (629), les orthodoxes (Jacobites) étaient nombreux en Perse. Une colonie importante des Édesséniens qui avaient été emmenés en captivité s'était établie dans le Ségestan et le Chorassan. Elle envoya demander au maphrien[2] Maruthas des chefs spirituels. Celui-ci consacra un évêque pour le Ségestan, un autre pour Hérat et un troisième pour l'Adherbaidjan. » Suivant le même auteur, les Édesséniens transportés

[1] Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 264.

[2] On désigne sous le nom de *maphrien* (celui qui fait fructifier) l'archevêque qui avait la direction des Jacobites orientaux. A cette époque, le maphrien de l'Orient était Maruthas, metropolitain de Tagrit (sur le Tigre, au sud de Mossoul). C'est alors que les Jacobites, transportés en Perse après les expéditions de Syrie et de Mésopotamie en 540, 573 et 604, formèrent des congregrations importantes et eurent des évêques.

en Perse par Chosroes[1] seraient revenus dans leur pays vers la même époque. Ceci doit s'entendre d'une faible partie seulement des exilés.

Après la prise d'Édesse, les Perses passèrent l'Euphrate, battirent les troupes romaines commandées par Sergius qui fut tué dans le combat, pénétrèrent dans la Petite-Arménie et s'avancèrent jusqu'à Chalcédoine.

La chute de Phocas et l'avènement d'Héraclius en 610 ne changèrent d'abord rien à la face des choses. Damas tomba au pouvoir des Perses en 613; Jérusalem fut prise en 614 et le bois de la Sainte Croix fut transporté à Ctésiphon. Ces conquêtes amenèrent l'occupation de l'Égypte et de l'Asie Mineure.

Cependant, en 622, Héraclius, libre de ses mouvements, entreprit contre Chosroes une campagne qui fut couronnée de succès; il obtint la restitution de la Croix. Les années suivantes, il parcourut en vainqueur l'Asie Mineure, l'Arménie et la Mésopotamie. Chosroes, pour le forcer à rétrograder, avait envoyé Schahrbaraz, un de ses meilleurs généraux, qui, en 626, s'avança jusqu'à Chalcédoine, menaçant Constantinople aux prises avec les Avares. Le manque de vaisseaux empêcha Schahrbaraz de pousser plus loin.

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 105, l. 4. Bruns a traduit : «Edesseni, quum Cosroes appareret», au lieu de : «Les Édesséniens que Chosroes avait emmenés en captivité». Ce contresens dénature la phrase de l'auteur.

IMPRIMERIE NATIONALE.

En 627, Héraclius pénétrait au cœur de l'empire des Sassanides et, au commencement de 628, il s'établissait à Dastagerd, contraignant Chosroes à s'enfermer dans Ctésiphon. Chosroes ne survécut pas longtemps à ces défaites : une émeute à la tête de laquelle fut placé son fils aîné Cawad, qu'il voulait déposséder de ses droits, lui enleva le trône et, quelques jours après, la vie. Ce changement de règne amena un armistice, en vertu duquel les troupes perses évacuèrent le territoire romain [1].

Héraclius profita des loisirs que lui faisait cette trêve si ardemment désirée pour réorganiser l'administration des villes de la Mésopotamie et de la Syrie. Selon Cedrenus et Théophane, il livra aux orthodoxes les églises d'Édesse que Chosroes avait restituées aux Jacobites.

Les Romains n'eurent plus l'occasion d'en venir aux mains avec les Perses affaiblis par les dissensions intestines. La paix définitive fut vraisemblablement signée sous Bohran, la sœur de Chosroes II, en 630. Mais à ce moment se révélait un ennemi terrible, les Arabes musulmans qui devaient bientôt mettre fin à la puissance des deux empires rivaux en Orient [2]. Le général arabe Khalid s'était d'abord attaqué aux Perses sur le bas Euphrate. En 634, il

[1] Voir Nœldeke, *Aufsaetze zur persischen Geschichte*, p. 126-128.

[2] L'Asie Mineure seule resta au pouvoir des Romains et fut appelée par les auteurs arabes « le pays des Romains » (*Balad er-Roum*).

fut envoyé en Syrie. La bataille décisive de Yarmouk, qu'il remporta le 20 août 636[1], brisa les forces romaines et livra la Syrie aux Musulmans. Quelques mois après, l'empire perse s'effondrait à la suite de la bataille de Kadésia remportée par Sa'd. Séleucie et Ctésiphon tombèrent au pouvoir des Arabes. La bataille de Yarmouk et celle de Kadésia ouvraient aux nouveaux conquérants la Mésopotamie, qui ne pouvait compter sur aucun secours du dehors. Cependant les Arabes étaient retenus en Syrie par le siège des places fortes et en Perse par les derniers combats livrés à Iazdegerd. C'est au commencement de 639 que les troupes arabes de la Syrie et de l'Irak firent leur jonction auprès de Karkissia (Circesium) et de Rakka (Callinice) et s'emparèrent de la Mésopotamie[2].

Dès l'année 637, Jean Catéas, gouverneur de l'Osrhoène, avait ouvert des pourparlers avec 'Yâdh et s'était engagé à payer aux Arabes une contribution annuelle de 1,000 pièces d'or, à la condition que les troupes musulmanes ne passeraient pas l'Euphrate. Il avait même payé la première année, mais il fut désavoué par Héraclius, irrité de ce que le pacte avait été conclu à son insu, et il fut remplacé par le général Ptolémée. C'est alors qu''Yâdh pénétra en Mésopotamie. Édesse et d'autres places

[1] Voir Nœldeke, *Z. D. M. G.*, XXIX, p. 79.

[2] Voir Weil, *Geschichte der Khalifen*, I, p. 82, et les passages de Béladhori rapportés plus bas.

capitulèrent; Tella et Dara qui résistèrent furent prises d'assaut [1]. Ces villes semblent avoir conservé leur autonomie pendant quelque temps, mais elles ne tardèrent pas à être occupées effectivement et à être soumises au régime des villes arabes. Les habitants qui professaient une religion monothéiste, les chrétiens et les juifs (et même les Sabéens de Harran), furent épargnés et autorisés à exercer leur culte. Mais les chrétiens durent faire disparaître les croix et cesser de faire usage des cloches. Il leur fut défendu de construire de nouvelles églises.

Les Musulmans conservèrent d'abord les rouages de l'administration romaine si savamment organisée. Il n'y eut de changé que la garnison et le gouverneur qui fut remplacé par un émir arabe. En 640, Omar établit dans les provinces conquises l'impôt de capitation qui fut réglementé de nouveau par ʿAbd-el-Malik en 692 [2]. Les distinctions de race et de religion que les nouveaux maîtres maintinrent avec

[1] Cf. Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 108 Bruns a défiguré ce passage en traduisant : « Arces et monasteria, quæ non cesserunt, vi expugnavit »; comp. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, XIV, p. 269. Suivant la *Chronique de Denys de Tellmahrê*, dans Assémani, *B. O.*, II, p. 103, l'occupation d'Édesse par les Arabes eut lieu en 637 (948 des Séleucides), mais les dates de cette chronique pour cette époque sont sujettes à caution.

[2] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 108. Cedrenus et Théophane sont d'accord avec Barhebræus sur ce point. Il ne faut donc pas croire avec Assemani (*B. O.*, II, p. 104) et Lebeau (*loc. cit.*, XII, p. 23) que c'est par erreur qu'on a attribué à Omar l'établissement de cet impôt qui n'aurait été créé que par ʿAbd el-Malik.

tant de rigueur rendirent leur domination particulièrement odieuse aux Syriens.

Les historiens arabes ont recueilli, d'après les traditions courantes, les faits qui ont signalé la conquête de la Mésopotamie et les conditions de la paix conclue avec les principales villes. Nous rapportons ici les passages relatifs à ces événements, extraits du *Livre des conquêtes des pays* (كتاب فتوح البُلاد) de Béladhori, publié par M. de Goeje, à Leyde, en 1866. Ibn-al-Athir (II, p. 414-417) reproduit presque textuellement le récit de Béladhori. Il constate (p. 414, *l. ult.*) la facilité avec laquelle la conquête de la Mésopotamie fut réalisée. Yâcout, sous le mot جَزِيرَة, suit les mêmes sources en décrivant la conquête de la Mésopotamie.

LIVRE DES CONQUÊTES DES PAYS DE BÉLADHORI

(p. 172 et suivantes).

فتوح الجزيرة

حدثنى داود بن عبد الحميد قاضى الرَّقّة عن ابيه عن جدّه
عن مَيْمون بن مهران قال الجزيرة كلّها فتوح عِيَاض بن غَنْم
بعد وفاة ابى عبيدة ولّاه ايّاها عمر بن الخطّاب وكان ابو
عبيدة استخلفه على الشام فولّى عمر بن الخطّاب يزيد بن ابى
سفين ثم معوية من بعده الشام وامر عياضًا بغزو الجزيرة ،

. . . . بعث ابو عبيدة عياض بن غنم الى الجزيرة فمات ابو عبيدة وهو بها فولّاه عمر ايّاها بعدُ ، وحدّثنى بكر بن الهيثم قال حدّثنا النُّفَيْلى عبد الله بن محمد قال نا سليمن بن عطاء قال لمّا فتح عياض بن غنم الرها وكان ابو عبيدة وجّهه وقف على بابها على فرس له كميت فصالحوه على انّ لهم هيكلهم وما حوله وعلى ان لا يحدثوا كنيسة الّا ما كان لهم وعلى معونة المسلمين على عدوّهم فان تركوا شيئًا ممّا شرط عليهم فلا ذمّة لهم ودخل اهل الجزيرة فيما دخل فيه اهل الرها ، وقال محمد بن سعد قال الواقدى اثبت ما سمعنا فى عياض انّ ابا عبيدة مات فى طاعون عَمَواس سنة ١٨ واستخلف عياضًا فورد عليه كتاب عمر بتوليته حمص وقِنَّسرِين والجزيرة فسار الى الجزيرة يوم الخميس للنصف من شعبان سنة ١٨ فى خمسة الاف . . . قالوا فانتهت طليعة عياض الى الرقّة . . .

ثم سار عياض الى حَرّان فنزل بَاجَدَّى وبعث مقدمته فاغلق اهل حرّان ابوابها دونهم ثمّ اتبعهم فلمّا نزل بها بعث اليه الحَرْنانيّة من اهلها يعلمونه انّ فى ايديهم طائفة من المدينة ويسئلونه ان يصير الى الرها فما صالحوه عليه من شىء قنعوا به وخلّوا بينه وبين النصارى حتّى يصيروا اليه وبلغ النصارى ذلك فارسلوا

اليه بالرضى بما عرض الحرنانيّة وبذلوا فاتى الرها وقد جمع له
اهلها فراموا المسلمين ساعة ثم خرجت مقاتلتهم فهزمهم
المسلمون حتّى الجاؤهم الى المدينة فلم ينشبوا ان طلبوا
الصلح والامان فاجابهم عياض اليه وكتب لهم كتابًا نسخته
بسم الله الرحمن الرحيم هذا كتاب من عياض بن غنم
لاسقف الرها انّكم ان فتحتم لى باب المدينة على ان تؤدّوا الىَّ
عن كلّ رجل دينارًا ومدي قمح فانتم آمنون على انفسكم
واموالكم ومن تبعكم وعليكم ارشاد الضالّ واصلاح الجسور
والطرق ونصيحة المسلمين شهد الله وكفى بالله شهيدًا ،
وحدّثنى داود بن عبد الحميد عن ابيه عن جدّه انّ كتاب
عياض لاهل الرها   بسم الله الرحمٰن الرحيم هذا كتاب
من عياض بن غنم ومن معه من المسلمين لاهل الرها انّى
امنتهم على دمائهم واموالهم وذراريهم ونسائهم ومدينتهم
وطواحينهم اذا أدّوا الحقَّ الذى عليهم ولنا عليهم ان يصلحوا
جسورنا ويهدوا ضالَّنا شهد الله وملائكته والمسلمون ، قال ثمّ
اتى عياض حَرّان ووجّه صفوان بن المُعَطَّل وحبيب بن
مَسْلَمَة الفِهْرى الى سُميساط فصالح عياض اهل حرّان على
مثل صلح الرها وفتحوا له ابوابها وولّاها رجلًا ثمّ سار الى

سُميساط فوجد صفوان بن المعطّل وحبيب بن مسلمة مقيمين عليها وقد غلبا على قرى وحصون من قراها وحصونها فصالحه اهلها على مثل صلح اهل الرُها وكان عياض يغزو من الرها ثمَّ يرجع اليها ،

وحدَّثنى محمد عن الواقدى عن عبد الرحمن بن مسلمة عن فُرات بن سلمان عن ثابت بن الحجّاج قال فتح عياض الرقّة وحرّان والرها ونصيبين وميّافارقين وقرقيسيا وقرى الفُرات ومدائنها صلحًا وارضها عنوة . . . . . . وقد رُوى انّ عياضًا لمّا اتى حرّان من الرقّة وجدها خالية قد انتقل اهلها الى الرها فلمّا فتحت الرها صالحوا عن مدينتهم وهم بها وكان صلحهم مثل صلح الرها ، وحدّثنى ابو ايّوب الرّقّى المؤدّب قال حدّثنى الحجّاج بن ابى منيع الرّصافى عن ابيه عن جدّه قال فتح عياض الرقّة ثم الرها ثم حرّان ثم سُميساط على صلح واحد ، . . . . وبلغه انّ اهل الرها قد نقضوا فلمّا اناخ عليهم فتحوا له ابواب مدينتهم فدخلها وخلّف بها عامله فى جماعة ، وحدّثنى عدّة من اهل الرقّة قالوا لمّا مات عياض وولى الجزيرة سعيد بن عامر بن حِذيَم بنى مسجد الرقّة ومسجد الرها ثمّ توفّى فبنى المساجد بديار مُضَر

وديار ربيعة عُمير بن سعد ، . . . . وكانت لعبد الملك
وهشام قرية تدعى سَلعُوس ونصف قرية تدعى كَفَرجدًّا
(كفرجديا .var) من الرها ،

CONQUÊTE DE LA MÉSOPOTAMIE.

J'ai appris de Dâoud ben ʿAbd al-Ḥamid, cadi d'Ar-Rakka, qui le tenait de son père, qui le tenait de son aïeul, qui le tenait de Maimoun ben Mihran, ce qui suit : La Mésopotamie tout entière fut conquise par ʿYâdh ben Ghanm. Après la mort d'Abou ʿObaida, celui-ci fut nommé gouverneur de cette province par ʿOmar ben al-Khaṭṭâb. Abou ʿObaida l'avait désigné pour lui succéder en Syrie, mais ʿOmar ben al-Khaṭṭâb préposa à la Syrie Yazid ben Abou Sofian et, après celui-ci, Moʿawia; il confia à ʿYâdh l'expédition de la Mésopotamie.

Abou ʿObaida envoya ʿYâdh ben Ghanm en Mésopotamie. Abou ʿObaida mourut pendant que celui-ci était dans cette province. ʿOmar le désigna ensuite comme gouverneur de ce pays.

Bakr ben al-Haitham m'a rapporté ce qui suit : Al-Noufaili ʿAbd-Allah ben Mohammad a raconté que, en cette année, au rapport de Soleiman ben ʿAṭa, lorsque ʿYâdh ben Ghanm s'empara d'Édesse, contre laquelle Abou ʿObaida l'avait dirigé, il s'arrêta devant la porte de la ville, monté sur un cheval bai brun. Les habitants consentirent à se rendre à lui à la condition qu'ils conserveraient leur cathédrale et les bâtiments environnants. Ils s'engagèrent à ne pas construire d'autres églises que celles qui existaient alors et à secourir les Musulmans contre leurs ennemis. Dans le cas où ils enfreindraient quelqu'une des conditions du pacte, ils seraient déchus de la *dhimma* (protection). Les habitants de la Mésopotamie acceptèrent le traité que les Édesséniens avaient signé.

Mohammad ben Sa^cd rapporte d'après Al-Wâkidi : Le plus certain de ce que nous avons entendu dire au sujet d'^cYâdh, c'est que Abou ^cObaida mourut pendant la peste d'Emmaüs en l'an 18 et qu'il désigna pour lui succéder ^cYâdh. Celui-ci reçut une lettre d'Omar lui donnant le gouvernement de Ḥims (Émèse), de Kennesrin et de la Mésopotamie. Il se rendit en Mésopotamie le jeudi dans la moitié du mois de Scha^cban de l'an 18 avec 5,000 hommes..... On rapporte que les éclaireurs d'^cYâdh parvinrent à Ar-Rakka; ^cYâdh marcha ensuite contre Harran et campa à Badjadda, d'où il envoya son avant-garde, mais les habitants de Harran fermèrent leurs portes; ^cYâdh suivit de près. Lorsqu'il fut campé sous les murs de la ville, les Sabéens qui y habitaient lui firent savoir qu'ils avaient en leur pouvoir une partie de la ville et le prièrent de se rendre à Édesse, l'assurant qu'ils accepteraient les conditions que les Édesséniens auraient stipulées avec lui, mais qu'ils laissaient les chrétiens libres de traiter avec lui s'ils se rendaient auprès de lui. Les chrétiens, ayant eu connaissance de cette démarche, lui mandèrent qu'ils s'associaient à la décision des Sabéens et lui portèrent des présents. Il se rendit donc à Édesse. Les habitants de la ville délibérèrent à son sujet, et les Musulmans se tinrent éloignés pendant une heure; ensuite les champions d'Édesse sortirent; mais ils furent taillés en pièces par les Musulmans qui les forcèrent à se réfugier dans la ville. Ils s'empressèrent alors de demander la paix et l'aman. ^cYâdh se rendit à leur prière et leur adressa la lettre dont la teneur suit : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Voici la lettre d'^cYâdh ben Ghanm à l'évêque d'Édesse : Si vous ouvrez les portes de votre ville, en vous obligeant à me fournir 1 dinar et deux mesures de froment par chaque habitant, vous serez sains et saufs, ainsi que vos serviteurs. Vous vous engagerez à remettre en bon chemin les troupes égarées, à réparer les ponts et les routes et à prêter aide aux Musulmans. Dieu est témoin, et le témoignage de Dieu suffit! »

Dâoud ben ^cAbd al-Ḥamid m'a rapporté, d'après son père

qui le tenait de son aïeul, que la lettre d'ᶜYâdh aux habitants d'Édesse était ainsi conçue : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Ceci est une lettre adressée par ᶜYâdh ben Ghanm et les Musulmans qui l'accompagnent aux habitants d'Édesse. Je vous fais grâce pour votre vie, vos biens, vos enfants, vos femmes, vos villes et vos moulins, si vous fournissez la juste contribution que vous devez. Vous êtes tenus envers nous de réparer nos ponts et de conduire dans le bon chemin nos troupes égarées. Dieu et ses anges et les Musulmans sont témoins. » Ensuite ᶜYâdh se rendit à Harran et dirigea Safouan ben al-Moᶜaṭṭal et Ḥabib ben Maslama al-Fihriyi vers Samosate. ᶜYâdh traita avec les habitants de Harran aux mêmes conditions qu'il avait stipulées pour Édesse; les portes de la ville lui furent ouvertes; il y installa un gouverneur; puis il se rendit à Samosate, où il trouva Safouan ben al-Moᶜaṭṭal et Ḥabib ben Maslama qui campaient devant la ville. Ils avaient déjà pris plusieurs villages et quelques-uns des forts. Les habitants acceptèrent alors les conditions de paix qui avaient été faites à Édesse. ᶜYâdh partait d'Édesse pour faire ses expéditions et y revenait ensuite.

Mohammad m'a raconté d'après Al-Wâkidi, qui le tenait d'ᶜAbd ar-Raḥman ben Maslama, qui le tenait de Forat ben Salmân, qui le tenait de Thabit ben al-Ḥaddjâdj, qu'ᶜYâdh prit Ar-Rakka, Ḥarran, Édesse, Nisibe, Maipherkath, Karkissia et les places et les villes de l'Euphrate par capitulation, et le territoire de vive force.

On a rapporté que, lorsque ᶜYâdh arriva d'Ar-Rakka à Harran, il trouva cette ville vide de ses habitants, ceux-ci s'étant transportés à Édesse; et, quand Édesse se rendit, ils demandèrent la paix pour leur ville, comme ils se trouvaient encore à Édesse, et aux mêmes conditions que celle-ci.

Abou Yioub d'Ar-Rakka, le précepteur, m'a rapporté que Al-Ḥaddjâdj, fils d'Abou Manîᶜ de Rousapha, qui le tenait de son père, qui le tenait de son aïeul, lui avait dit qu'ᶜYâdh

prit d'abord Ar-Rakka, puis Édesse, ensuite Harran et Samosate, en leur faisant les mêmes conditions de paix.

Il entendit dire que les Édesséniens violèrent le traité, mais lorsque ʿYâdh vint mettre le siège sous leurs murs, ils lui ouvrirent les portes de leur ville; après y être entré, il y laissa un gouverneur avec une garnison.

Un certain nombre des habitants d'Ar-Rakka m'ont rapporté que, après la mort d'ʿYâdh, Saʿid ben ʿAmar ben Hidhyam, gouverneur de la Mésopotamie, construisit la mosquée d'Ar-Rakka et celle d'Édesse. Après la mort de celui-ci, ʿOmair ben Saʿd construisit les mosquées de Diâr Modhar et Diâr Rabîʿa.

ʿAbd al-Malik et Hischam possédèrent un bourg appelé Salaʿous et la moitié d'un autre bourg appelé Kafardjadda, du territoire d'Édesse.

Avec la conquête arabe, Édesse perdit l'importance politique que lui avait créée la rivalité des empires qui se disputaient la possession de la Mésopotamie. Elle apparaît désormais dans l'histoire comme une place forte que rien ne distingue des autres villes auxquelles elle est rattachée pour former une province arabe[1].

Son rôle religieux est également fini; elle a parcouru le cycle entier des évolutions qui l'ont conduite successivement du paganisme au christianisme, au gnosticisme et au monophysitisme jacobite. Ce

[1] En l'an 67 de l'hégire (686-687 de J.-C.), elle compose avec Harran et Samosate le *vilâyet* donné à Hatem ben No'man par Ibrahim ben al-Aschtar (voir Ibn al-Athir, IV, 218). Parfois elle est comprise dans le *Diâr Modhar*, ديار مضر, avec Harran et Rakka (Ibn al-Athir, VIII, 218; al-Ya'koubi, I, 177). Bouzan était emir en même temps d'Édesse et de Harran (Ibn al-Athir, X, 158).

cycle est clos après les derniers échos des luttes suscitées par les questions de christologie et la paix se fait définitivement dans les consciences[1]. Du reste les chrétiens, en butte aux persécutions de l'islam, étaient plus préoccupés de défendre leur foi que de prêter l'oreille à des innovations tardives qui auraient pu se produire.

Sa vie littéraire seule survit et lui assurera encore une place honorable dans l'histoire pendant quelques siècles.

La *Chronique de Denys de Tellmahrê* et la *Chronique ecclésiastique* de Barhebræus nous ont conservé les noms des évêques d'Édesse pendant ce siècle. Ces évêques furent au nombre de huit, savoir :

Sévère, lapidé en 603;
Jean, évêque en 609;
Isaïe, peu de temps après;
Siméon, 628 à 650;
Cyriaque, 650 à 665;
Daniel, 665 à 684;
Jacques, 684 à 687, et de nouveau quatre mois en 708;
Habib, 687 à 708.

Selon Assémani[2], Sévère avait succédé en 578

[1] En 680, dit Barhebræus (*Chron. eccl.*, I, p. 287), un concile fut réuni à Reschaina et les partis dissidents furent réconciliés.
[2] *Bibl. or.*, I, 424.

à Jacques Baradée au siège épiscopal d'Édesse, qu'il occupa jusqu'à l'année 603. Cependant, à l'année 591, Barhebræus[1] mentionne l'évêque d'Édesse Sergius, surnommé l'*Arménien*, qui rejeta avec son frère Jean les écrits de Pierre d'Antioche et fut censuré par le patriarche Julien. Le célèbre maphrien a-t-il fait quelque confusion? Il est plus admissible qu'il y eut plusieurs évêques à Édesse en même temps, à cause du schisme suscité par Paul d'Antioche et qui divisait les Jacobites. Ce Sergius d'Édesse était en effet, selon Barhebræus, un schismatique. Quoi qu'il en soit, Sévère était évêque d'Édesse, lorsque Narsès, en 603, se révolta contre Phocas, le meurtrier de Maurice. Édesse, attachée au dogme monophysite, avait dû saluer avec joie l'avènement de Phocas et se réjouir de la mort de Maurice, qui avait persécuté les Jacobites et livré leurs églises aux Chalcédoniens[2]. Sévère était à la tête du parti hostile au général rebelle. Celui-ci lui fit subir une mort cruelle : il le fit lapider.

Pendant les années de guerres et de troubles qui suivirent l'avènement de Phocas, Édesse demeura sans évêque. Quand Chosroes II s'empara de cette ville en 609, il imposa aux habitants un évêque nestorien, nommé Aḥischema. Quelque temps après cependant, il consentit à leur envoyer provisoirement un évêque jacobite, du nom de Jean, qu'ils acceptèrent avec joie. Il chassa de toute la Syrie les

[1] *Chron. eccl.*, I, p. 259.
[2] Comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 265.

évêques orthodoxes que Maurice y avait introduits et restitua aux Jacobites leurs églises. Il préposa trois évêques à la Mésopotamie : l'un nommé Isaïe à Édesse, lequel remplaça Jean retourné dans son pays; un autre appelé Samuel à Tella, et un troisième à Amid. Mais, en dehors de ces villes, ces évêques ne trouvèrent pas de crédit auprès des habitants du pays, parce qu'ils dépendaient du maphrien d'Orient au lieu de ressortir au patriarcat d'Antioche. C'est pour cette raison que le patriarche Anastase envoya Cyriaque installer de nouveaux évêques à la place des premiers, malgré les protestations de ceux-ci qui menaçaient le patriarche de la colère de Chosroes[1].

En 628, Héraclius, s'occupant de réorganiser la Syrie et la Mésopotamie qu'il venait de recouvrer, passa par Édesse, où il fut reçu avec de grands honneurs. Il se flattait de ramener les habitants au concile de Chalcédoine. Mais, un jour de fête, étant entré dans la cathédrale et se présentant à la sainte table, il fut repoussé par l'évêque Isaïe, qui le somma de se retirer ou de prononcer l'anathème contre ce concile. L'empereur irrité exila l'évêque qui sortit de la ville accompagné des notables, des familles originaires de Reçapha[2] et de Tellmahrê[3],

[1] Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 265.

[2] On se rappelle que Jean de Reçapha avait hébergé Chosroes à Édesse et que ce roi avait fait subir des mauvais traitements à sa femme. Voir ci-dessus, p. 215 et 224.

[3] Tellmahrê sur le Balikh, non loin de l'embouchure de ce fleuve dans l'Euphrate, aujourd'hui Tel-Menakhir. (Voir G. Hoff-

de la famille de Cosma, fils d'Arabi, et d'autres maisons illustres, qui avaient fait don des vases sacrés de la cathédrale[1], ces mêmes vases que Rabboula avait voulu aliéner[2].

La *Chronique de Denys de Tellmahré* est muette sur les évêques Jean et Isaïe. Elle ignore aussi le nom de Daniel. Les trois évêques qu'elle fait succéder à Sévère sont : Siméon, Cyriaque et Jacques. Assémani[3] présente ces évêques comme orthodoxes. Cette assertion peut être fondée en ce qui concerne Siméon. Elle est contestable pour Cyriaque; car Barhebræus[4] déclare que, lorsque les Musulmans occupèrent la Syrie et la Mésopotamie, ils laissèrent les choses en état, chaque confession conservant ses églises; or il n'est plus question d'orthodoxes à Édesse à partir de ce moment-là. Du reste les efforts d'Héraclius pour faire prévaloir le concile de Chalcédoine en Orient n'eurent guère d'effet que dans le Liban où les moines orthodoxes exercèrent des poursuites cruelles contre les monophysites qu'ils forçaient à se convertir. Mais le patriarche Athanase et ses évêques ne reconnurent jamais ce concile.

mann, *Z. D. M. G.*, 1878, p. 742, note 2; Sachau, *ibid.*, 1882, p. 148, note 3; Wright, *Josué le Stylite*, VIII, note 1.) De cet endroit était le patriarche Denys, auteur de la célèbre chronique syriaque.

[1] Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 271.

[2] Voir ci-dessus, p. 169.

[3] *Bibliotheca orient.*, I, p. 425.

[4] *Chron. eccl.*, I, p. 274.

Quant à l'illustre Jacques, il ne fait plus de doute aujourd'hui qu'il appartenait à la confession jacobite. Assémani, qui le tenait d'abord pour orthodoxe, a reconnu lui-même son erreur dans le deuxième volume de sa *Bibliotheca orientalis*. Entre Cyriaque et Jacques, il faut placer Daniel dont il est fait mention à l'année 669, dans une clausule d'un manuscrit du British Museum [1]. Daniel dut être évêque entre 665, date de la mort de Cyriaque, et 684, date probable de la consécration de Jacques. Il était jacobite, car le manuscrit qui le mentionne renferme des lettres de Sévère et d'Athanase [2].

Les œuvres si nombreuses et si fécondes de Jacques d'Édesse, qui excella dans toutes les branches de la science, prouvent que la conquête musulmane ne fut pas un obstacle à l'expansion du génie littéraire de la Syrie. Les Syriens, en effet, affranchis des craintes de la guerre et délivrés des persécutions des orthodoxes [3], respirèrent plus librement. Les couvents, ces grandes écoles de la culture intellectuelle, purent se livrer à l'étude en toute sécurité et dans le silence de la retraite [4].

La Grèce avait fourni à l'Orient tout ce qu'elle pouvait lui donner. Ses œuvres avaient depuis long-

[1] Voir Wright, *Catal. of the Syriac ms.*, p. 563, col. 2.

[2] Comp. Kayser, *Die Canones Jacob's von Edessa*, p. 51.

[3] Comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 274.

[4] Pendant les guerres des Perses et la conquête arabe, les moines s'étaient relâchés des règles de l'ancienne discipline. Jacques d'Édesse chercha à les y ramener par ses luttes persévérantes. (Voir ci-après et Kayser, *Die Canones Jacob's von Edessa*, p. 60.

IMPRIMERIE NATIONALE.

temps pénétré en Syrie et exercé une influence salutaire sur la culture des esprits, comme nous l'avons vu plus haut. Pendant le VIe siècle, les rapports que les progrès du monophysitisme dans l'Église d'Antioche créèrent entre cette Église et celle d'Alexandrie établirent un nouveau courant, qui dura quelque temps encore après le triomphe définitif du jacobitisme. Mais l'union avec Constantinople avait cessé de fait. De même que le nestorianisme implanté en Perse avait détaché les chrétiens orientaux de la Mésopotamie, ainsi le monophysitisme mit une barrière définitive entre l'Occident et la Syrie. La domination arabe, acceptée d'abord sans regret par les Syriens, ne devait pas nuire à leur activité intellectuelle. Elle fut, au contraire, un aiguillon. Les Arabes avaient tout à apprendre de leurs nouveaux sujets. Ils trouvaient chez les Syriens une civilisation complète, imbue, il est vrai, de l'esprit grec, mais qu'ils pouvaient s'assimiler facilement, car les deux peuples parlaient des langues sœurs. Cette parenté du langage, si éloignée qu'elle fût, était le lien le plus puissant entre les deux peuples, étant donné que la langue est le véhicule nécessaire pour le transport de la civilisation d'une nation à une autre nation. Aussi est-ce par les Syriens que les Arabes furent initiés à la science grecque. Les traductions arabes d'œuvres grecques supposent presque toujours un intermédiaire, une version syriaque[1].

[1] Voir Renan, *De philosophia peripatetica apud Syros*. M. Budge,

Cependant la littérature syriaque, foncièrement ecclésiastique, avait donné ses meilleurs fruits. La paix régnait dans l'Église, comme nous l'avons dit ci-dessus (p. 237). Les livres didactiques vont succéder aux traités dogmatiques. La foi établie d'une manière fixe, l'exégèse des Saintes Écritures perd le point de vue élevé où l'avait portée l'étude des dogmes; elle s'attache davantage à la forme et à la prononciation exacte du texte. Elle sera désormais grammaticale et philologique, telle que nous la trouvons au XIIIe siècle dans les célèbres commentaires de Barhebræus intitulés le *Magasin des mystères.* Cette nouvelle direction donnée aux études s'accentuera par le sentiment que l'arabe, la langue officielle, deviendra bientôt l'idiome populaire, et que le syriaque littéraire devra être enseigné à l'école, les enfants ne l'apprenant plus dans la famille. Dès la seconde moitié du VIIe siècle, Jacques d'Édesse publie une grammaire syriaque et des traités de ponctuation qui ouvrent la voie à ses successeurs dans cette branche d'études.

La première moitié du siècle avait été stérile. Que pouvait-on moissonner dans un pays ravagé par les guerres, qui n'avait échappé aux Perses que pour subir les persécutions des orthodoxes et retomber ensuite aux mains des Musulmans?

en publiant la version syriaque du Roman d'Alexandre, avait cru que cette version était faite de l'arabe, qui aurait eu pour original le texte grec du Pseudo-Callisthène; mais M. Nœldeke a montré qu'il n'en est rien. (Voir *Beiträge zur Geschichte des Alexander Romans*, dans le 38e vol. des *Mémoires de l'Académie de Vienne.*)

Nous avons peu de renseignements précis sur la vie de Jacques. Il naquit vers 640 dans un village du district de Goumia, appelé ʿEndêbha, dépendant du diocèse d'Antioche. Il passa ses premières années au célèbre couvent d'Aphtonia, situé près de Kennesrin, où il étudia le grec et les Écritures sous Sévère Sebokht. Il séjourna ensuite quelque temps à Alexandrie. Suivant Barhebræus [1], Jacques fut nommé évêque d'Édesse par Athanase, son ancien condisciple du couvent d'Aphtonia, qui fut patriarche de 684 à 687 [2]. Il prit des mesures de rigueur pour rétablir la discipline dans les couvents et faire observer les anciens règlements tombés en désuétude. Mais son zèle se heurta à la résistance des moines qui trouvèrent un soutien dans le patriarche Julien, le successeur d'Athanase. Jacques, voyant Julien prendre le parti des moines contre lui, porta un exemplaire des canons devant la porte du couvent où résidait le patriarche et y mit le feu en s'écriant : « Ces canons, que vous foulez aux pieds et que vous n'observez pas, je les brûle par le feu comme superflus et inutiles [3]. » Il se retira ensuite dans le couvent de Saint-Jacques à Kaisoum et fut remplacé à Édesse par Habib, un

[1] *Chron. eccl.*, I, 289.

[2] Assémani (*B. O.*, I, 426) fixait fautivement la date de la consécration de Jacques à 651, tandis que la *Chronique de Denys* qu'il cite la rapporte à l'année 677 ou plutôt 680, d'après le synchronisme de la mort de Moʿawia, qui eut lieu à cette dernière date. (Comp. Kayser, *Die Canones Jacob's von Edessa*, p. 51.)

[3] Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 291.

vieillard placide et plein de mansuétude. Son séjour à Édesse avait duré quatre ans. S'il fut ordonné en 684, il aurait quitté son siège épiscopal en 688. Il fut appelé peu de temps après par les moines du couvent d'Eusebona du district d'Antioche où, pendant onze ans, il enseigna les Psaumes et les Écritures en grec. Il y renouvela l'étude du grec. Il quitta ensuite ce couvent en butte à l'opposition que lui faisaient quelques frères ennemis des Grecs et passa au grand couvent de Téléda. Là, pendant neuf années, il s'occupa de la revision de l'Ancien Testament. À la mort d'Habib, il fut rappelé à Édesse. Il reprit possession de son siège épiscopal, mais pour quatre mois seulement. Étant retourné au couvent de Téléda pour en ramener ses livres et ses disciples, il y mourut le 5 juin 708[1].

La *Chronique de Denys*[2] rapporte sous son épiscopat les faits suivants qui concordent avec les dates que donne cette chronique, mais qui sont en désaccord avec les notices biographiques que nous avons rapportées plus haut d'après Barhebræus, savoir : 1° un tremblement de terre du 3 avril 679, qui

[1] Date fournie par Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 293, et confirmée par Élias de Nisibe. Cf. Baethgen, *Fragmente syr. und arab. Historiker*, p. 40 et 121. La *Chronique de Denys* donne la date de 710. (Cf. Assémani, *B. O.*, I, 426.) Barhebræus a puisé à de bonnes sources et les détails qu'il donne sur la vie de Jacques et que nous avons reproduits plus haut doivent être tenus pour exacts. (Voir Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 839.) M. Kayser, *Die Canones Jacob's von Edessa*, les considérait à tort comme imaginaires.

[2] Dans Assémani, *B. O.*, II, p. 104-105.

renversa Batné de Saroug et l'église ancienne d'Édesse; 2° l'impôt de capitation rétabli en 692 par ʿAbd-el-Malik pour toute la Mésopotamie et la Syrie. Chaque habitant était tenu à se faire inscrire dans son pays natal avec la mention des noms de ses parents et la désignation de ses biens, meubles et immeubles; 3° la présence de Jacques en qualité d'évêque d'Édesse au concile de 706, tenu par le patriarche Julien au couvent de Saint-Silas.

Jacques fut un polygraphe qui se distingua comme théologien, philosophe, historien, exégète et grammairien. Nous avons déjà rappelé que, pendant son séjour dans le couvent de Téléda, il revisa la version syriaque de l'Ancien Testament appelée *Peschiṭo*. Cette revision, faite d'après les versions grecques, nous est parvenue, mais incomplètement. La Bibliothèque nationale possède le Pentateuque, à l'exception de quelques passages qui manquent, et le Livre de Daniel. Les manuscrits du British Museum offrent des fragments des livres historiques et du prophète Isaïe.

Cet évêque écrivit encore des commentaires sur les deux Testaments, cités souvent par les auteurs postérieurs, et de nombreuses scolies sur les Écritures[1].

On connaît de lui une anaphore et une revision de l'anaphore de saint Jacques, frère de Notre-Seigneur, des rites pour le baptême, la consécration

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, 489-493; Philipps, *Scholia on some passages of the Old Testament.*

de l'eau, la célébration du mariage, etc.; un *Livre des trésors*[1] contenant des prescriptions pour les différents services. Il traduisit le rite de l'ordre du baptême de Sévère, publia un traité sur les degrés de parenté qui forment un obstacle au mariage, un *horologium* contenant l'ordre des services pour les heures de la semaine et un calendrier des jours de fête pour l'année. Ses nombreux canons ont été publiés en partie par M. Paul de Lagarde[2], par M. Lamy[3] et par M. Kayser[4] avec une traduction allemande. Il nous est encore parvenu de lui des homélies sur différents sujets, des discours métriques sur la Trinité et le mystère de l'Incarnation. Il est douteux que le livre intitulé *De causa causarum* soit de lui.

Sur la fin de ses jours, Jacques composa un *Hexaméron* en sept livres qu'il ne put achever et qui fut terminé par Georges, évêque des Arabes. Cet ouvrage est conservé dans deux manuscrits, l'un à Leyde, l'autre à Lyon. M. l'abbé Martin en a donné une analyse dans le *Journal asiatique*, 1888, I, 155-219 et 401-490. Dans cet *Hexaméron*, Jacques mit à profit les livres grecs qu'il avait étudiés; sa géographie procède directement de Ptolémée, comme l'a montré M. James Darmesteter[5].

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, p. 487.

[2] *Reliquiæ juris eccl.*, 1856, p. 117-134.

[3] *Dissertatio de Syrorum fide*, 1859, p. 98-171.

[4] *Die Canones Jacob's von Edessa*, 1886.

[5] Voir *Revue des études grecques*, 1889, p. 180-188.

La perte de la chronique de Jacques, dont il ne reste que quelques feuillets dans un manuscrit du British Museum[1], est aussi regrettable que celle de sa grammaire. Cette chronique, qui, dans le dessein de son auteur, devait faire suite à la chronique d'Eusèbe, fut achevée en 692 ; elle est souvent citée par les historiens syriaques des siècles suivants.

Comme philosophe, Jacques est connu par son *Enchiridion* ou *Manuel des termes techniques de la philosophie.* Wright[2] estimait qu'on peut lui attribuer avec vraisemblance une composition métrique sur le même sujet. On la trouve dans deux manuscrits du Vatican sous le nom de Jacques de Saroug.

Il traduisit en syriaque les *Homiliæ cathedrales* de Sévère ; ce fut sa principale traduction ; elle fut achevée en 701. Il revisa la version syriaque de l'*Octoechus* de Sévère, faite par l'abbé Paul, qu'on a confondu avec Paul, évêque d'Édesse. Cette version se trouve dans un manuscrit du British Museum, qui semble être un autographe de Jacques[3]. Il passe aussi pour avoir fait quelques versions des œuvres d'Aristote[4]. Suivant Barhebræus, il aurait

[1] Wright, *Catal. of the Syriac ms.*, p. 1062.

[2] *Syriac literature*, dans l'*Encycl. britannica*, p. 840.

[3] Voir Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclop. britannica*, p. 838, note 39.

[4] Dans un manuscrit du Vatican et dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, Jacques d'Édesse est indiqué comme l'auteur de la version syriaque des Catégories. (Comp. Renan, *De philos. perip. apud Syros*, p. 25, dans le *Journal asiatique*, 1852, XIX, p. 330 ; Hoffmann, *De hermeneuticis apud Syros Aristot.*, p. 17 ;

traduit les œuvres de Grégoire de Nazianze, mais Wright[1] tenait cette notice pour erronée; il retoucha seulement la traduction que l'abbé Paul avait faite de ces œuvres. On lui doit encore une version syriaque de l'histoire des Réchabites attribuée à Zosime. Ces versions lui valurent le titre d'*Interprète des livres*.

Jacques mérite surtout d'être signalé comme grammairien. Le premier parmi les Syriens occidentaux, il s'occupa de fixer la langue littéraire, d'établir les règles de l'orthographe et de trouver un système de voyelles et de points qui assurât la prononciation exacte des Écritures. Il enseigna à ses disciples une voie déjà tracée par les Nestoriens et dans laquelle les moines du couvent de Karkaphta ne tardèrent pas à s'illustrer. Malheureusement sa grammaire syriaque intitulée : *Grammaire de la langue mésopotamienne* (ܬܘܪܨ ܡܡܠܠܐ ܢܗܪܝܐ), est perdue, sauf de courts fragments publiés par Wright[2]. Jacques inventa des voyelles imitées des voyelles grecques, qu'il intercalait après la consonne dans le

Kayser, *Die Canones Jacob's von Edessa*, p. 71.) Mais Wright pensait que cette indication était erronée et que la version était de Sergius de Reschaina. On la trouve en effet dans le ms. add. 14658 du British Museum du VIIe siècle, à une époque où, d'après Wright, Jacques d'Édesse était encore un enfant; du reste, ce savant ne reconnaissait pas son style. (Voir *Syriac literature*, p. 834, note 4.) Quant à la version du Περὶ ἑρμηνείας, M. Hoffmann a montré qu'elle n'était pas de lui.

[1] Voir Wright, *Syriac liter.*, p. 834.

[2] *Fragments of the Syriac grammar of Jacob of Edessa*, 1871.

corps du mot. Mais son système ne fut pas couronné de succès. Il ne fut pas toutefois stérile, car il inspira l'invention des cinq signes-voyelles que les Jacobites marquèrent au-dessus ou au-dessous des consonnes dans leurs manuscrits[1].

Dans une lettre adressée à George de Saroug, Jacques trace les règles que les auteurs et les copistes doivent observer pour l'orthographe des mots. Cette lettre est ordinairement suivie dans les manuscrits d'un petit traité sur les formes verbales et sur les points et les signes diacritiques. Ces deux opuscules ont été publiés d'abord par l'abbé Martin et ensuite par M. Philipps[2].

La notoriété de savant acquise à Jacques lui valut une correspondance active avec ses contemporains. Nous avons déjà mentionné sa lettre à

[1] Voir Wright, *Catal. of the Syr. ms.*, 1168 et sq.; et *Fragments of the Syr. grammar of Jacob of Edessa;* l'abbé Martin, *Jacques d'Édesse et les voyelles syriennes* et *La Massore chez les Syriens*, dans le *Journal asiatique*, 1869, 1er semestre, p. 456, et 1875, 1er semestre, p. 132; Rubens Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 71. Wright, dans son article *Syriac literature*, p. 840, note 21, persistait à considérer Jacques comme l'inventeur des voyelles grecques adoptées par les Jacobites.

[2] Voir abbé Martin, *Jacobi Edesseni epistola ad Georgium*, 1869; Philipps, *A letter by Mar Jacob bishop of Edessa, on Syriac orthography*, 1870. L'abbé Martin avait pensé que Jacques était désigné par l'épithète de *Bienheureux* (ܛܘܒܢܐ) qui se rencontre dans les gloses marginales que portent les manuscrits de la Massore. Mais M. G. Hoffmann, dans la *Zeitschrift für die Alttestam. Wissensch.*, 1881, p. 159, a montré qu'il s'agissait d'un moine de Reschaina. (Comp. Rubens Duval, *Journal asiatique*, 1884, 1er sem., p. 560.)

George de Saroug. Les lettres échangées avec Jean le Stylite du couvent de Litarba près d'Alep furent nombreuses. Il écrivit à Paul d'Antioche au sujet de l'alphabet que celui-ci lui demandait de modifier [1]. D'autres lettres sont adressées à Eustathius de Dara, à Kyrisona de Dara, au prêtre Abraham, au diacre George et au sculpteur Thomas. Deux de ces lettres ont été publiées par Wright dans le *Journal of sacred literature*, 1861, page 430; et une par Schrœter dans la *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, 1870, p. 261 et suiv.

Une partie de ses canons est adressée au prêtre Addai. Il écrivit aussi une lettre au diacre Barhadbeschaba contre le concile de Chalcédoine [2].

[1] Voir Assémani, *B. O.*, I, 447, n° 7; Rubens Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 69-70.

[2] Comp. Wright, *Syriac literature*, p. 839-840.

CHAPITRE XIII.

ÉDESSE DEPUIS LE VIIIe SIÈCLE JUSQU'À LA 1re CROISADE.

Évêques d'Édesse pendant le VIIIe siècle. — Fonctionnaires chrétiens sous les Ommeyades. — Les chrétiens de la Syrie et de la Mésopotamie sont cruellement traités par les premiers califes Abbassides, Abou-l-Abbas et Abou Djafar. — Haroun ar-Raschid à Édesse. — Tâhir opprime l'Osrhoène. — Nasr assiège Édesse. — Mohammed ibn Ṭâhir gouverneur d'Édesse. — Les Grecs envahissent la Syrie et la Mésopotamie. — Édesse est d'abord épargnée. — Elle est incendiée plus tard par Nicéphore. — Les Grecs occupent un quartier d'Édesse. — Ils se maintiennent dans cette ville. — Sièges d'Ibn Wathab, de Gumuchtekin et d'Alp Arslan. — Prise d'Édesse par Philardus l'Arménien, et ensuite par Mélikschah. — Édesse au pouvoir des Croisés. — Elle forme un comté sous Baudouin et les deux Josselin. — Elle est prise par Zengui, émir de Mossoul. — La littérature pendant cette époque.

L'histoire d'Édesse pâlit pendant les siècles suivants. Nous réunissons sous ce dernier chapitre les informations que nous avons recueillies sur cette ville depuis le VIIIe siècle jusqu'aux Croisades.

Selon la Chronique de Denys[1], Habib aurait été nommé évêque d'Édesse à la mort de Jacques arrivée en 708 et aurait vécu jusqu'en 729. Nous avons vu, au contraire, sous le chapitre précédent (p. 245), qu'Habib était contemporain de Jacques et qu'il le précéda dans la tombe de quelques mois.

[1] Voir Assémani, *B. O.*, II, 105.

L'erreur de Denys vient sans doute de l'ignorance où était cet historien des circonstances qui obligèrent Jacques à quitter l'épiscopat d'Édesse pendant vingt ans. Le nom d'Habib doit être remplacé ici par celui de Gabriel, qui, suivant un autre auteur [1], consacra, à Édesse, le patriarche Athanase, au mois d'avril 724.

Denys mentionne ensuite, à l'année 718, un tremblement de terre qui renversa l'église Ancienne avec beaucoup d'autres édifices d'Édesse. Nous avons vu, sous le chapitre précédent (p. 245), que cette église avait déjà éprouvé le même accident le 3 avril 679.

Quelques années plus tard, en 721, continue la *Chronique*, se passa un fait qui tient du prodige. On racontait qu'un prince arabe, sur le point de partir en guerre, avait confié une somme importante au portier du couvent d'Abel situé près d'Édesse, sous la condition que ce dépôt lui serait rendu, s'il revenait sain et sauf de son expédition. Le portier plaça la somme dans une cachette sans en parler à personne. Il mourut avant le retour de l'Arabe et emporta son secret dans le tombeau. De là un grand embarras du directeur du couvent, quand le prince vint réclamer son argent. Celui-ci menaçait de détruire le couvent, si le dépôt ne lui était pas restitué. Dans cette conjoncture, Habib [2]

[1] Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 299.

[2] Si ce récit n'est pas une pure fiction, le fait se serait passé à

se rendit au cimetière du couvent; il évoqua les mânes de l'ancien portier qui sortit de sa tombe et indiqua l'endroit où était enfoui le trésor. Ainsi l'argent fut restitué à son maître et le couvent fut sauvé de la destruction.

Constantin fut évêque d'Édesse en 729 et mourut en 754. Sous son épiscopat eut lieu une inondation du Daiçan, en 743.

Timothée succéda à Constantin. Il prit part à l'assemblée des évêques qui élirent en 758 [1] George patriarche d'Antioche.

A la mort de Timothée, en 761, Siméon, un moine de Kidouna dans les environs d'Édesse, fut amené de force à Édesse et placé sur le trône épiscopal. Mais, trois jours après sa consécration, il s'enfuit sur la montagne d'Édesse où il habita dans le monastère de la Vierge. Il fit nommer à sa place Anastase, un Éthiopien du monastère de Zouknin; celui-ci se déroba également et retourna à son monastère. Siméon se retira ensuite à Samosate, où il finit ses jours. Zacharie de l'ordre des Stylites devint alors évêque d'Édesse. Il mourut en 769 et eut pour successeur Élias du monastère de Cartamin.

La Chronique de Denys s'arrête à l'année 1086 des Séleucides ou 775 de notre ère. Les rensei-

la fin du siècle précédent, après qu'Habib eut remplacé Jacques d'Édesse.

[1] Selon Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 321, Denys place cette élection et le commencement du schisme qui s'ensuivit à l'année 1065 des Séleucides ou 754 de J.-C.

gnements sur les évêques postérieurs font défaut. Barhebræus[1] mentionne, à l'année 825, Théodose métropolitain d'Édesse. C'était le frère de l'historien Denys; il fut lui-même un auteur connu, comme nous le dirons à la fin de ce chapitre.

Pendant les premiers temps de la conquête musulmane, les chrétiens de la Mésopotamie ne semblent pas avoir eu à souffrir des vexations des émirs arabes. Jusqu'au calife Abd-el-Malik (685-705), remarque Barhebræus[2], les gouverneurs des provinces conquises étaient des chrétiens. Un fait caractéristique, rapporté par cet auteur d'après la *Chronique de Denys*, montrera combien les Arabes appréciaient les services de leurs sujets chrétiens. Athanase, un des membres de la famille des Gouméens, sur laquelle nous aurons à revenir plus loin, était un homme profondément instruit et doué d'une rare intelligence. Sa notoriété de savant étant parvenue à Abd-el-Malik, ce calife le désigna comme gouverneur de son jeune frère Abd-el-Aziz qu'il accompagna en Égypte. Il devint bientôt l'arbitre de l'administration tout entière de l'empire arabe. Il arriva à un tel degré de richesse qu'il possédait quatre mille esclaves, de nombreuses maisons, des villages, des vergers[3], de l'or et de l'argent en aussi grande quantité que si c'eût été des pierres.

[1] *Chron. eccl.*, I, p. 361.
[2] *Chron. syr.*, 118, 4.
[3] Ou *des terres*, suivant une variante de l'édition de la *Chronique de Barhebræus* de M. Bedjan, p. 113, l. 6.

Avec le revenu de quatre cents boutiques qu'il avait à Édesse, il fit reconstruire dans cette ville la magnifique basilique de la Mère de Dieu[1] et bâtit à Fostat d'Égypte deux grandes basiliques. Il refit entièrement le baptistère d'Édesse, où il déposa l'image de Jésus qui avait été envoyée au roi Abgar; il y installa des fontaines semblables à celles que l'évêque Amoninus[2] avait faites pour l'église Ancienne. Il l'embellit d'ornements d'or et d'argent et de revêtements de cuivre. Ses richesses excitèrent l'envie; il fut dénoncé comme prévaricateur. Mais Abd-el-Malik n'écouta pas ses calomniateurs; il demanda seulement à Athanase de partager avec lui sa fortune, en disant qu'il ne convenait pas qu'un chrétien possédât des biens aussi considérables. Athanase consentit volontiers et se montra si prodigue que le calife satisfait l'arrêta en lui disant : « C'est assez ![3] »

Cependant les dispositions bienveillantes d'ʿAbd-el-Malik envers les chrétiens se modifièrent ensuite. En 692, il établit l'impôt de répartition appelé *taʿdil*, qui réglementait et aggravait l'impôt de capi-

[1] Cette église, comme nous l'avons vu plus haut, p. 177, avait été érigée sur l'emplacement de l'École des Perses.

[2] Ou *Amozinus* suivant une variante de l'édition Bedjan, p. 113, l. 12. Ce nom n'est pas autrement connu et ne figure pas dans la liste de Denys. (Comp. Amazoun, ci-dessus, p. 216.)

[3] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 118. Il est surprenant que les auteurs arabes, ni Makrizi, ni Abou-l-Mahasin, ne parlent pas de ce personnage. Denys aura sans doute exagéré son influence sur le calife.

tation institué par Omar (voir ci-dessus, p. 228). Le gouvernement des provinces de l'Orient fut confié à deux généraux arabes : Haddjadj eut la Perse et l'Arabie; Mohammed, fils de Merwan et frère du calife Abd-el-Malik, fut préposé à la Mésopotamie, l'Assyrie, l'Arménie et l'Adherbaidjan. Ce dernier était un zélé musulman qui persécuta les chrétiens. Il fit périr Mo'id, chef des Arabes Taglabites[1], qui refusa de se convertir à l'islam, fit brûler pour la même raison les chefs arméniens dans l'église où il les avait rassemblés, et mit à mort Anastase, fils d'André, évêque(?) d'Édesse.

Les chrétiens de la Syrie et de la Mésopotamie eurent encore à subir les vexations des Musulmans sous le calife Walid. Celui-ci voulut aussi forcer les Taglabites à renier leur foi, mais leur chef, Schem'ala, supporta courageusement les épreuves auxquelles il le soumit. Vers cette époque[2] parut l'édit contre les chrétiens, qui déclarait nul le témoi-

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 117-118; comp. Ibn al-Athir, IV, 294. Les Taglabites ou *Béni Tha'laba*, بَنُو تَغْلَبَة, formaient la principale branche de la grande tribu arabe de Bekr ibn Wâil; ils occupaient une partie du désert entre le royaume de Ḥira à l'est et le royaume des Ghassanides à l'ouest; ils étaient nomades et chrétiens et dépendaient du diocèse jacobite de Ḥira; ils eurent notamment comme évêque George, le contemporain de Jacques d'Édesse. Voir Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, II, 69; Wright, *The Chronicle of Joshua the Stylite*, 45, note 3; Hoffmann, *De hermen. apud Syros Aristot.*, p. 150.

[2] En 725, suivant Denys, dans Assémani, *B. O.*, II, 106; en 717, la première année de Léon l'Isaurien, suivant Cedrenus et Théophane.

IMPRIMERIE NATIONALE.

gnage d'un chrétien contre un musulman, et fixait le prix du sang d'un musulman au double de celui d'un chrétien.

En 737, un imposteur, du nom de Baschir, réussit à se faire passer, à Harran, pour Tibère, le fils de Constantin. Conduit à Édesse, il y reçut d'abord les honneurs royaux; mais, son imposture ayant été découverte, il fut mis à mort[1].

La Mésopotamie eut à souffrir non seulement des guerres des Kharidjites contre Merwan II, qui amenèrent la chute des Ommeyades, mais aussi des expéditions des troupes grecques. L'empereur Constantin IV profita des dissensions des Arabes pour envahir, en 750, l'Arménie et la Mésopotamie septentrionale. Il ravagea Mélitène, dont il rasa les murs, et emmena en captivité les habitants de cette ville. La même année, la disette se fit sentir à la suite d'un froid excessif et d'une invasion de sauterelles qui dévorèrent les moissons.

Les émeutes suscitées dans les provinces de l'Euphrate par les persécutions du premier calife abbasside Abou-l-Abbas Saffah contre les Ommeyades furent cruellement réprimées. Les villes de Syrie, à l'exception d'Antioche, furent détruites. Le territoire d'Édesse fut le théâtre des combats qu'Ishak ibn Mouslim livra à Abou Djafar, le général d'Abou-l-Abbas. Nous donnons ici la traduction du passage d'Ibn al-Athir, V, 333-334, relatif à cet événement.

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 124-125.

LES HABITANTS DE LA MÉSOPOTAMIE PRENNENT LE BLANC [1] ET PROCLAMENT LA DÉCHÉANCE (DU CALIFE SAFFAH).

« En cette même année (133 = 750-751), les habitants de la Mésopotamie prirent le blanc, déclarèrent la déchéance d'Abou-l-Abbas Saffah et allèrent assiéger dans Harrân Moussa ben Kaʿb qui occupait cette place avec 3,000 hommes des troupes de Saffah. Les Mésopotamiens n'avaient pas encore de chef. Or Ishak ben Mouslim el-ʿOkaïli étant sorti d'Arménie à la nouvelle de la défaite de Merwân, ils le mirent à leur tête et, sous ses ordres, ils assiégèrent Moussa pendant deux mois. Alors Abou-l-Abbas Saffah envoya (en Mésopotamie) son frère Abou Djaʿfar [2] avec les troupes qui tenaient assiégé Ibn Hobeïrah dans Wasit. Abou Djaʿfar occupa successivement Karkissya et Rakka (Circesium et Callinice) qui avaient pris part à la révolte; de là il marcha contre Harrân et força Ishak ben Mouslim à se réfugier dans Édesse. Ceci se passait en l'année 133. Moussa ben Kaʿb sortit de Harrân et marcha à la rencontre d'Abou Djaʿfar. Comme Ishak ben Mouslim avait envoyé son frère Bekkâr بكّار à Dârâ et à Mardîn pour soulever les Arabes du Rebyʿah qui avaient

[1] C'est-à-dire se vouent à la mort. (Le blanc était un signe de deuil et en même temps une manifestation contre le noir, couleur officielle des Abbassides.) Prendre le blanc بَيَّضَ c'était se déclarer en révolte ouverte et se préparer à lutter jusqu'à la mort.

[2] Plus tard calife sous le nom d'*El-Mansour*.

alors pour chef un partisan des Harourites nommé *Boraïkah* بريكة, Abou Djaʿfar alla au-devant de ces tribus. A la suite d'une rencontre acharnée où Boraïkah trouva la mort, Bekkâr se réfugia auprès de son frère Ishak à Édesse. Ishak lui confia le gouvernement de cette ville et se dirigea vers Samosate avec le gros de son armée. Aussitôt Abou Djaʿfar vint attaquer Édesse et il y eut entre lui et Bekkâr plusieurs rencontres. Sur ces entrefaites, (le calife) Saffah ordonne à ʿAbdallah ben Ali de se diriger avec ses troupes sur Samosate pour dégager cette ville. ʿAbdallah vint prendre position en face d'Ishak qui avait avec lui 60,000 hommes; l'Euphrate séparait les deux armées. Abou Djaʿfar leva alors le siège d'Édesse et vint assiéger Samosate pendant sept mois. Ishak[1] disait : « Je suis lié par un serment « de fidélité et je n'y renoncerai pas jusqu'à ce que « j'apprenne que mon maître soit mort (de mort na-« turelle) ou tué. » Abou Djaʿfar s'empressa de l'informer que Merwân venait d'être tué, et Ishak, après en avoir acquis la certitude, demanda la paix et l'amân. On en instruisit le calife Saffah qui autorisa ces arrangements et un traité fut signé entre eux. Ishak se rendit ensuite chez Abou Djaʿfar et fit partie de sa suite; les habitants de la Mésopotamie et de la Syrie rentrèrent dans l'ordre. Abou-l-Abbas investit son frère du gouvernement de Mésopotamie, d'Arménie et d'Adherbaidjân, et celui-ci conserva ces

[1] A qui l'ennemi faisait sans doute des propositions de paix.

fonctions jusqu'au jour où il fut appelé au khalifat. (Selon une autre version, ce serait Obeïd Allah ben ʿAli qui aurait donné l'amàn à Ishak ben Mouslim.) »

Quand Abou Djaʿfar devint calife, les troubles recommencèrent en Mésopotamie et ne cessèrent qu'après la défaite de Moulabbad[1], en l'année 755. Les chrétiens eurent particulièrement à souffrir de la cruauté de ce calife. Il fit périr Isaac, patriarche d'Antioche, et son successeur Athanase Sandalius, qui avaient pourtant été élus à sa demande. En 770, il leva un impôt de capitation dans la Sophène, la Syrie et la Mésopotamie. Il ordonna de marquer les chrétiens d'un fer rouge sur le cou, le front, les mains, la poitrine ou les épaules. Un grand nombre des habitants chercha un refuge sur le territoire romain. Nous avons vu plus haut combien il était difficile dans ce temps de persécution de trouver des évêques.

La Chronique de Denys[2] rapporte qu'en 765 Abbas, émir de la Mésopotamie, sévit contre les Manichéens (Sabéens) de Harrân, accusés de faire des sacrifices humains dans un couvent situé près de la ville. Une persécution analogue, si ce n'est la même, est rapportée par Barhebræus[3] au commen-

[1] Moulabbad était le chef d'un parti de Kharidjites qui souleva toute la Mésopotamie contre l'autorité du nouveau calife, battit ses troupes en plusieurs rencontres et finit par être tué dans une bataille sanglante que lui livra Khazim ibn Khozaïmah. Voir Ibn al-Athir, V, 370 et suiv.

[2] Voir Assémani, *B. O.*, II, p. 112.

[3] *Chron. syr.*, p. 132, 5.

cement du règne du calife Mohammed al-Mahdi, à l'année 775. Le grand temple où se réunissaient ces Sabéens, appelé le Grand palais, fut détruit; beaucoup d'Arabes pratiquant le sabéisme furent mis à mort, ainsi que huit membres de la famille des Gouméens, accusés injustement. Cette famille, originaire de Goumia dans le district d'Antioche, était une des plus riches d'Édesse. Nous avons vu plus haut (p. 255) qu'Athanase le Gouméen s'était acquis une fortune considérable. Elle était alliée par les femmes à Jean de Reçàpha, qui avait hébergé Chosroes II à Édesse (voir ci-dessus, p. 215).

Au temps d'Haroun ar-Raschid, les familles riches d'Édesse menaient grand train. Barhebræus [1] raconte à l'année 797 que des membres de la famille des Gouméens, ayant dissipé toute leur fortune, trouvèrent un trésor important. Haroun ar-Raschid, de passage à Édesse, en fut informé. Il les fit enfermer dans Callinice (Rakka) et envoya un eunuque pour reprendre les objets princiers provenant du trésor, qui avaient déjà été vendus. Il y avait parmi ces objets des serpents et des scorpions d'argent remplis d'élixirs et qui avaient été dispersés, sans que les vendeurs en connussent l'usage. L'eunuque chargé de l'affaire se saisit de la mère des Gouméens et de leurs femmes et leur enleva ce qu'il trouva encore en leur possession : des urnes remplies d'or et d'argent, de joyaux et de monnaies

[1] *Chron. syr.*, p. 136, 16.

romaines; puis il les fit mettre en prison. Leur sœur, une jeune fille, avait été enfermée dans l'appartement supérieur de la maison d'un chrétien, élevée de quatre étages, et elle avait été laissée à la garde de soldats persans. La nuit, cette jeune fille, ayant entendu des bruits de pas, craignit de subir des outrages de la part de ses gardes; elle se voila la face et se précipita par la fenêtre; elle mourut le lendemain. L'eunuque, redoutant la colère du calife à la suite de cet événement, rendit la liberté aux frères de la jeune fille et leur restitua le cinquième de leurs biens. Barhebræus avait trouvé ces faits relatés dans la Chronique de Denys de Tellmahrê, qui vivait à l'époque où ils se passaient. Denys ajoutait que la maison où le trésor avait été trouvé avait appartenu à Jean de Reçâpha et qu'elle avait été donnée en dot à sa fille, lors du mariage de celle-ci avec un membre de la famille des Gouméens. Le trésor y avait été caché par la femme de Jean, quand celle-ci fut emmenée en captivité par Chosroes II (voir ci-dessus, p. 224).

En 774, disette en Mésopotamie.

En 784, les sauterelles dévorèrent entièrement les récoltes du territoire d'Édesse et de Saroug; il s'ensuivit une famine qui dura trois ans[1].

Haroun ar-Raschid ne se montra pas hostile aux chrétiens. Lors de son passage à Édesse en 797, les

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 134. Aux calamités de la famine et de la peste s'ajoutaient les révoltes incessantes des Kharidjites. (Voir Ibn al-Athir, VI, 52 et 64.)

Musulmans cherchèrent à l'exciter contre eux, en prétendant que, chaque année, l'empereur grec venait en secret prier à Édesse[1]; mais, après une enquête, les dénonciateurs, ayant été convaincus de mensonge, furent frappés de verges.

Les rivalités d'Al-Émin et d'Al-Mamoun occasionnèrent de nouvelles révoltes en Syrie et en Mésopotamie. Les rebelles Nasr ibn Schabath et ʿAmr ravagèrent ces provinces en 812 et s'emparèrent de Harran[2]. Les Musulmans d'Édesse leur mandèrent que, s'ils envoyaient des troupes pour détruire le sanctuaire (*κιβώριον*) de l'église des chrétiens, ceux-ci donneraient toutes leurs richesses pour racheter leur église. Comme le mur d'Édesse avait été détruit par Abou Djaʿfar, les Édesséniens furent dans une grande anxiété. Il instituèrent un jeûne, des veilles et des prières. Alors Dieu inspira au vieillard Yaḥya[3] bar Saʿîd de se rendre auprès de Nasr et d'ʿAmr et de leur persuader de poursuivre leur route. Ces généraux cédèrent à sa prière et acceptèrent une somme de 5,000 zouz. Le mur d'Édesse fut reconstruit en 814 aux frais des habitants. La même année Nasr alla camper devant Callinice et assiégea Râfika où se trouvaient le patriarche Cyriaque et Théodose,

[1] Ce bruit avait pour origine la vénération des Grecs pour l'Image de Jésus que possédait Édesse. Nous verrons plus loin que, en 943, Édesse fut épargnée par les Grecs, à cause de la sainte relique.

[2] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 142-144.

[3] D'après l'édition de M. Bedjan de la *Chron. syr.* de Barhebræus, 136, 12.

évêque d'Édesse. Les habitants capitulèrent quand les vivres furent épuisés.

Pendant les premières années d'Al-Mamoun, Nasr continua d'exercer ses déprédations en Syrie et en Mésopotamie. Il avait pillé la tribu des Tonoukhites établis auprès d'Alep[1], quand Ṭâhir, le général d'Al-Mamoun, arriva à la tête de 4,000 Persans à Callinice et en chassa les rebelles. Mais les contributions qu'il imposa aux pays qu'il traversait étaient encore plus lourdes que celles que Nasr avait levées. Il opprima les habitants de Saroug et d'Édesse. Il était dans cette dernière ville quand ses soldats, qui n'avaient pas reçu leur solde, se mutinèrent et le forcèrent à s'enfuir à Callinice; eux-mêmes se retirèrent devant les forces de Nasr, et Édesse fut ainsi débarrassée de leur présence. Nasr poursuivit les fuyards et il en fit un grand massacre. Il revint ensuite avec ʿAmr mettre le siège devant Édesse. Les soldats persans qui n'avaient pas pris part à l'émeute et qui étaient restés dans la ville

[1] Les Tonoukhites, en arabe تنوخ, étaient originaires du Tehama. Alliés à d'autres tribus arabes, ils envahirent l'Irak vers la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne. Une fraction de ces tribus, désignée sous le nom collectif de Tonoukhites, s'établit dès le commencement du IIIe siècle en Mésopotamie dans la contrée de Ḥadhr ou Athra. (Voir Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, II, 42 et suiv.) Comme les Taglabites, les Tonoukhites étaient nomades et chrétiens, ils relevaient du diocèse jacobite de Ḥira. (Voir Hoffmann, *De hermen.*, 150.) Ils étaient établis auprès d'Alep quand le calife Mohammed al-Mahdi les força à se convertir à l'islamisme en 779, et quand Nasr les dépouilla de leurs biens en 823. (Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 133 et 144.)

soutinrent l'attaque de l'ennemi avec l'aide des habitants. Les femmes mêmes prirent part à la lutte en portant des pierres pour écraser les assiégeants et de l'eau pour désaltérer les assiégés. Ceux qui ne combattaient pas faisaient des prières. « Je fus un de ceux-là, dit Denys de Tellmahrê [1]. » Ces valeureux efforts assurèrent le salut de la ville, et Nasr s'éloigna sans esprit de retour.

Ṭâhir, établi à Callinice, sut gagner au parti d'Al-Mamoun les partisans de Nasr. Il choisit parmi eux de nouveaux gouverneurs. Ibrahim fut nommé à Harran. Cet émir fit détruire les églises nouvelles, qui avaient été construites par les chrétiens au mépris des anciens édits; mais, après une vision qu'il eut une nuit, il autorisa leur reconstruction. Il permit aux Harraniens de se livrer en public aux pratiques de leur culte. Ceux-ci promenaient dans les rues un bœuf couvert de riches étoffes et paré de fleurs; des clochettes décoraient ses cornes. La foule l'accompagnait en chantant au son des flûtes; puis il était sacrifié aux dieux.

A Édesse fut préposé ʿAbdallah, qui écrasa les habitants d'impôts.

Ṭâhir vivait tranquillement à Callinice qu'il avait reliée par un mur à Râfika; il consacrait ses loisirs à l'étude de la philosophie. En 821, il fut envoyé dans le Chorassan et son fils ʿAbdallah fut nommé à sa place en Mésopotamie.

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 145, 12.

A ce moment, Nasr reprit les hostilités contre Al-Mamoun; il tailla en pièces les armées envoyées contre lui et ravagea les plaines de Mabboug et de Saroug. Il fut enfin soumis par ʿAbdallah ibn Ṭâhir qui, à la tête de 7,000 Persans, reprit contre lui Balasch et, à deux reprises différentes, Kaisoum où il s'était enfermé. Fait prisonnier, il fut expédié à Bagdad[1].

En 825, ʿAbdallah fut envoyé en Égypte pour réprimer la révolte d'Obaidallah ibn as-Sari; il eut pour successeur en Mésopotamie son frère Mohammed ibn Ṭâhir. Celui-ci se montra malveillant envers les chrétiens[2]. Il fit démolir toutes les constructions nouvelles des églises d'Édesse, savoir : l'église des Quarante martyrs, la sacristie et le trésor de la cathédrale, les chambres septentrionales du baptistère, les basiliques et le couvent des nonnes orthodoxes. Il construisit une mosquée dans le *Tetrapylum* situé devant l'église Ancienne et appelé autrefois le temple du sabbat ou la synagogue[3]. C'était à cet endroit que les chefs de l'église, c'est-à-dire les évêques ou leurs suppléants, siégeaient après l'office du matin pour décider des questions ecclésiastiques et philosophiques. Le patriarche Denys, le célèbre chroniqueur, se rendit en Égypte pour se plaindre de ces

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 149; Ibn al-Athir, VI, 274.

[2] Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 359.

[3] Cette ancienne synagogue doit être distinguée de celle que Rabboula convertit en l'église de Saint-Étienne. Voir ci-dessus, p. 170.

mesures rigoureuses à ʿAbdallah ibn Ṭâhir, auprès duquel il jouissait d'un grand crédit. ʿAbdallah accueillit favorablement le patriarche et écrivit à son frère pour le blâmer au sujet de son administration. Denys, dans cette circonstance, était accompagné de son frère Théodose, évêque d'Édesse.

Les chrétiens eurent encore à souffrir des vexations des gouverneurs sous les califes qui succédèrent à Al-Mamoun, et notamment sous Al-Moʿtaçem, son successeur immédiat.

La révolte des émirs sous Al-Mouttaki laissa la Syrie exposée aux invasions des Grecs. En 942, ceux-ci s'avancèrent jusqu'à Alep, pillant et massacrant les habitants. Au mois d'octobre de la même année, ils pénétrèrent en Mésopotamie et en Arménie; ils s'emparèrent d'Arzen, de Dara, de Maipherkath et de Nisibe. Le caractère sacré que la légende avait imprimé à Édesse préserva cette ville de l'attaque des Byzantins qui échangèrent les prisonniers musulmans contre la remise du linge sur lequel était imprimée la divine face de Jésus[1]. L'année suivante, ils prirent Reschaina, la pillèrent et firent un grand nombre de prisonniers[2]. Mais, en 944, ils furent vaincus et chassés par Saïf-ed-Daula[3].

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 188; Ibn al-Athir, VIII, 302; Maçoudi, *Les Prairies d'or*, édit. Barbier de Meynard, II, p. 331, qui indique l'année 332 de l'hégire au lieu de 331 que portent les autres auteurs. (Comp. Weil, *Geschichte der Chalifen*, II, 690.)

[2] Suivant Ibn al-Athir, VIII, 312, l'armée grecque était forte de 80,000 hommes.

[3] Ibn al-Athir, VIII, 393, mentionne à l'année 348 (959-960 de

En 968, Nicéphore fit sa seconde expédition en Syrie; il passa l'Euphrate et s'avança jusqu'à Nisibe, dont il fit le siège sans succès[1]. A son retour, il incendia Édesse et, en se retirant, laissa quelques troupes dans la Mésopotamie.

Sous Al-Kader, les émirs étaient continuellement en guerre entre eux. Édesse, qui était en la possession de ʿOuṭaïr, le chef des Beni Noumaïr, tomba entre les mains de Nasr ed-Daula, fils de Merwân, le maître de Diâr Bekr. Ibn al-Athir rapporte en détail les incidents qui marquèrent cette occupation. Nous reproduisons ici son récit, t. IX, p. 244.

OCCUPATION D'ÉDESSE PAR NASR ED-DAULA[2].

« En cette année (416 de l'hégire) Nasr ed-Daula, fils de Merwân, possesseur du Diâr Bekr, s'empara de la ville d'Édesse. Voici l'explication de cet événement. Édesse appartenait alors à un chef des Benou Noumaïr nommé ʿ*Ouṭaïr* عُطَيْر, homme méchant et ignorant. Il y avait laissé en qualité d'intendant

J.-C.) une autre expédition des Grecs qui s'avancèrent jusqu'à Édesse. Au mois de Rabiʿ I de l'année 352 (avril 963), nouvelle incursion des Grecs qui font un grand butin, *ibid.*, VIII, 407.

[1] La date de cette expédition est placée par Barhebræus, *Chron. syr.*, 200-201, en 969, la dernière année de Nicéphore; comp. Weil, *Geschichte der Chalifen*, III, 19, note 2; Ibn al-Athir, VIII, 454, indique pour cette expédition l'année 361 (971-972 de J.-C.).

[2] Comparer Abou-l-Faradj (Barhebræus), *Histoire des Dynasties*, édit. de Beirout, p. 314, qui a la variante نصير الدولة au lieu de نصر الدولة.

(*naïb*) un certain Ahmed, fils de Mohammed, qui se concilia l'affection des habitants par ses bonnes qualités et sa justice. ʿOuṭaïr, qui habitait sous la tente avec sa tribu et venait de temps à autre en ville, s'aperçut que son lieutenant la gouvernait en maître et en fut jaloux. Il lui dit un jour : « Tu « manges mon bien et tu t'es rendu maître de ma « ville; tu en es l'émir et je ne suis que ton *naïb*. » Ahmed chercha à s'excuser, mais l'Arabe ne voulut rien entendre et le fit mettre à mort. Cette exécution fut désapprouvée par les habitants; indignés contre ʿOuṭaïr, ils entrèrent en correspondance avec Nasr ed-Daula pour lui livrer leur pays. Celui-ci leur envoya son intendant à Amid, un nommé *Zenk* (ou *Zenck* زنك)[1], qui prit possession d'Édesse et s'y établit avec un corps d'armée. ʿOuṭaïr se rendit alors chez Saleh ben Mirdâs qu'il pria d'intercéder auprès de Nasr ed-Daula en sa faveur. Nasr se laissa fléchir et abandonna la moitié du pays à ʿOuṭaïr. Ce dernier étant allé visiter Nasr à Myafarikin (Maipherkath), les courtisans du prince l'engagèrent à le faire arrêter, mais il s'y refusa et ajouta : « Je ne « veux pas le trahir quelles que soient ses perfidies; « j'espère triompher de sa méchanceté en tenant mes « promesses[2]. » Ce disant, il remit à ʿOuṭaïr la moitié du pays, ville et territoire, et celui-ci y résida à côté du lieutenant de Nasr. Un jour, ce lieutenant donna

[1] Abou-l-Faradj (Barhebræus) le nomme زنكى *Zengui*, leçon plus acceptable; voir *Histoire des Dynasties*, edit. de Beirout, p. 314.

[2] لا اغدر به وان كان افسد وارجو ان اكفّ شره بالوفآء.

un grand festin auquel il invita ʿOuṭaïr; il y invita aussi un fils de cet Ahmed que ʿOuṭaïr avait tué et dit à ce jeune homme : « Veux-tu venger ton père? » et sur sa réponse affirmative il ajouta : « ʿOuṭaïr est « chez moi avec une faible escorte; lorsqu'il sortira, « arrête-le au milieu du marché en criant : Misérable! « c'est toi qui as tué mon père! Dès qu'il mettra la « main à son sabre, crie au secours; je serai derrière « toi et le tuerai. . . » C'est ce qui fut fait et ʿOuṭaïr fut égorgé avec trois Arabes qui l'accompagnaient. Aussitôt les Benou Noumaïr se réunirent en disant : « Voilà ce que Zenk vient de faire; nous ne pouvons « pas ne pas en tirer vengeance; si nous ne réussissons « pas à le tuer, il nous chassera de notre pays. » Et ils tombèrent d'accord de tendre une embuscade en dehors de la ville, tandis qu'une partie d'entre eux iraient en piller les abords. Zenk, informé de cette incursion, sortit avec ses troupes pour la repousser; mais, lorsqu'il passait devant l'embuscade, il fut assailli par les Arabes et atteint par une pierre de fronde qui le tua. Ceci se passait au commencement de l'année 418 (février-mars 1027). Nasr ed-Daula devint ainsi maître absolu du pays, mais, sur les instances de Saleh ben Mirdâs, il rendit Édesse au fils de ʿOuṭaïr et au fils de Chabal, tous deux de la tribu de Noumaïr. Il y avait à Édesse deux tours, l'une plus élevée que l'autre; le fils de ʿOuṭaïr prit la première, le fils de Chabal la petite, et ils y demeurèrent jusqu'au jour où le fils de ʿOuṭaïr livra Édesse aux Grecs, comme nous le raconterons plus loin. »

La suite du récit est plus détaillée dans la Chronique de Barhebræus qui s'exprime en ces termes[1] : « En l'année 422 de l'hégire (1031 de J.-C.), deux émirs arabes, Bar ʿOuṭaïr et Bar Chabal, occupaient chacun une tour. Bar ʿOuṭaïr vendit la tour qu'il détenait à Michel, empereur de Constantinople, moyennant 20,000 dariques et quatre villages situés sur le territoire romain. Les soldats grecs pénétrèrent nuitamment dans la tour cédée qu'ils fortifièrent. De cette tour ils descendaient dans la ville et dévastaient la mosquée des Arabes. Nasr ed-Daula envoya contre eux des troupes qui s'emparèrent d'Édesse après avoir fait une brèche au mur, et firent prisonniers les chrétiens réfugiés dans la cathédrale. »

Ils attaquèrent ensuite la tour des Grecs, mais ils furent repoussés avec perte et prétextèrent de la neige pour se retirer. C'était en effet pendant l'hiver 1031-1032 que les Grecs étaient entrés à Édesse. L'émir arabe fit des ouvertures à Michel pour la restitution de cette place, mais celui-ci resta sourd à ses propositions et envoya 10,000 cavaliers à Édesse. Les brèches du mur furent réparées par ordre de l'empereur. D'Édesse les Grecs faisaient des excursions sur le territoire de Harrân et de Saroug qu'ils ravageaient. Ils ne cessèrent leurs déprédations que lorsque Ibn Wathab de la famille des Beni Noumaïr, gouverneur de Harrân, consentit à

[1] *Chron. syr.*, 226, 5.

leur payer un tribut. Hassan, l'émir de la Syrie, fit aussi sa soumission aux Grecs; il s'engagea à suspendre des croix aux lances de ses soldats.

En 426 de l'hégire (1034-1035 de J.-C.), les Grecs qui occupaient Édesse se joignirent à Ibn Wathab dans une expédition que celui-ci fit contre Nasr ed-Daula (voir Ibn al-Athir, IX, 301).

En l'année 427 de l'hégire (1035-1036), Ibn Wathab, émir de Harrân, marcha à la tête d'une troupe de Curdes et de Maᶜadéens contre Sibabrak (Souvarek ou Souvaida), qui était au pouvoir des Grecs. Il s'en rendit maître, massacra 3,500 habitants et emmena en captivité un grand nombre de femmes et d'enfants. Il vint ensuite assiéger Édesse qu'il prit par la famine[1]. Voici en quels termes Ibn al-Athir, IX, 305, raconte cet événement :

« Ensuite ils (les Benou Noumaïr avec un renfort envoyé par Nasr ed-Daula) allèrent assiéger Édesse et lui coupèrent les vivres de telle sorte que le boisseau de blé valut un dinar. Dans cette extrémité, le Patrice qui se tenait caché s'échappa, rejoignit l'empereur grec et l'informa de la situation. Il reçut un renfort de 5,000 cavaliers et regagna la ville. Mais Ibn Wathâb et le chef qui commandait les troupes de Nasr ed-Daula en furent avertis, se mirent en embuscade sur leur passage, les assaillirent et en tuèrent ou firent prisonniers un grand nombre. Le Patrice fut conduit par eux devant

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 228.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Édesse et ils sommèrent les habitants de livrer leur ville, sinon le Patrice et les captifs grecs seraient égorgés. Les habitants, dans l'impossibilité de se défendre, ouvrirent leurs portes. La garnison grecque se retira dans la citadelle, tandis que les Musulmans envahissaient la ville, tuaient et pillaient et remplissaient leurs mains de butin. Ibn Wathâb envoya sur Amid 160 chameaux chargés de têtes, puis il assiégea la citadelle. Mais Hassân, fils d'Al-Djerrâh de la tribu de Ṭaÿ, vint prêter main-forte à la garnison d'Édesse avec 5,000 hommes arabes et grecs. Ibn Wathâb sortit en toute hâte pour lui couper le chemin; pendant ce temps, les Grecs d'Édesse firent une incursion contre Harrân, ce qui força Ibn Wathâb à revenir sur ses pas; il tomba sur les Grecs, en fit un grand carnage et les força à rentrer en fugitifs à Édesse. »

Les Grecs se retirèrent dans leur tour, d'où ils s'élançaient contre les Arabes. Ceux-ci, après avoir perdu 200 hommes, désespérant de forcer la tour des Grecs, quittèrent Édesse. On rapporte que le nombre des jeunes gens, hommes et filles, qu'ils emmenèrent prisonniers, s'élevait à 3,000[1].

En 429 (1037-1038 de J.-C.), Ibn Wathab, se sentant impuissant à lutter à la fois contre les Grecs et les Turcs, fit la paix avec les premiers et leur abandonna la possession d'Édesse que ses nouveaux maîtres fortifièrent et embellirent[2].

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 229.
[2] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 233; Ibn al-Athir, IX, 313.

En 459 (1066-1067 de J.-C.), Gumuchtekin[1], général du sultan seldjoucide Alp Arslan, se dirigea sur Édesse. Le duc grec qui commandait dans cette place sortit à sa rencontre; il fut vaincu et fait prisonnier, mais il se racheta moyennant une rançon de 20,000 dinars et rentra à Édesse. Gumuchtekin prit Harran, Saroug et Callinice, puis retourna auprès d'Alp Arslan campé à Khalat. Il périt à ce moment frappé de la main d'Afschin, qui vengea le meurtre de son frère. Afschin réunit une armée de Turcs et vint ravager le territoire d'Antioche.

En 1069, l'empereur Romain Diogène, qui avait conduit une armée en Syrie pour s'opposer aux progrès des Seldjoucides, s'avança jusqu'à Mabboug, dont il s'empara. A l'approche d'Afschin, il se retira après avoir mis une garnison dans la nouvelle citadelle qu'il avait construite à Mabboug.

En 1071, Alp Arslan prit Arbestia (sur le lac Van) et Melazgerda, rançonna Maipherkath, passa sans s'arrêter devant Amid, imposa une contribution à Sibabrak et alla mettre le siège devant Édesse[2]. Cette ville résista énergiquement à l'ennemi, qui coupa les arbres et ravagea les vergers environnants. Les Édesséniens entrèrent ensuite en pourparlers avec

[1] Barhebræus, *Chron. syr.*, 258 (édit. Bedjan, p. 244, l. 5), écrit *Kemouchtakin*, ܟܡܘܫܬܟܝܢ; M. Bedjan propose avec raison *Gumuchtekin*. Comp. *Khoumartekin*, Weil, *Geschichte der Chalifen*, III, p. 102.

[2] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, 260 ult. et 261; comp. Ibn al-Athir, X, 43.

Alp Arslan et offrirent une rançon de 50,000 dinars. Celui-ci, se fiant à leur parole, brûla ses machines de siège et détruisit ses retranchements; mais, lorsqu'il eut levé le camp, les habitants refusèrent de payer la somme convenue. Alp Arslan se retira profondément froissé de ce manque de foi et passa l'Euphrate. Peu de temps après, Diogène, à la tête d'une nombreuse armée, reprit l'offensive et réoccupa Melazgerda; trop confiant dans la victoire, il rejeta les offres de paix du sultan, mais il fut complètement battu et fait prisonnier entre Khalat et Melazgerda. Le sultan rendit la liberté à l'empereur grec contre une rançon d'un million de dinars et l'obligation de payer un tribut annuel de 360,000 dinars. Alp Arslan avait demandé en outre la remise des places d'Antioche, d'Édesse, de Mabboug et de Melazgerda; mais Romain se déclara dans l'impossibilité de livrer ces villes si le sultan n'en prenait pas possession par ses propres troupes. En effet, il avait déjà été remplacé à Constantinople par Michel VII[1].

Sous le calife Al-Mouktadi, en 468 (1075-1076 de J.-C.), les Arabes s'emparèrent sur les Grecs de la nouvelle citadelle de Mabboug.

En 474 (1081-1082), Mouslim ibn Kouraïsch,

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 262-264, qui donne d'intéressants détails d'après un manuscrit arabe et un manuscrit persan; il ajoute que l'histoire de Mâr Michaël différait de son récit sur quelques points. Ibn al-Athir, X, 44, rapporte les mêmes faits avec quelques variantes. Chez cet auteur, la rançon de Diogène est d'un million et demi de dinars; l'obligation du tribut annuel est remplacée par l'engagement de fournir des secours en troupes.

surnommé Scharaf ed-Daula, s'empara d'Alep, reprit Édesse[1] aux Grecs et enleva Harran aux descendants de Wathab. Il fut confirmé dans ces possessions par Mélikschah, le fils et le successeur d'Alp Arslan.

Le 23 septembre 1083, Philardus l'Arménien s'empara d'Édesse sur les Turcs. Mais Mélikschah réoccupa cette ville en 479 (1086-1087), lors de son expédition en Syrie dirigée contre Tutusch et Ortok[2]. Édesse s'était livrée à lui par haine contre Philardus. Pendant ce temps, Philardus, qui s'était d'abord rallié au parti des Grecs et qui avait été reçu avec honneur à Constantinople, avait voulu offrir sa soumission au sultan dans l'espoir que celui-ci lui laisserait Édesse. Il était parti pour le Chorassan pendant que Mélikschah entrait en Mésopotamie; il ne le rejoignit qu'après la prise d'Édesse. Il s'engagea à payer un tribut et à proclamer le nom du calife et celui du sultan; il se fit musulman et subit la circoncision. Néanmoins, en raison des mauvaises dispositions des habitants d'Édesse à son égard, cette ville ne lui fut pas rendue. Le sultan lui concéda Marasch où il finit

[1] Suivant Ibn al-Athir, X, 78, Édesse aurait traité avec Mouslim et frappé des monnaies au nom de celui-ci. L'autre hypothèse paraît plus vraisemblable, car Barhebræus dit, *Chron. syr.*, p. 271, que, en l'année 476 de l'hégire, Scharaf ed-Daula, fils de Kouraïsch (Mouslim), prit Harran et crucifia son gouverneur, et que, la même année, Philardus l'Arménien enleva Édesse aux Turcs. (Comp. Weil, *Geschichte der Chalifen*, III, 127, note 2.)

[2] Barhebræus, *Chron. syr.*, 275; comp. Ibn al-Athir, X, 97.

ses jours après être revenu au christianisme, dit-on. Mélikschah, maître de toute la Syrie, préposa à Édesse l'émir Bouzan. A la mort de Mélikschah, Tutusch s'empara d'Édesse et fit périr Bouzan[1].

En 1097, les croisés débarquèrent en Asie Mineure et s'emparèrent de Nicée et des places fortes qui leur ouvraient les portes de la Syrie. Pendant que Tancrède faisait la conquête de la Cilicie et du nord de la Syrie, Baudouin se dirigeait à l'est, prenait Tell Bascher et Rawendan au nord et au nord-ouest d'Alep. Édesse, qui, à cette époque, avait un préfet grec du nom de Théodore et payait un tribut aux Turcs, appela Baudouin sous ses murs et força Theodore à l'adopter pour son fils et successeur[2]. Peu de temps après, Baudouin ayant essuyé un revers près de Samosate, les Édesséniens en firent retomber la faute sur leur gouverneur et le massacrèrent.

Baudouin, resté seul maître d'Édesse, prit, à la suite d'un traité, possession de Saroug et de Samosate. Les Turcs abandonnèrent la Syrie et le territoire qui longe l'Euphrate depuis Samosate jusqu'à Saroug. L'occupation d'Édesse facilita la prise d'Antioche et des places de la Syrie.

Édesse recouvra alors l'importance politique

[1] Comp. Ibn al-Athir, X, 157; *Histor. orient. des Croisades*, t. II, 2e partie, p. 16; Weil, *Geschichte der Chalifen*, III, 161, note 2.

[2] Ibn al-Athir, X, 282, remarque qu'Édesse, lors de l'occupation des Francs, était habitée en grande partie par des Arméniens (chrétiens) et qu'elle ne renfermait qu'un petit nombre de Musulmans.

qu'elle avait perdue depuis la conquête arabe. Elle fut, du côté de l'est, la première place forte qui défendait le passage de l'Euphrate et l'entrée de la Syrie aux troupes turques et arabes. Elle forma un comté et joua un certain rôle sous Baudouin et les deux Josselin. Mais elle ne brilla que d'un éclat éphémère. Zengui, émir de Mossoul, profitant d'une absence de Josselin, l'assiégea le 28 novembre 1144; elle fut prise après un siège de quelques jours et fut perdue pour les Croisés[1]. Les poètes arabes célébrèrent la victoire de Zengui et vantèrent la clémence du vainqueur. Les chrétiens, au contraire, pleuraient au souvenir des massacres de la population et des cruautés qu'elle endura. Ils épanchèrent leur douleur dans cinq hymnes composés dans le mètre de Jacques de Saroug, savoir : deux par Denys bar Çalibi, et trois par Basile, qui était évêque d'Édesse au moment de ce siège.

Ces hymnes de Basile furent le dernier écho de la littérature édessénienne qui, pendant ces derniers siècles, fut bien terne.

Théophile d'Édesse, fils de Thomas, est connu par sa traduction de l'Iliade et de l'Odyssée qui ne nous est pas parvenue. On rapporte que, le premier, il fit usage, en écrivant cette traduction, des voyelles imitées des voyelles grecques, et on lui fit même honneur de l'invention de ces voyelles. Il rédigea

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 326; Ibn al-Athir, XI, 64-66; *Histor. orient. des Croisades*, t. II, 2e partie, p. 118.

aussi une chronique, qui jouit de l'estime des Syriens et qui est également perdue. Il était, paraît-il, maronite. Il s'adonna à l'étude de l'astronomie et devint l'ami du calife Al-Mahdi. Il mourut en 785[1].

Après Théophile, on cite à Édesse Théodose, évêque de cette ville et frère du célèbre patriarche Denys de Tellmahrè. En 803, alors qu'il était simple diacre, il traduisit l'homélie de Grégoire de Naziance sur les miracles du prophète Élie. Barhebræus[2] lui attribue encore la traduction des poèmes du même auteur.

Pendant les siècles suivants jusqu'à la première Croisade, aucun nom d'auteur chrétien n'est parvenu à la postérité. Les Musulmans d'Édesse comptèrent quelques traditionnistes. Yacout, sous le mot الرُّهَاءُ, cite parmi les auteurs anciens Yaḥya ben Abou Asad, qui ne jouissait pas d'un grand crédit et dont les relations étaient sujettes à caution. Cet auteur mourut en 146 (763-764 de J.-C.).

[1] Voir Barhebræus, *Chron. syr.*, p. 132, qui rapporte une anecdote relative à Théophile et à Hasanah, la concubine d'Al-Mahdi.

[2] *Chron. eccl.*, I, 363. Comp. Wright, *Syriac literature*, dans l'*Encyclopedia britannica*, p. 846, note 15.

APPENDICE

À LA PAGE 147.

L'EMPEREUR VALENS À ÉDESSE ET L'EXIL DE L'ÉVÊQUE BARSÈS D'APRÈS LES HISTORIENS ECCLÉSIASTIQUES, SOCRATE, SOZOMÈNE ET THÉODORET.

I. SOCRATE.

Histoire ecclésiastique, livre IV, chapitre XVIII, édit. Migne, *Patrologie grecque*, tome LXVII.

ΚΕΦΑΛ. ΙΗ'. *Περὶ τῶν ἐν Ἐδέσῃ γενομένων, τῆς τε τοῦ ὑπάρχου ὕβρεως, καὶ περὶ τῆς τῶν πολιτῶν πίστεως καὶ παῤῥησίας, καὶ τῆς θεοφιλοῦς γυναικός.*

Λεκτέον δὲ οἷα καὶ ἐν Ἐδέσῃ τῆς Μεσοποταμίας ἐγίνετο. Ἐν δὲ τῇδε τῇ πόλει Θωμᾶ τοῦ ἀποστόλου μαρτύριόν ἐστι λαμπρὸν καὶ περιφανὲς, συνεχεῖς τε ἐν αὐτῷ συνάξεις ἐπιτελοῦνται, διὰ τὴν τοῦ τόπου ἁγιότητα. Τοῦτο ἱστορῆσαι ὁ βασιλεὺς Οὐάλης θελήσας, καὶ μα-

---

I. SOCRATE.

Chapitre XVIII. *Événements arrivés à Édesse (sous l'empereur Valens). — Outrage subi par le préfet. — Foi inébranlable des habitants et notamment d'une pieuse femme.*

On doit faire connaître ce qui se passa à Édesse de Mésopotamie. Dans cette ville se trouve la splendide et célèbre basilique de l'apôtre Thomas, où les fidèles ne cessent pas d'affluer à cause de la sainteté du lieu. L'empereur Valens désirait voir cette basilique, mais,

θὼν πᾶν τῆς αὐτοῦ ἀπεχθὲς αἱρέσεως εἶναι τῶν συνερχομένων τὸ πλῆθος, λέγεται τῇ χειρὶ πλῆξαι τὸν ὕπαρχον, ὅτι μὴ προὐνόησε ἐξελάσαι κακεῖθεν αὐτούς. Ὡς δὲ ὁ ὕπαρχος περιυβρισθεὶς, ἕτοιμος ἦν ἄκων ὑπουργεῖν τῇ βασιλέως ὀργῇ, οὐ γὰρ ἐβούλετο τοσούτων ἀνδρῶν φόνον ἐργάζεσθαι, λαθραίως δηλοῖ, ὅπως ἂν μηδεὶς ἐν τῷ μαρτυρίῳ καταληφθῇ. Ἀλλὰ προσεῖχεν οὐδεὶς, οὐδὲ τῇ συμβουλῇ, οὐδὲ τῇ ἀπειλῇ· πάντες γὰρ τῇ ἑξῆς εἰς τὸν εὐκτήριον τόπον συνέῤῥεον. Ὡς δὲ ὁ ὕπαρχος σὺν χειρὶ πολλῶν στρατιωτῶν ἐπὶ τὸ μαρτύριον ἔσπευδεν, ἐκπληρώσων τὴν τοῦ βασιλέως ὀργὴν, γυνή τις πενιχρὰ τὸ ἑαυτῆς παιδίον ἐκ χειρὸς ἕλκουσα, ἐπὶ τὸ μαρτύριον ἔτρεχε, καὶ διακόπτει τὸ τάγμα τῶν δορυφορούντων τὸν ὕπαρχον. Ἀγανακτήσας δὲ ὁ ὕπαρχος

---

ayant appris que la foule entière des fidèles était hostile à l'hérésie qu'il professait, il frappa de sa propre main, dit on, le préfet qui n'avait pas pris soin de faire évacuer l'église. Le préfet outragé se préparait de mauvais gré à obéir à la colère du monarque; il lui répugnait d'être l'auteur du massacre de tant de monde, et il fit savoir en secret que personne ne dût se montrer dans la basilique. Mais on ne tint compte ni de ses conseils ni de ses menaces. Le lendemain, en effet, tous les habitants accoururent au saint lieu. Le préfet se hâtait de s'y rendre avec une forte troupe d'hommes pour exécuter les ordres de l'empereur, lorsque une pauvre femme, traînant par la main un petit enfant, rompit dans sa course les rangs des soldats qui formaient la garde. Le préfet, indigné de tant

ϖροσάγεσθαι αὐτῷ τὴν γυναῖκα κελεύει, καί Φησι ϖρὸς αὐτήν· Ὦ ταλαίπωρον γύναιον, ϖοῦ τρέχεις οὕτως ἀκόσμως; Ἡ δὲ, ἔνθα, Φησὶ, καὶ οἱ ἄλλοι συντρέχουσι. Ὁ δὲ, οὐκ ἀκήκοας, ἔφη, ὅτι ὁ ὕπαρχος μέλλει ϖάντας ἀναιρεῖν οὓς ἂν εὑρίσκῃ; Καὶ ἡ γυνὴ, ἤκουσα, ἔφη, καὶ διὰ τοῦτο σπεύδω, ὥσ7ε ἐκεῖ εὑρεθῆναι. Καὶ ϖοῦ τοῦτο τὸ μικρὸν ἕλκεις ϖαιδίον; Φήσαντος τοῦ ἐπάρχου, ἡ γυνή Φησιν, ὥσ7ε καὶ αὐτὸ μαρτυρίου καταξιωθῆναι. Ταῦτα ὡς ἤκουσεν ὁ ἀνὴρ, ἐτεκμήρατο τῶν συνερχομένων τὴν ἀπόνοιαν. Καὶ εὐθὺς ϖαραγενόμενος ϖρὸς τὸν βασιλέα, ἐδίδασκεν αὐτὸν, ὡς εἴησαν ϖάντες ἕτοιμοι ὑπὲρ τῆς αὐτῶν ἀποθνήσκειν ϖίσ7εως· καὶ ἄλογον εἶναι εἰπὼν τοσούτους ἐν βραχεῖ χρόνῳ ἀνελεῖν, ϖαρέπεισε τὸν βασιλέα ϖαύσασθαι τῆς ὀργῆς. Τοῦτον τὸν τρόπον

---

d'audace, ordonna de lui amener cette femme. « Ô malheureuse! lui dit-il, où cours-tu de ce pas déréglé? — Je vais, répond celle-ci, où vont les autres. — N'as-tu pas appris que le préfet a l'ordre de faire disparaître tous ceux qu'il rencontrerait? — Je le sais, dit-elle, et c'est pour cette raison que j'ai hâte de me trouver avec eux. — Et ce petit enfant, où l'entraînes-tu? — Je l'emmène pour qu'il mérite lui-même le martyre. » A ces paroles le préfet devina l'énergique résistance de l'assemblée. Il se rendit aussitôt auprès de l'empereur et l'informa que tous étaient décidés à mourir pour leur foi; il ajouta qu'il était peu raisonnable de faire périr tant de personnes en si peu de temps et parvint à calmer la colère du monarque. De cette manière les

Ἐδεσηνοὶ τὸ μὴ καταπολεμηθῆναι ὑπὸ τοῦ οἰκείου βασιλέως ἐξέφυγον.

II. SOZOMÈNE.

Histoire ecclésiastique, livre VI, chapitre XVIII, édit. Migne, *Patrologie grecque,* tome LXVII.

ΚΕΦΑΛ. ΙΗ'. Περὶ τοῦ γενομένου ἐν τῇ πρὸς Ὀῤῥόντην Ἀντιοχείᾳ διωγμοῦ· καὶ περὶ τοῦ ἐν Ἐδέσῃ εὐκτηρίου τοῦ ἀποστόλου Θωμᾶ, καὶ περὶ τῆς ἐκεῖσε συνάξεως, καὶ ὁμολογίας τῶν Ἐδεσηνῶν.

Ἐπεὶ δὲ εἰς Ἀντιόχειαν παρεγένετο ὁ βασιλεὺς, παντελῶς ἐξήλασε τῶν ἐκκλησίων τῶν τῇδε, ἀνά τε τὰς πέριξ πόλεις, τοὺς ὁμοίως φρονοῦντας τοῖς ἐν Νικαίᾳ συνελθοῦσι, καὶ παντοδαπαῖς ἐπέτριβεν αὐτοὺς τιμωρίαις· ὥς καί τινας ἰσχυρίζεσθαι, πόλλους αὐτῶν ἀνελεῖν ἄλλοις τε τρόποις, καὶ εἰς τὸν Ὀῤῥόντην ποταμὸν

Édesséniens évitèrent d'être massacrés comme des ennemis par leur propre souverain.

II. SOZOMÈNE.

Chapitre XVIII. *Persécution à Antioche sur l'Oronte. — Basilique de l'apôtre Thomas à Édesse. — Assemblée qui eut lieu dans cette église. — Confession des Édesséniens.*

L'empereur (Valens), étant arrivé à Antioche, chassa des églises de cette ville et dispersa dans les villes environnantes les chrétiens qui reconnaissaient les dogmes du concile de Nicée, et il leur fit subir des supplices de toutes sortes. On rapporte même qu'il en fit périr beaucoup de diverses manières, et qu'il ordonna de les jeter

ἐμϐάλλεσθαι προστάξαντα. Μαθὼν δὲ ἐν Ἐδέσῃ εὐκτήριον ἐπιφανὲς εἶναι Θωμᾶ τοῦ ἀποστόλου ἐπώνυμον, ἦλθε τοῦτο ἱστορῆσαι. Ἀφαιρεθέντων δὲ κἀνταῦθα τῶν εὐκτηρίων οἴκων, θεασάμενος ἐν πεδίῳ πρὸ τοῦ ἄστεως συνηγμένους τοὺς ἀπὸ τῆς καθόλου Ἐκκλησίας, λέγεται τὸν[1] ὕπαρχον λοιδορήσασθαι, καὶ πὺξ κατὰ τῆς σιαγόνος πλῆξαι, ὡς παρὰ τὴν αὐτοῦ πρόσταξιν συγχωρήσαντα γένεσθαι τοιαύτας συνόδους. Ὁ δὲ Μόδεστος, τοῦτο γὰρ ὄνομα τῷ ὑπάρχῳ ἦν, καίπερ ἑτερόδοξος ὤν, λάθρα τοῖς Ἐδεσηνοῖς ἐμήνυσε, φυλάξασθαι τὴν ὑστεραίαν μὴ συνελθεῖν εἰς τὸν εἰωθότα τόπον εὐξαμένους· εἶναι γὰρ αὐτῷ προστεταγμένον παρὰ τοῦ βασιλέως, τιμωρεῖσθαι τοὺς ἁλισκομένους. Καὶ ὁ μὲν ταῦτα ἠπείλει, ἢ ὀλίγους, ἢ μηδένα προνοῶν κινδυνεῦσαι, καὶ αὐτὸν παραιτεῖσθαι

[1] Le texte ajoute ici *καθόλου*, mais c'est sans doute une répétition fautive du même mot qui se trouve un peu plus haut.

---

dans le fleuve de l'Oronte. Ayant appris qu'il y avait à Édesse une célèbre basilique sous le vocable de l'apôtre Thomas, il s'y rendit pour la voir. Là également les édifices consacrés au culte avaient été enlevés aux catholiques. Lorsqu'il aperçut ceux-ci réunis dans la plaine, devant la ville, il injuria, dit-on, le préfet et le frappa avec le poing sur la joue pour avoir toléré malgré son ordre de pareils rassemblements. Modeste (c'était le nom du préfet), quoique hétérodoxe, avertit en secret les Édesséniens de s'abstenir de se rendre le lendemain au lieu ordinaire de leur réunion pour y prier. Il avait reçu, en effet, l'ordre de l'empereur de sévir contre ceux qui y seraient pris. Il leur faisait ces menaces dans l'espérance

σπουδάζων πρὸς τὴν τοῦ κρατοῦντος ὀργήν. Οἱ δὲ Ἐδεσηνοὶ, παρ' οὐδὲν ποιησάμενοι τὴν ἀπειλὴν, σπουδαιότερον ἢ πρώτου, συνέῤῥεον ἕωθεν, καὶ τὸν εἰωθότα τόπον ἐπλήρουν. Ὁ δὲ Μόδεστος, ἀγγελθέντος τούτου, οὐκ εἶχεν ὅ τι καὶ ποιήσειεν, ἀμηχανῶν δὲ τοῖς παροῦσιν, ὅμως ἐπὶ τὸ πεδίον ᾔει. Γύνη δέ τις παιδάριον ἕλκουσα, καὶ τὸ φᾶρος εἰκῇ ἐπισυρομένη παρὰ τὸν πρέποντα γυναικὶ κόσμον, ὡς ἐπί τι σπουδαῖον ἐπειγομένη, τὴν ἡγουμένην τοῦ ὑπάρχου στρατιωτικὴν στίχα διέτεμεν. Ἰδὼν δὲ Μόδεστος, προσέταξεν αὐτὴν συλληφθῆναι. Καὶ προσκαλεσάμενος, ἀπῄτει λέγειν τοῦ δρόμου τὴν αἰτίαν. Τῆς δὲ ἐπιούσης, ἵνα θᾶττον καταλάβοι τὸ πέδιον, ἔνθα συνΐασιν οἱ ἀπὸ τῆς καθόλου Ἐκκλησίας.

---

qu'un petit nombre d'individus, ou même pas un seul, s'exposerait au danger, pendant qu'il chercherait lui-même à se soustraire à la colère du monarque. Mais les Édesséniens, ne tenant aucun compte de ses menaces, accoururent avec encore plus de zèle que la première fois et occupèrent leur place ordinaire. Modeste, à cette nouvelle, ne savait que faire; quoique indécis au sujet du traitement à appliquer aux groupes, il se dirigea néanmoins vers la plaine. Cependant une femme, traînant un petit enfant, vêtue d'une manière désordonnée et peu convenable pour une femme, rompt, comme poussée par une affaire urgente, les rangs des gardes du préfet. A cette vue, Modeste donne l'ordre de l'arrêter, et, l'ayant fait approcher, il lui demande la cause de cette course précipitée. Celle-ci répondit que c'était afin qu'elle parvînt plus tôt à la plaine, où étaient

Μόνη οὖν, ἔφη Μόδεσ7ος, οὐκ ἔγνως αὐτίκα μέλλειν ἐκεῖσε τὸν ὕπαρχον ἰέναι, καὶ οὓς ἂν εὕροι, πάντας ἀναιρήσειν; Ναίχι ἀκήκοα, φησὶ, καὶ διὰ τοῦτο μάλισ7α δρόμου δεῖ μοι, ἵνα μὴ τοῦ καιροῦ κατόπιν γένωμαι, καὶ ἀμάρτω τῆς περὶ Θεοῦ μαρτυρίας. Ἀτὰρ, τί γε τοῦτο τὸ παιδίον μεθ' ἑαυτῆς ἄγεις; ἤρετο ὁ ὕπαρχος. Ὡς ἄν γε καὶ αὐτὸ, ἔφη, τοῦ κοινοῦ πάθους μετάσχῃ, καὶ τῶν ἴσων ἀξιωθείη. Θαυμάσας δὲ ὁ Μόδεσ7ος τὴν γυναῖκα τῆς ἀνδρείας, ἀνέσ7ρεψεν εἰς τὰ βασίλεια. Καὶ κοινωσάμενος τῷ κρατοῦντι περὶ αὐτῆς, ἔπεισε μὴ χρῆναι τὸ δόξαν ἐπιτελεῖν, αἰσχρὸν τοῦτο καὶ ἀσύμφορον ἐπιδείξας. Ἡ μὲν δὴ τῶν Ἐδεσηνῶν πόλις πανδημεὶ τὸν εἰρημένον τρόπον ὑπὲρ τοῦ δόγματος ὡμολόγησεν.

---

réunis les catholiques. « Es-tu donc la seule, reprit Modeste, à ignorer que le préfet doit s'y rendre sur-le-champ et faire périr tous ceux qu'il y trouvera? — Certes, je le sais, et c'est pour cette raison que je dois courir, de crainte d'arriver trop tard et d'être privée de la gloire du martyre. — Mais pourquoi conduis-tu avec toi ce petit enfant? » demanda le préfet. — « C'est afin que lui aussi, dit-elle, participe au supplice commun et soit digne des mêmes honneurs. » Modeste, étonné du courage viril de cette femme, retourna au palais, et, ayant rapporté ce fait au monarque, il lui persuada de ne pas mettre à exécution son projet, en lui montrant ce qu'il avait de honteux et d'inutile. De cette manière la ville d'Édesse tout entière confessa les dogmes (du concile de Nicée).

III. THÉODORET.

Histoire ecclésiastique, livre IV, chap. XIV et XV, édit. Migne, *Patrologie grecque*, t. LXXXII.

ΚΕΦΑΛ. ΙΔ'. *Περὶ τοῦ ἁγίου Βάρσου· καὶ περὶ τῆς ἐξορίας τοῦ ἐπισκόπου Ἐδέσης, καὶ τῶν σὺν αὐτῷ.*

Βάρσην δὲ, οὗ καὶ νῦν πολὺ τὸ κλέος, οὐκ ἐν Ἐδέσῃ μόνον ἣν ἴθυνε, καὶ ταῖς ταύτης πλησιοχώροις πόλεσιν, ἀλλὰ καὶ ἐν Φοινίκῃ, καὶ ἐν Αἰγύπτῳ, καὶ Θηβαΐδι (ταῦτα γὰρ πάντα διελήλυθε τὰ ἔθνη διὰ τὴν τῆς ἀρετῆς περιφερόμενος λαμπηδόνα), πρῶτον μὲν αὐτὸν ὁ Βάλης Ἄραδον οἰκεῖν τὴν νῆσον προσέταξεν. Ἐπειδὴ δὲ ἔγνω μυρία πάντοθεν πρὸς αὐτὸν συῤῥέοντα πλήθη (ἀποστολικῆς γὰρ χάριτος ἀνάπλεως ὤν, λόγῳ τὰς νόσους ἐξ-

---

III. THÉODORET.

Chapitre XIV. *Saint Barsès. — Exil de l'évêque d'Édesse et de ceux qui l'accompagnaient.*

Barsès, dont la gloire est grande encore aujourd'hui non seulement à Édesse qu'il gouvernait et dans les villes voisines, mais aussi en Phénicie, en Égypte et dans la Thébaïde (car il avait parcouru tous ces pays et les avait éclairés de la lumière de sa vertu), reçu d'abord de Valens l'ordre d'habiter l'île d'Aradus. Lorsque ensuite l'empereur eut appris que des milliers de personnes accouraient en foule auprès de lui de tous côtés (car, étant rempli de la grâce apostolique, il chassait les maladies par sa parole), il le relégua dans

ἤλαυνεν), εἰς Ὀξύρυγχον αὐτὸν τὴν Αἰγυπτίαν ἐξέπεμψε πόλιν. Ὡς δὲ κἀκεῖ τὸ τούτου κλέος συνήγειρεν ἅπαντας, εἰς φρούριον ἔσχατον, τοῖς ἐκεῖ βαρβάροις γειτονεῦον (Φηνὼ δὲ τούτῳ ὄνομα), ὁ τῶν οὐρανῶν ἄξιος ἀπήχθη πρεσβύτης. Ἐν δὲ τῇ Ἀράδῳ φασὶ, τὴν ἐκείνου μέχρι καὶ τήμερον μεμενηκέναι κλίνην, πλείστης ἠξιωμένην τιμῆς. Πολλοὶ γὰρ τῶν ἀῤῥωστούντων ἐπ' ἐκείνης κατακλινόμενοι, τὴν ὑγείαν διὰ τῆς πίστεως δρέπονται.

ΚΕΦΑΛ. ΙΕ'. Περὶ τοῦ ἁγίου ἐν Ἐδέσῃ γενομένου διωγμοῦ, καὶ περὶ Εὐλογίου καὶ Πρωτογένους Ἐδεσηνῶν πρεσβυτέρων.

Πάλιν τοίνυν ὁ Βάλης, τὴν ποίμνην τοῦ ποιμένος γυμνώσας, λύκον ἀντὶ ποιμένος ἐπέστησεν. Ἐπειδὴ δὲ ἅπαντες, τὴν πόλιν καταλιπόντες, πρὸ τοῦ ἄστεος συν-

---

une ville de l'Égypte appelée Oxyrynche. Mais, comme là également sa gloire attirait tout le monde, ce vieillard digne du ciel fut exilé dans une place forte sur les confins près des barbares de ce pays, laquelle était nommée Phêno. On rapporte que son lit est conservé jusqu'à ce jour dans l'île d'Aradus et qu'il y est tenu en grand honneur, parce que de nombreux malades, étendus sur ce lit, recouvrent la santé par la foi.

Chapitre XV. *Persécution à Édesse. — Eulogius et Protogène, prêtres d'Édesse.*

Valens, après avoir dépouillé le troupeau de son pasteur, établit (à Édesse) un loup comme pasteur. Lorsque les habitants eurent quitté la ville et se furent

ηθροίζοντο, ἀφίκετο μὲν αὐτὸς εἰς τὴν Ἔδεσαν· τῷ δὲ ὑπάρχῳ προσέταξε (Μόδεστος δὲ τηνικαῦτα ἦν), τούς τε ὑπ' αὐτὸν στρατιώτας ἀθροῖσαι, οἳ τὰς εἰσφορὰς πράττειν εἰώθασι, καὶ τῆς ὁπλιτικῆς δυνάμεως τοὺς παρόντας παραλαβεῖν, καὶ τὸ συναθροιζόμενον σκεδάσαι πλῆθος, καὶ ῥάβδοις παίοντας καὶ ῥοπάλοις, καὶ τοῖς ἄλλοις πολεμικοῖς ὀργάνοις, εἰ δεήσοι, χρωμένους. Ὑπὸ τὴν ἕω τοίνυν ὁ ὕπαρχος τὸ κελευόμενον ἔδρα· διιὼν δὲ τὴν ἀγορὰν, εἶδε γύναιον βρέφος ταῖν χεροῖν φέρον, καὶ μάλα γε ἐπειγόμενον. Καὶ γὰρ τὴν τῶν ἡγουμένων διέκοψε τάξιν, πάντων ἐκείνων καταφρονήσασα. Ψυχὴ γὰρ ὑπὸ θείου ζήλου πυρπολουμένη οὐδὲν ἀνθρώπινον εἰσδέχεται δέος, ἀλλὰ τὰ τοιαῦτα δείματα γέλωτα νομίζει καὶ παίγνιον.

---

réunis sous les murs, lui-même entra dans Édesse. Il ordonna au préfet, qui était alors Modeste, de réunir sous son commandement les soldats qui étaient chargés de recueillir les contributions avec tous ceux de la force armée qui étaient présents, et de disperser les rassemblements de la foule, en la frappant avec des bâtons et des massues, et avec des armes de guerre, s'il était nécessaire. Dès l'aurore, le préfet se mit en mesure d'exécuter cet ordre; en traversant la place publique, il vit une femme portant dans ses bras un jeune enfant et qui s'avançait précipitamment. Elle rompit les rangs des gardes, en méprisant leurs avis; une âme embrasée d'un zèle divin est en effet insensible à toute crainte humaine, mais elle tient des terreurs de ce genre pour une plaisanterie et un jouet.

Τότε δὴ ταύτην ὁ ὕπαρχος θεασάμενος, καὶ συνεὶς τὸ γιγνόμενον, ἤγαγέ τε καὶ ἤρετο ποῖ βαδίζει. Ἡ δὲ, «Μεμάθηκα, ἔφη, τὰς κατὰ τῶν θείων θεραπόντων τυρευθείσας ἐπιβουλὰς, καὶ θέλω τοὺς ὁμοπίστους καταλαβεῖν, ἱμειρομένη ἵνα συν ἐκείνοις δέξωμαι τὰς ὑφ' ὑμῶν ἐπιφερομένας σφαγάς. — Τὸ δὲ βρέφος, ἔφη ὁ ὕπαρχος, τί δή ποτε φέρεις;» Ἡ ἔφη· «Ἵνα τοῦτό μοι τῆς ἀξιεράστου τελευτῆς κοινωνήσῃ.» Ταῦτα ὁ ὕπαρχος παρὰ τῆς ἀνθρώπου μαθὼν, καὶ διὰ ταύτης τὴν ἁπάντων ἐγνωκὼς προθυμίαν, ἀπήγγειλέ τε τῷ βασιλεῖ, καὶ τὸν ἐσόμενον μάτην ἐδήλωσε φόνον. «Δύσκλειαν γὰρ, ἔφη, μόνον ἐκ τοῦ δρωμένου δρεψόμεθα, ἐκείνων δὲ τὴν προθυμίαν οὐ σβέσομεν.» Ἀλλὰ ταῦτα εἰπὼν, τὸ μὲν πλῆθος πεῖραν τῶν προσδοκηθέντων οὐκ εἴασε λυπηρῶν

Le préfet, ayant aperçu cette femme et s'étant informé de ce qui se passait, la fit approcher et lui demanda où elle allait. «J'ai appris, dit-elle, les complots tramés contre les serviteurs de Dieu, et je veux me rendre auprès de mes coreligionnaires, désirant recevoir avec eux les supplices que vous leur infligerez. — Mais l'enfant, reprit le préfet, pourquoi le portes-tu avec toi? — Afin que celui-ci participe avec moi à cette mort désirable.» Le préfet, ayant compris par les paroles de cette femme l'inébranlable résolution de tous les fidèles, en fit part à l'empereur et lui représenta le massacre comme une chose inutile. «Nous ne retirerons de cet acte, dit-il, que de l'infamie sans éteindre l'ardeur qui les anime.» Après ces paroles, il ne permit pas que la foule subît les supplices qu'elle attendait,

λαβεῖν· τοὺς δὲ τούτων ἡγουμένους, πρεσβυτέρους φημὶ καὶ διακόνους, ἀγαγεῖν τε προσετάχθη, καὶ δυοῖν θάτερον, ἢ πεῖσαι κοινωνῆσαι τῷ λύκῳ, ἢ τοῦ ἄστεος ἐξελάσαι καὶ εἴς τινας ἐσχατιὰς παραπέμψαι. Ἐπειδὴ δὲ συνήθροισεν ἅπαντας, ἠπίοις χρώμενος λόγοις πείθειν ἐπειρᾶτο ταῖς βασιλέως νομοθεσίαις ἀκολουθεῖν. Παραπληξίας γὰρ ἔλεγεν εἶναι μεστὸν, τῷ βασιλεῖ τηλικούτων καὶ τοσούτων ἡγουμένῳ εὐαριθμήτους ἀντιτείνειν ἀνθρώπους.

Ἐπειδὴ δὲ σιγῶντες εἱστήκεισαν ἅπαντες, πρὸς τὸν τούτων ἡγούμενον (Εὐλόγιος δὲ ἦν, ἀνὴρ ἀξιάγαστος), εἶπεν ὁ ὕπαρχος· « Τί δή ποτε οὐκ ἀποκρίνῃ πρὸς τὰ παρ' ἡμῶν εἰρημένα; » Ὁ δὲ, « Οὐκ ᾠήθην, ἔφη, χρῆναι μηδὲν ἐρωτηθεὶς ἀποκρίνασθαι. — Καὶ μὴν, ὁ

---

mais il reçut l'ordre de faire venir les chefs, c'est-à-dire les prêtres et les diacres, pour que, de deux choses l'une, ou il leur persuadât de se rallier au loup, ou il les expulsât de la ville et les reléguât dans des provinces éloignées. Lorsqu'ils furent tous réunis, il chercha par un discours plein de modération à les engager à obéir aux lois de l'empereur. « Ce serait le comble de la démence, disait-il, si un petit nombre d'individus résistait à l'empereur qui commande à tant de peuples. »

Comme tous demeuraient silencieux, se tournant vers leur chef, Eulogius, un homme digne d'admiration, le préfet s'écria : « Pourquoi ne réponds-tu pas à mes paroles ? — Je ne pensais pas, dit celui-ci, que je dusse répondre, n'ayant pas été interrogé. — Cepen

ὕπαρχος ἔφη, πολλοὺς διεξελήλυθα λόγους παραινῶν ὑμῖν τὰ συνοίσοντα.» Ὁ δὲ Εὐλόγιος ἔφη πρὸς ἅπαντας ἐκεῖνα εἰρῆσθαι, καὶ ἄτοπον ὑπειληφέναι τοὺς ἄλλους παρωσάμενον ἀποκρίνασθαι. «Εἰ δὲ ἐμὲ μόνον ἔροιο, τὴν γνώμην τὴν ἐμαυτοῦ δηλώσω. — Τοιγάρτοι, ἔφη ὁ ὕπαρχος, κοινώνησον τῷ βασιλεῖ.» Ὁ δὲ εἰρωνικῶς καὶ μάλα χαριέντως προσφέρει· «Μή γὰρ, ἔφη, καὶ μετὰ τῆς βασιλείας καὶ τῆς ἱερωσύνης μετέλαχεν;» Ὁ δέ ὕπαρχος τῆς εἰρωνείας αἰσθόμενος ἐχαλέπηνε, καὶ λοιδορίαις κατὰ τοῦ πρεσβύτου χρησάμενος, καὶ ταῦτα προστέθεικεν· «Οὐ τοῦτο εἶπον, ἐμβρόντητε, ἀλλ' οἷς κοινωνεῖ βασιλεὺς, τούτων κοινωνῆσαι ὑμῖν παρήνεσα.» Ἐπειδὴ δὲ εἶπεν ὁ πρεσβύτης καὶ ποιμένα ἔχειν, καὶ τοῖς ἐκείνου νεύμασιν ἕπεσθαι, ὀγδοήκοντα κατὰ ταυτὸν

---

dant, reprit le préfet, je vous ai exposé en détail et recommandé ce qu'il est de votre intérêt de faire.» Eulogius dit que ce discours s'adressait à tous et que c'eût été une inconvenance s'il y avait répondu sans tenir compte des autres personnes présentes. «Mais si tu m'interroges en particulier, ajouta-t-il, je te ferai connaître mon avis. — Eh bien! donc, dit le préfet, rallie-toi à l'empereur.» Alors lui, avec ironie et spirituellement : «Est-ce qu'avec la royauté la prêtrise lui serait aussi échue?» Le préfet, sentant l'ironie, en conçut du ressentiment, et, passant aux injures, il ajouta : «Je n'ai pas dit cela, insensé! Mais je vous ai recommandé de reconnaître les dogmes que l'empereur confesse.» Lorsque le prêtre eut dit qu'il avait un pasteur dont il suivait les instructions, le préfet le fit saisir

συλλαβὼν, εἰς τὴν Θρᾴκην ἐξέπεμψεν. Ἀπαγόμενοι δὲ θεραπείας ἀπήλαυον ὅτι μάλιστα πλείστης· καὶ πόλεις γὰρ ὑπήντων καὶ κῶμαι, γεραίρουσαι τοὺς νικηφόρους ἀγωνιστάς. Ἀλλ' ὁ φθόνος τοὺς ἀντιπάλους ὁπλίσας, φάναι τῷ βασιλεῖ παρεσκεύασεν, ὡς τιμὴν παμπόλλην τοῖς ἀνδράσιν ἐκείνοις ἡ νομισθεῖσα προὐξένησεν ἀτιμία. Ταῦτα μαθὼν ὁ Βάλης, ἀνὰ δύο διαιρεθῆναι προσέταξε, καὶ τοὺς μὲν εἰς τὴν Θρᾴκην, τοὺς δὲ εἰς τὰς τῆς Ἀραβίας ἐσχατιὰς, ἄλλους δὲ εἰς τὰς τῆς Θηβαΐδος διασπαρῆναι πολίχνας. Φασὶ δὲ, καὶ οὓς ἡ φύσις συνέζευξε, διαζεῦξαι τοὺς ὠμοτάτους, καὶ ἀδελφοὺς ὄντας ἀπ' ἀλλήλων χωρίσαι. Εὐλόγιον δὲ, τὸν τῶν ἄλλων ἡγούμενον, καὶ Πρωτογένην τὸν μετ' ἐκεῖνον, εἰς Ἀντινὼ τῆν Θηβαίων ἐξέπεμψεν. Ἐγὼ δὲ οὐδὲ τὴν τούτων ἀρετὴν παραδώσω

---

avec quatre-vingts autres personnes et les déporta en Thrace. Sur le chemin de l'exil ils trouvèrent un accueil empressé; les villes et les villages accouraient honorer les athlètes victorieux. Mais l'envie excita leurs adversaires à faire savoir à l'empereur que la honte, qu'on pensait leur infliger, rapportait aux exilés beaucoup de gloire. A cette nouvelle, Valens ordonna de les diviser deux par deux et de les disperser en Thrace, ou aux confins de l'Arabie, ou dans les bourgades de la Thébaïde. On dit que, par une insigne cruauté, on sépara ceux que la nature avait réunis et que les frères durent s'éloigner les uns des autres. Eulogius, le chef des exilés, et Protogène, le second après lui, furent relégués à Antinou de Thébaïde. Je ne laisserai pas leur mémoire tomber dans l'oubli. Ayant trouvé

τῇ λήθῃ. Ἐπειδὴ γὰρ ὁμογνώμονα τὸν τῆς πόλεως εὑρόντες ἐπίσκοπον, τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἐκοινώνουν συλλόγων, μάλα δὲ ὀλίγους εἶδον ἀθροιζομένους, καὶ πυθόμενοι ἔγνωσαν Ἕλληνας εἶναι τοὺς τὴν πόλιν οἰκοῦντας, ἤλγησαν μὲν, ὡς εἰκὸς, καὶ τὴν ἀπιστίαν ἐθρήνησαν. Οὐ μὴν ἀποχρῆναι ἐνόμισαν τὸ θρηνεῖν, ἀλλ' εἰς δύναμιν τῆς τούτων ἰατρείας ἐπεμελήθησαν. Ὁ μὴν γὰρ θεῖος Εὐλόγιος, ἐν οἰκίσκῳ καθειργμένος, πανημέριον καὶ παννύχιον τὸν τῶν ὅλων ἠντιβόλει Θεόν. Πρωτογένης δὲ ὁ ἀξιάγαστος, τὰ ἐκ νόμου γράμματα πεπαιδευμένος, καὶ γράφειν εἰς τάχος ἠσκημένος, τόπον εὑρὼν ἐπιτήδειον, καὶ τοῦτον διδασκαλεῖον καὶ παιδευτήριον ἀποφήνας, μειρακίων κατέστη διδάσκαλος, καὶ κατὰ ταυτὸν γράφειν τε εἰς τάχος ἐδίδασκε, καὶ τὰ θεῖα

---

que l'évêque de la ville appartenait à leur confession, ils prenaient part aux réunions ecclésiastiques; lorsqu'ils ne virent qu'un petit nombre de fidèles assemblés et qu'ils eurent appris que les habitants de la ville étaient païens, ils furent profondément affligés et déplorèrent une telle impiété. Mais ils ne jugèrent pas que les larmes étaient suffisantes; ils s'appliquèrent de toutes leurs forces à les guérir de leur incrédulité. Le pieux Eulogius, enfermé dans une cellule, priait jour et nuit le Dieu de l'univers. Le très digne Protogène, versé dans l'étude des textes de la loi et exercé aux écritures cursives, choisit un endroit convenable, où il installa une école et des cours d'enseignement, et se fit le maître des jeunes gens, qu'il formait à écrire rapidement et auxquels il enseignait les paroles divines. Il

ἐξεπαίδευε λόγια. Δαυϊτικάς τε γὰρ αὐτοῖς ὑπηγόρευσε μελῳδίας, καὶ τῆς ἀποστολικῆς διδασκαλίας ἐκμανθάνειν τὰ πρόσφορα παρεσκεύαζεν. Ἑνὸς δὲ τῶν μειρακίων νόσῳ περιπεσόντος, ἀφίκετό τε εἰς τὴν οἰκίαν, καὶ τῆς δεξιᾶς τοῦ νοσοῦντος ἁψάμενος, προσευχῇ τὴν νόσον ἐξήλασε. Τοῦτο μεμαθηκότες οἱ τῶν ἄλλων παιδίων πατέρες, ἦγόν τε αὐτὸν εἰς τὰς οἰκ[ε]ίας, καὶ τοῖς ἀῤῥωστοῦσιν ἐπικουρεῖν ἠντιβόλουν. Ὁ δὲ οὐ πρότερον ἔφη τὸν Θεὸν ἱκετεῦσαι ἵνα ἀπελάσῃ τὴν νόσον, πρὶν ἀξιωθῆναι τὸν ἄῤῥωστον τῆς τοῦ βαπτίσματος δωρέας. Οἱ δὲ προθύμως ὑπήκουον· κατήπειγε γὰρ ὁ τῆς ὑγείας πόθος, καὶ κατὰ ταυτὸν ψυχῆς τε καὶ σώματος τὴν ὑγείαν ἐδρέποντο. Εἰ δὲ ποτέ τινα τῶν ἐῤῥωμένων ἔπεισε τῆς θείας μεταλαχεῖν χάριτος, ἀπῆγε τοῦτον

---

leur dictait les psaumes de David et les preparait à connaître les passages les plus utiles de la doctrine des Apôtres. L'un de ces jeunes gens étant tombé malade, il se rendit à sa maison et, ayant touché la main droite du malade, il chassa par sa prière la maladie. Les pères des autres enfants, ayant appris cette cure, l'emmenaient chez eux et le suppliaient de secourir les infirmes. Mais il répondait qu'il n'implorerait pas Dieu d'éloigner la maladie avant que le valétudinaire se fût rendu digne du don du baptême. On obéissait volontiers dans le désir de recouvrer la santé, et l'on obtenait ainsi à la fois la santé de l'âme et du corps. Quand parfois il avait persuadé une personne en bonne santé de recevoir la grâce divine, il la conduisait à

ϖρὸς τὸν Εὐλόγιον, καὶ ϖατάσσων τὴν θύραν ἀνοῖξαι ϖαρεκάλει, καὶ τὴν Δεσποτικὴν ἐπιθεῖναι τῷ θηρευθέντι σφραγῖδα. Ἐκείνου δὲ δυσχεραίνοντος, ὡς διακοπΊομένης τῆς ϖροσευχῆς, οὗτος ἔλεγεν ἀναγκαιοτέραν εἶναι τῶν ϖλανωμένων τὴν σωτηρίαν. Ἐθαύμαζον δὲ ἅπαντες τὸν Πρωτογένην θεώμενοι, τοιαῦτα μὲν θαυματουργοῦντα, τοσούτοις δὲ τοῦ τῆς θεογνωσίας μεταδιδόντα φωτὸς, καὶ τῷ Εὐλογίῳ τῶν ϖρωτείων ϖαραχωροῦντα, καὶ τοὺς ἀγρευομένους ἐκείνῳ ϖροσάγοντα. Ἐτόπαζον δὴ οὖν εἰκότως, ϖολλῷ ϖλείονα εἶναι τὴν ἐκείνου καὶ ὑπερτέραν ἀρετήν. Ἐπειδὴ δὲ τοῦ κλύδωνος ϖαυσαμένου, καὶ καθαρᾶς γενομένης γαλήνης, ἐπανελθεῖν ϖροσετάχθησαν, ϖροὔπεμψαν αὐτοὺς ἅπαντες ὀλοφυρόμενοι καὶ δακρύοντες, οὐχ ἥκισΊα δὲ ὁ τῆς Ἐκκλη-

---

Eulogius, et, frappant à la porte de celui-ci, il le priait d'ouvrir et d'imposer le sceau divin (le baptême) à celui qu'il avait conquis. Si Eulogius se plaignait d'être dérangé dans sa prière, il lui disait que le salut des égarés importait davantage. Tous ceux qui voyaient Protogène faire de pareils miracles et communiquer à tant de personnes la lumière de la connaissance de Dieu, s'étonnaient de ce qu'il confessât la supériorité d'Eulogius et qu'il lui amenât ceux qu'il avait pris. Ils supposaient avec raison que la vertu de celui-ci était de beaucoup plus grande et supérieure. Lorsque, la tempête s'étant apaisée et le calme étant rétabli avec sa sérénité, ils reçurent l'ordre de revenir de l'exil, ils furent accompagnés par les fidèles désolés et en pleurs, et notammant par le chef de l'église, privé de leurs

σίας ἡγούμενος, τῆς ἐκείνων γεωργίας ἐσἸερημένος. Ἐπειδὴ δὲ τὴν ἐνεγκοῦσαν κατέλαβον, ὁ μὲν θεῖος Εὐλόγιος, Βάρσου τοῦ μεγάλου μετασἸάντος εἰς τὸν ἄλυπον βίον, τῆς ὑπ' ἐκείνου κυβερνωμένης Ἐκκλησίας ἐπισἸεύθη τοὺς οἴακας · ὁ δὲ ἀξιάγασἸος Πρωτογένης γεωργεῖν προσετάχθη τὰς Κάρας, πόλιν κεχερσωμένην, καὶ ἀκανθῶν Ἑλληνικῶν πεπληρωμένην, καὶ πολλῆς δεομένην φιλοπονίας. Ταῦτα μὲν οὖν μετὰ τὴν τῶν Ἐκκλησιῶν εἰρήνην ἐγένοντο.

---

services. Quand ils furent de retour dans leur patrie, le pieux Eulogius fut chargé de diriger l'Église que le grand Barsès avait laissée sans chef en partant pour la vie exempte de douleur; le très digne Protogène fut préposé au gouvernement de l'église des Carrhes (Harran), cette ville stérile et remplie des épines païennes, qui demandait un si grand labeur. Voilà les événements qui suivirent la paix des églises.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Traité de grammaire syriaque. Paris, 1881, Vieweg, éditeur, 67, rue de Richelieu, in-8°, 447 pages.

Les dialectes néo-araméens de Salamas, *textes sur l'état actuel de la Perse et contes populaires publiés avec une traduction française.* Paris, 1883, Vieweg, éditeur, in-8°, IX, 144 et 89 pages.

Inscriptions syriaques de Salamas en Perse. Paris, 1885 (Extrait du *Journal asiatique*).

Lexicon syriacum, *auctore* Hassano Bar Bahlule, *voces syriacas græcasque cum glossis syriacis et arabicis complectens, e pluribus codicibus edidit et notulis instruxit Rubens Duval.* Paris, Imprimerie nationale, 1er fascicule, 1888; 2e fascicule, 1890; le 3e fascicule, sous presse, paraîtra en mai 1892.

Le patriarche Mar Jabalaha II et les princes mongols de l'Adherbaidjan. Paris, 1889 (Extrait du *Journal asiatique*).

Les actes de Schabbil et les actes de Barsamya. Paris, 1889 (Extrait du *Journal asiatique*).

